B67-5165

LA VIE

DE

JEAN JOACHIM DE ZIETEN

GÉNÉRAL DE LA CAVALERIE AU SERVICE DE PRUSSE,
COLONEL DU RÉGIMENT DES HOUSSARDS DU CORPS
CHEVALIER DE L'ORDRE DE L'AIGLE NOIR,
SEIGNEUR DE WUSTRAU, ETC. ETC.

PAR MADAME DE BLUMENTHAL

GRANDE-GOUVERNANTE À LA COUR DE S. A. R. MADAME
LA PRINCESSE DOUAIRIÈRE DU PRINCE HENRI DE
PRUSSE.

Ce n'est point d'un amas funeste
De massacres et de débris,
Qu'une vertu pure et céleste
Tire son véritable prix.
Un héros qui de la victoire
Emprunte son unique gloire,
N'est héros que quelques momens:
Et pour l'être toute sa vie,
Il doit opposer à l'envie
De plus paisibles monumens.

Rousseau, Ode au prince Eugène.

TOME PREMIER.

À BERLIN,
EN COMMISSION CHEZ FR. DE LA GARDE, LIBRAIRE.
1803.

A U R O I.

A L A R E I N E.

Vos Majestés mettent le comble à la gloire de Zieten et à mon bonheur, en me permettant de *Leur* dédier la vie de ce héros.

Il touchoit à son couchant, quand *Vos Majestés* brilloient à *Leur* aurore. Dans le règne de Fréderic-le-grand, il prévoyoit une suite de règnes qui ajouteroient à la grandeur de la Prusse. Il savoit qu'un jour le trône seroit occupé par un prince

dont l'Oracle des rois avoit prédit, dans plus d'une occasion, le caractère et les principes.

Mais il ignoroit que ce prince seroit le plus heureux des époux et des pères; il ignoroit que *Vos Majestés* trouveroient dans les liens les plus tendres le bonheur le plus pur; qu'*Elles* seroient le modèle de ces vertus domestiques auxquelles il atta-

choit un si grand prix; qu'à côté du trône de la justice s'éléveroit celui de la beauté; il ignoroit enfin, que *Vos Majestés* honoreroient son nom au point de placer le *Leur* à la tête de son histoire.

Que ne peut-il, dans ce moment, jeter un regard sur son heureuse patrie! exprimer avec force ce que j'exprime si foiblement! Que ne peut s'a-

nimer le marbre qui représente ses traits, pour bénir la Prusse et le glorieux règne de *Vos Majestés!*

Je suis avec le plus profond respect

DE VOS MAJESTÉS

à Berlin ce 15 Janv. 1803.

la plus-humble et la plus soumise

Jeanne de Blumenthal
née de Platen.

Explication
du plan et de l'attaque de Tein.

(T. i. p. 119.)

Tein est une ville ouverte, située dans le cercle de Bechin, en Bohème. Deux bataillons de grenadiers prussiens, de St Surin et de Jeetz, qui y ont pris poste, sont attaqués le 9 octobre 1744 par une avant-garde hongroise, forte de dix-mille hommes. Forcés de céder au nombre, les deux bataillons, après s'être couverts de gloire, se retirent en bon ordre, de la manière suivante.

A. Approche des houssards hongrois, lesquels s'étant formés en *B*, attaquent la garde avancée des houssards prussiens en *C*, et la poussent jusqu'à la redoute *D*.

E. Marche des croates et des houssards, dont les premiers occupent la tuilerie *F* et la maison *G*, d'où ils font un feu terrible sur la redoute *H* gardée par cinquante grenadiers, et sur le pont *I*.

K. Bataillon de St Surin posté en face du pont.

L. Deux compagnies de Jeetz, dont les canons enfilent l'écluse *M*.

N. Piquet de vingt hommes du bataillon de Jeetz, pour défendre l'écluse.

O. Réserve sur la grande place.

P. Position des houssards prussiens, qui après avoir passé la Muldau et s'être formés en *Q*, attaquent l'ennemi en *R*, et le repoussent jusques dans la forêt. Mais voyant que les croates serrent de près la redoute et font mine de passer le pont et l'écluse; que, d'un autre côté, les houssards ayant des croates en croupe, traversent la Muldau sur les points *R* et *S*, et se forment en *T* et *V*, le régiment de Zieten repasse la rivière pour gagner le point *W*, tandis que celui de Ruesch, passant le pont et traversant la ville, se rend en *X*, suivi des deux bataillons qui forment en *Y* un carré ouvert. Le régiment de Ruesch se rend en *b* le long du chemin creux *aa*. Les ennemis avancent jusqu'en *Z*. Le feu commence des deux parts. Les croates qui se sont glissés dans le chemin couvert, forcent le régiment de Ruesch à reculer jusqu'en *c*. Encouragés par ce succès et quittant leur position avantageuse, ils sortent du chemin creux et attaquent St Surin et Ruesch. Le régiment de Ruesch, soutenu par trois escadrons de Zieten, arrivés de l'autre aile, tombe sur eux. La plupart sont tués ou faits prisonniers. Les blessés des deux partis sont chargés sur des chariots, qu'on a soin de placer au centre; et les Prussiens après avoir repoussé l'ennemi, continuent leur marche sans être inquiétés.

Table des matières du premier Tome.

Naissance de Zieten, ses parens p. 1. Son peu de fortune 2. Sa première éducation 2. Les plans de son enfance 3. Les goûts de sa jeunesse 3. Le fond de son caractère 4. Sa conduite avec son instituteur 4. Il entre au service militaire 5. L'accueil que lui fait son général 5. Son début dans le régiment 6. Passe-droit qu'on lui fait; il demande son congé 7. Exercice bacchique alors en usage 8. Première retraite de Zieten à Wustrau 9. Voyage de Berlin 11 Il est remarqué par Frédéric-Guillaume I, 12. Il rentre au service 13. Il conduit des chevaux de remonte en Prusse 14. Il court le plus grand danger 15. Il termine un procès de famille 16. Nouveau danger sur le Frisch-Haff 17. Ses récréations dans la garnison 21. Rixe avec son capitaine 22. Il est condamné à une année de prison 26. Son ennemi veut l'intimider 28. Manque son but 31. Veut l'assassiner 33. Se bat avec lui 34. Le régiment se déclare pour lui 36. Le roi le condamne à être cassé 37. Seconde retraite à Wustrau 38. Zieten résiste à l'envie de passer au service étranger 39. Il s'offre à rentrer à celui du roi 40. Ses protecteurs 40. Le roi forme un corps de houssards; première origine du régiment de Zieten 41. Zieten paroît devant le roi 42. Il est nommé lieutenant de houssards à trente-un ans 43. Le roi lui témoigne de la confiance 44. Son chef le persécute 45. Il est fait capitaine 46. Guerre avec la France 47. Le roi envoie Zieten sur le Rhin 48. Aventure en route 49. Zieten s'attache au général Baronay 50. Son coup-d'essai militaire 52. Il est nommé major 55. Tracasseries avec son nouveau chef 56. Son mariage 58.

Son duel avec son colonel 59. Le roi l'envoie à Vienne 60. Fréderic-Guillaume I meurt en 1740; Fréderic II lui succède 61. Le nouveau roi néglige Zieten 61. La guerre éclate 62. Fréderic occupe la Silésie 63. Il ne tire pas d'abord parti des houssards 65. Premier essai de leurs armes 66. Le roi leur donne un réglement 68. Seconde campagne 69. Affaire de Leipa 69. Bataille de Mollwitz 70. Ignorance et lâcheté de Mr de Wurm, colonel des houssards 72. Zieten se bat avec lui et le blesse 75 Il commande à sa place 76. Affaire glorieuse de Rothschlofs; Zieten met le général Baronay en fuite 77. Le colonel Wurm est renvoyé; Zieten le remplace 79. Il reçoit l'ordre pour le mérite militaire 79. Il est nommé colonel et chef du régiment 80. Il sauve un corps d'uhlans 83. Son régiment se distingue en plusieurs occasions 86. Quartiers d'hiver 88. Campagne d'hiver; prise d'Ollmutz 89. Zieten pénètre en Autriche 90. Il donne l'alarme à la capitale 90. Affaires de Gedingen et de Skalitz 91. Affaire de Mescritz 92. Belle retraite du prince d'Anhalt 93. Bataille de Chotusitz; paix de Breslau 94. Humanité, désintéressement de Zieten pendant la guerre 96. Lettres du roi 97. 98. Zieten perfectionne son régiment 100. Ses talens militaires; le roi les reconnoît 101. Premiers désagrémens qu'il éprouve 102. L'uniforme du régiment est embelli 104. Le roi charge Zieten d'une commission honorable 104. Belle vengeance qu'il tire d'un ancien ennemi 105. Portrait de son épouse 106. Il devient père 107. Troubles politiques 108. Santé foible de Zieten; sa maladie; sa guérison 111. Il se rend à l'armée 112. Zieten bat le régiment d'Esterhazy 113. Point-d'honneur de ses houssards 113. Prise de Prague 114. Prise de Budweis par Zieten 116. Il est nommé général 117. Lettre flatteuse du roi 117. Retraite du roi 119. *Combat de Tein* (V. le plan et l'explication) 119. Le roi fait à Zieten un accueil distingué 125. Les Prussiens rétrogradent jusqu'à Pragne 127. Zieten déloge l'ennemi à Kammerbourg 128. Ruse de guerre 129. L'armée prussienne couvre l'Elbe 131. Les Autrichiens forcent le passage de la rivière 135. Zieten et Wedel font des prodiges de valeur 135. Belle action du général 139. L'armée rentre en Silésie;

Zieten couvre la retraite 142. Son expédition dans la Haute-Silésie 143. Le roi le gratifie d'une pension 144. L'impératrice de Russie lui témoigne son estime 145 Campagne de 1745, 146. Position critique du margrave Charles 148. Zieten est choisi pour l'en tirer 150 Ruse de guerre 153. Il traverse en plein jour le camp ennemi 156 Il arrive à Jägerndorf 160 Savante retraite du margrave 161. Zieten sauve l'artillerie 162 Les officiers-majors de son régiment sont décorés de l'ordre pour le mérite 166. Bataille de Hohen-Friedberg 168. Zieten contribue à la victoire 170. Le général Berlichingen est fait prisonnier 171. La petite guerre 175. Zieten sauve deux partisans et quatre-cents chevaux 176. Bataille de Soor 178. Affaire de Schazlar 179. Plan de l'ennemi; mesures du roi 180. Il entre en Lusace 183. Zieten s'empare de Catholisch-Hennersdorf et de la garnison 185. Son régiment obtient des timbales prises sur l'ennemi 187. Zieten est blessé 188 Silence de Fréderic sur ses exploits 189. Le général de Winterfeld, son ennemi 190. Paix de Dresde 192. Portrait militaire de Zieten 193 Son caractère moral 196. Anecdotes 199. Lettre remarquable du roi 201. Maladie de Zieten en 1746; la méthode dont il se sert pour guérir 203. Il rebâtit sa maison de Wustrau; ses plans, ses dépenses 204. Réponse à son épouse 207. Parallèle entre sa vie publique et privée 208. Il est esclave de ses devoirs 209. Ses voyages à Wustrau; anecdote 210. Son genre de vie à Berlin 211. Soins qu'il donne à son régiment; obstacles qu'il rencontre 212. Présent que le roi lui fait 216. Nouveaux embellissemens du régiment 216. Description de ce régiment 217. Zieten excite l'envie 218. Portrait de son ennemi 220. Lettre du roi, pleine de reproches 222. Zieten prend son parti 223. Mortification à la table du roi 224. Réponse laconique de Zieten 225. Autre lettre du roi, plus gracieuse 226. Grand carrousel en 1750, 227. Description détaillée du carrousel 228. Zieten, l'un des chevaliers et des vainqueurs 234. 237. Vers de Voltaire à l'occasion du carrousel 238. Le prince d'Anhalt entreprend la defense de Zieten 239. Le colonel Nadytschzander 239. Ses réformes, ses projets 240. Il désorganise le régiment de Zieten 241. Manoeuvres de Span-

dau 242. Réponse hardie de Zieten au roi 243. Vive explication 243. Zieten se retire 244. Le prince Auguste Guillaume le défend 246. Affront fait à Nadytschzander; sort de cet aventurier 246. Le roi exige trop de ses généraux 249. Zieten ne change rien à son plan 250. Il refuse de s'humilier devant son ennemi 251. Nouvelle scène avec le roi 252. Exemple de la justice de Fréderic 253. Son refus d'avancer Zieten 254. Il le charge d'une commission délicate et importante 254. Détails de cette commission; Mr de Heyden délivré à Ulm par Mr de Seelen 255. Zieten cache ses chagrins à son épouse 266. S'en explique laconiquement avec elle 267. Il perd son fils unique 268. Et son épouse 269. Sa résignation 270. Sa sensibilité 270. Il demande son congé 272. Le roi veut le retenir 273. Il lui envoie son favori 274. Déclaration de Zieten 274. Le roi se rend chez lui en personne 276. Zieten balance 277. Belle parole du roi 278. Zieten se rend 278. Il est nommé lieutenant-général 280. Il entre en campagne 280.

Faute à corriger.

P. 239 l. 16. *lisez* il ne vaut pas.

PREMIÈRE PARTIE.

Jean Joachim de Zieten naquit le 18 mai 1699 à Wustrau, village appartenant à sa famille, et situé dans le comté de Ruppin, à sept milles de Berlin. Son père, Joachim Matthias de Zieten, étoit un bon gentilhomme, qui vivoit à la campagne sans avoir jamais exercé d'emploi civil ni militaire. Il eut de son épouse, Elisabeth Catherine de Jurgas, de la maison de Ganzer, quatre filles et deux fils, dont l'un mourut en bas-âge.

La fortune de Monsieur de Zieten se bornoit à quatre ou cinq-cents écus que lui rap-

portoit sa terre de Wustrau. *) Malgré un revenu aussi modique, lui et sa famille accoutumés à peu de besoins, vivoient comme on vivoit au bon vieux temps, c'est-à-dire à la fin du dix-septième siècle. Il n'y avoit que les tracasseries, les chicanes et les outrages sans nombre qu'il essuyoit de la part de ses riches voisins, qui lui fissent sentir quelquefois douloureusement son manque de fortune; encore opposoit-il le plus souvent à leurs vexations un calme rare chez les anciens Allemands.

Le jeune Zieten manqua dans la maison paternelle de toute espèce d'instruction et d'éducation. Abandonné à lui seul, et sans culture dans un âge, où, de nos jours, les jeunes gens de sa condition sont appliqués aux études et aux exercices, ses dispositions naturelles se développèrent seules, et lui donnèrent ce caractère d'originalité que la main de l'art, en le polissant, eût sans doute effacé en partie.

*) Le village de Wustrau étoit alors partagé entre trois propriétaires. Mr de Zieten en possédoit environ la sixième partie.

Il employa le loisir de sa jeunesse à former des plans pour l'avenir. Le vide qui régnoit dans la vie de son père, le peu de fortune qui l'attendoit un jour, ce manoir étroit et triste où il se voyoit renfermé, au lieu de l'affliger, de le décourager, enflammoient son courage et son ambition. Encore enfant, déjà son imagination travailloit à embellir l'héritage de ses pères; et vieillard, il a plus d'une fois avoué que les plans qu'il a exécutés dans la suite, furent en partie les rêves de sa jeunesse.

Il témoigna, dès son enfance, une prédilection marquée pour tout ce qui s'appeloit militaire. Quand il passoit un sémestrier par Wustrau, ce qui n'arrivoit que rarement, le jeune Zieten s'attachoit à ses pas, ne pouvoit se lasser de l'admirer, et briguoit l'honneur de lui ressembler. On sait que le militaire prussien porte les cheveux en queue. Tous les samedis, le jeune Zieten demandoit en grâce à son père la permission d'aller à Ruppin, garnison distante d'un bon mille de Wustrau, où un soldat de sa connoissance lui arrangeoit les cheveux à la prussien-

ne, et lui faisoit une queue bien roide et bien poudrée, qui lui servoit d'ornement pendant le reste de la semaine. Il avoit alors neuf ans.

La nature l'avoit doué d'une extrême sensibilité pour le juste et l'injuste, et d'une grande force de résistance à l'oppression. Ces dispositions se manifestèrent en lui dès son bas-âge, et le rendirent observateur exact et judicieux de tout ce qui se passoit autour de lui. Les mauvais procédés de ses voisins l'indignoient, les mortifications de son père devenoient les siennes, et plus d'une fois, dans le dépit amer qu'il en ressentoit, il jura d'y mettre fin.

A l'âge de treize ans, ses parens lui ayant donné une espèce d'instituteur, dont les moeurs n'étoient pas régulières, il fut le premier à s'en apercevoir, et lui retira son estime et sa confiance. Un jour, que le maître se mettoit en devoir de le châtier, Zieten le repousse avec mépris, le dénonce à ses parens, fournit les preuves de son accusation, et le mentor est renvoyé sur-le-champ.

Agé de quatorze ans, il quitta Wustrau, pour entrer au service de Fréderic - Guillaume I, roi de Prusse. Son père le plaça porte-enseigne dans le régiment de Schwendy (aujourd'hui Zenge), qui après avoir fait le siége de Stralsund, venoit de rentrer dans ses garnisons, Spandau, Francfort sur l'Oder, Cottbus, Treuenbrietzen et Belitz.

Ses parens n'avoient pu le munir ni de lettres de recommandation ni d'argent. Il étoit de petite stature, et paroissoit foible et valétudinaire. Sans protecteur, sans ami, sans fortune, dans une carrière nouvelle, dans une ville étrangère, il se voyoit comme tombé des nues. Son père, à la vérité, connoissoit un peu le général de Schwendy; ils étoient même voisins, et leurs terres se touchoient: mais voilà tout. Mr de Zieten recommanda fortement à son fils de faire, à la première occasion, sa cour au général, et de lui demander ses bonnes grâces. Il se promettoit beaucoup de cette démarche: on va voir à quoi elle aboutit. Le jeune Zieten se présente à son chef, fait la commission de son père, et finit par la phrase

d'usage, qu'il est venu pour lui faire sa cour. Eh bien, faites-la-moi, lui répond Mr de Schwendy avec une froideur insultante; et sans ajouter un mot de politesse pour lui ou pour ses parens, il ouvre la fenêtre, lui tourne le dos, et le laisse debout à la porte. Le jeune homme n'y resta pas long-temps. Profondément navré de cette réception malhonnête, il quitte la chambre avec un dépit qu'il ne prend pas la peine de dissimuler. Il n'a jamais pu se souvenir de cette scène, même à la fin de sa vie, sans se livrer à tout le feu de son indignation.

Quoique isolé dans sa nouvelle carrière, et y étant entré sous les auspices les moins favorables, son zèle pour le service ne se refroidit point, et son génie ne perdit rien de sa première impulsion. Au contraire, on eût dit que l'oppression le roidissoit, et que l'oubli dans lequel il végétoit, nourrissoit son ambition, et donnoit à son âme plus de ressort et d'élasticité. Zieten négligé, méprisé, tiroit raison sur-le-champ de ceux qui osoient l'offenser. Le premier qu'il corrigea fut un vieux

sergent qui lui avoit manqué. Il le marqua bravement au visage, et sortit du combat sans blessure. Bientôt après, dans une occasion pareille, il estropia un de ses camarades. Cette bravoure précoce, quoiqu'elle dégénérât en rudesse et se produisît sur un théâtre sanglant, obtint au jeune Zieten l'estime qu'on avoit d'abord refusée à sa taille et à ses dehors peu imposans, et lui acquit dans le régiment une sorte de relief.

Après avoir passé quelques années à apprendre les détails du service, à monter la garde, souvent comme simple factionnaire, et à remplir scrupuleusement les devoirs attachés à son grade, il fut nommé enseigne le 7 juillet 1720. Quelque temps après, le régiment passa au comte de Schwérin, depuis veld-maréchal-général de Prusse. Meclenbourgeois d'origine, il avoit commencé par servir sa patrie, s'étoit ensuite retiré dans ses terres, et venoit de s'engager au service prussien. Il eut une foule d'imitateurs parmi ses compatriotes jeunes et riches, qui s'empressèrent d'entrer dans son régiment, où il les admit au préjudice des an-

ciens officiers, et de Zieten en particulier, qu'il n'aimoit point à cause de sa petite taille et de sa voix grêle, qui n'étoit point faite, disoit-il, pour commander. Zieten, après avoir eu quatre fois de suite le désagrément injurieux de s'en voir préférer d'autres, demanda, bien malgré lui, son congé, et l'obtint tout de suite.

Ce premier apprentissage de la vie militaire ne fut guère propre à adoucir ses moeurs. Je n'en citerai qu'un exemple. On sait que les Allemands de ce temps-là passoient pour de grands buveurs. Ce vice qui régnoit dans l'armée prussienne, étoit particulièrement en vogue dans le régiment de Schwérin. On y étoit fidèle à l'usage suivant. L'officier de jour faisoit apporter au corps-de-garde un tonneau de bière qu'il vidoit avec ses camarades. Chacun, à son tour, devoit avaler, d'un trait, une lampée de deux pintes; celui qui y manquoit étoit hué; et il n'étoit permis sous aucun prétexte de s'exclure de cet exercice bacchique. Grand embarras pour le jeune Zieten, dont l'estomac foible ne supportoit pas ces flots

de bière, et qui, ne fût-ce que par cette raison, répugnoit à cet usage! Comment faire pour s'en dispenser sans s'attirer mille désagrémens sur les bras, et se mettre à tout moment dans l'obligation de se battre? Voici l'expédient qu'il trouva. Il convint avec ses camarades, qu'au lieu du grand *vidrecome* de bière, il videroit à son tour un petit verre d'eau-de-vie, plus convenable à sa constitution.

A ces excès de boisson, à ces usages grossiers et rudes qui portoient l'empreinte du siècle, et dont on se faisoit honneur, se joignoient des excès d'un autre ordre, plus conformes à la nature, et auxquels le jeune Zieten, en qui les passions commençoient à se développer avec force, inclinoit davantage et croyoit pouvoir se livrer. Quel bonheur pour lui de se voir arrêté au milieu d'une carrière où son caractère moral couroit les plus grands risques! Dans sa paisible retraite, il eut tout le loisir de réfléchir sérieusement sur lui-même; sans partage et sans distraction il put se livrer aux méditations importantes dont il étoit l'objet, prendre l'aplomb nécessaire, et se préparer en silence à sa vraie destination.

Vif, ardent, violent, ambitieux, naturellement enclin à tous les excès, il se fût précipité dans tous les dangers, si à son entrée dans le monde il y eût trouvé l'accueil qu'on prodigue aux jeunes gens favorisés de la fortune. Cette belle vocation qu'il devoit remplir un jour, il l'eût bientôt manquée et perdue de vue. Au lieu que la voix bienfaisante de la destinée l'entraînant dès sa jeunesse dans le labyrinthe des revers, rappela son attention sur lui-même, et lui apprit qu'il appaiseroit la soif de l'ambition qui le pressoit, et s'éléveroit dans le monde, en ne se reposant que sur soi, et en fondant ses plans et ses espérances sur la base du vrai mérite. Pour comprendre cette voix, pour suivre ses conseils, il falloit du génie et du courage. Zieten ne manquoit ni de l'un ni de l'autre; et c'est ainsi que se développèrent dans sa jeune âme les premiers germes de cette force morale, de cette vigueur de caractère, que dans la suite on a tant admirées.

Après avoir obtenu son congé, il n'eut d'autre parti à prendre que de se retirer dans sa

terre, où son père étoit mort dès 1719. Son premier soin fut de se mettre au fait de ses affaires, de les régler, de s'arranger avec sa mère et ses soeurs, en leur assurant un sort honnête, et d'étudier la marche compliquée des procès interminables que son père avoit eu à soutenir contre ses voisins, et qui non seulement avoient contribué à le ruiner, mais encore à abréger ses jours.

Malgré ces différentes occupations, bien propres à absorber tout son temps, le desir d'entrer dans une sphère d'activité plus vaste ne le quitta point. Son penchant pour les armes n'étoit rien moins que refroidi; il s'y livroit toujours avec passion, mais deux ans s'écoulèrent sans qu'il trouvât les moyens de le satisfaire. Au bout de ce temps, et à la suite d'une visite qu'il avoit faite à ses anciens camarades du régiment, la curiosité l'attira à Berlin, pour y assister à une fête que donnoit le miniſtre de France.

Un matin, qu'il se trouvoit à la parade en face du château royal, Fréderic-Guil-

laume I le remarqua, et son uniforme (car il ne l'avoit pas quitté) ayant attiré l'attention du roi, il lui fit demander son nom. Zieten, en se nommant, allégua les raisons qui l'avoient engagées à demander son congé; mais n'ayant point ajouté qu'il desiroit de rentrer au service, les choses en restèrent-là.

Quelques mois après, obligé de retourner à Berlin pour son procès, il apprit avec joie que le régiment de dragons de Wuthenow, en quartier dans la Prusse, seroit porté de cinq escadrons à dix. Cette nouvelle ranima toutes ses espérances. Il touchoit au moment si longtemps, si ardemment desiré d'échanger sa vie oiseuse et inanimée contre un genre de vie plus actif, plus conforme à ses penchans. Cependant il ne voulut être placé à l'intercession et à la recommandation de personne; ce devoit être son ouvrage et celui de la fortune, tant son éloignement pour tout ce qui s'appeloit protection étoit marqué.

En conséquence, il se rendit à la parade, et quoiqu'il sût bien que sa petite taille n'étoit

pas faite pour le recommander auprès de Frédéric-Guillaume, il ne s'en empressa pas moins de paroître sous les yeux de ce prince, et de s'en faire remarquer. Il avoit mis par cette raison l'uniforme, et en effet le roi l'eût bientôt aperçu. Non seulement ce prince se fit informer de son nom et de son état, mais ayant reçu la même réponse que la première fois, il lui fit offrir de rentrer au service. On peut s'imaginer avec quel empressement Zieten saisit l'offre gracieuse de son souverain; cependant il osa y mettre la condition qu'on le dédommageroit, en fait d'avancement, des passe-droits qui lui avoient été faits en faveur des officiers meclenbourgeois, et des deux ans et demi qu'il étoit resté dans l'inactivité. Ayant obtenu du roi l'assurance qu'il seroit placé à son rang d'ancienneté, il entra dans le régiment de Wuthenow dragons, quatrième lieutenant.

Ce fut en 1726 que Zieten, âgé de vingt-sept ans, rentra pour la seconde fois dans son élément. Plein d'espérance et d'ardeur, et se peignant l'avenir avec les couleurs les plus riantes, il étoit loin de pressentir qu'il éprouveroit

dans les dragons encore plus de revers que dans l'infanterie. Il se mit en route pour sa nouvelle destination; mais avant que d'y arriver, il courut un danger qui faillit lui coûter la vie.

C'étoit en février, et il touchoit au moment de son départ pour sa nouvelle garnison *), lorsqu'un officier de l'état-major de son régiment, qui s'étoit rendu à Berlin pour les chevaux de remonte, apprenant que Zieten venoit d'être nommé lieutenant, lui confia une partie de ces chevaux. Lui-même le devança de vingt-quatre heures, et ne put passer qu'avec peine les glaces de la Vistule, qui commençoit à débâcler. Effectivement, quand Zieten arriva le lendemain sur les bords de la rivière, elle charrioit, et il fut obligé de faire un détour de vingt milles jusqu'à Naugarten, pour y passer un de ses bras sur un pont. Ce pont très-chancelant étoit d'ordinaire emporté par la crue des eaux, et touchoit alors au moment de l'être. Que faire?

*) Tilsit, ville de la Lituanie prussienne.

Il falloit profiter de l'instant, et Zieten commença à faire défiler les chevaux sur le pont. Lui - même resta à la queue pour maintenir l'ordre. Sur ces entrefaites, le péager polonois ferme la barrière de l'autre côté, et refuse de laisser passer les chevaux arrêtés sur le pont, avant que les droits ne soient acquittés. Cet incident rendit la présence de Zieten nécessaire; il fallut qu'il se fît jour le long du pont étroit et fragile, à côté des chevaux fringans et effarouchés par le mouvement de l'eau. A peine, par promesses et par menaces, eût-il obtenu qu'on ouvrît la barrière, à peine les derniers chevaux, à mesure qu'ils quittoient une partie du pont, l'allégeoient de leur poids, qu'une arche après l'autre étoit emportée par la violence de l'eau, et le dernier cheval ayant touché le rivage, la dernière arche fut entraînée, et le pont disparut en peu de minutes.

Zieten dut son salut au plus grand des hasards. S'il fût resté à la queue, si le faux zèle du péager ne l'avoit forcé à quitter ce poste dangereux, il se seroit probablement abîmé avec le pont, et auroit trouvé son tombeau

dans la Vistule. Au lieu qu'échappé à ce péril, il n'en devint que plus intrépide dans ceux qui l'attendoient encore.

Arrivé heureusement dans sa garnison, il s'y livra avec d'autant plus d'ardeur à sa vocation que la cavalerie étoit pour lui une nouvelle école, et que ne sachant rien faire à demi, il vouloit se perfectionner dans un métier où son destin l'appeloit à jouer un jour un si grand rôle. Cependant, après avoir assisté à la première revue de son régiment, il fut obligé, à l'entrée de l'hiver, de demander un congé pour terminer ce long procès avec ses voisins, qui avoit occupé et traversé toute la vie de son père. Les difficultés qu'il eut à combattre, l'engagèrent non seulement à solliciter la prolongation de son congé, mais encore à s'adresser directement au roi, pour en obtenir une sentence définitive. Elle eut lieu, et ce malheureux procès, qui avoit duré au-delà de quarante ans, fut à la fin jugé en faveur de la famille de Zieten. Après avoir réglé cette grande affaire, et redressé, en même temps, plusieurs abus et plusieurs

irrégularités de moindre importance; après avoir obtenu justice de ses voisins, et rendu le repos à sa mère, il repartit de Wustrau pour sa garnison au mois de février 1727.

Ce voyage fut presqu'aussi pénible et aussi périlleux que le précédent. Zieten venoit d'enrôler deux superbes déserteurs saxons, qu'il lui importoit d'amener lui-même au régiment. Il part avec eux de Berlin en traîneau par une belle gelée; mais à peine sont-ils arrivés jusqu'à Schwedt que le temps se met au dégel, et qu'il faut remplacer le traîneau par un chariot. Ils arrivent à Danzig avec peine, et se voient dans l'impossibilité de passer outre, tant les neiges fondues ont rendu les chemins impraticables. En vain Zieten cherche-t-il à changer son chariot contre une voiture plus solide, ou à trouver des compagnons de voyage pour doubler le nombre des chevaux. Il sollicite au poids de l'or les voituriers de la ville à le transporter plus loin; personne n'y veut entendre, tous craignent l'inondation et les fondrières.

De tous les partis à prendre, celui de rester à Danzig et d'y attendre l'événement, s'accordoit le moins avec son impatience. Il est bientôt décidé, et prend sa route par le Frisch-Haff, bras de mer entre Danzig et Königsberg, avec son chariot et ses deux recrues.*) Le Haff étoit encore couvert de glace, mais elle avoit si peu d'épaisseur que les roues la coupoient souvent en passant, et faisoient jaillir l'eau. Ce qui augmentoit le danger, c'est qu'on n'avoit point de guide, et qu'on ne rencontroit personne qui pût indiquer la route. Zieten, une hache à la main, précédoit les chevaux, et sondoit ce terrain de nouvelle espèce. On avançoit sans le savoir et par de continuels zig-zags; enfin après une marche non interrompue depuis neuf heures du matin jusqu'à la nuit tombante, on arriva heureusement à un cabaret dit le Haffkrug, et Zieten fut agréablement surpris d'appren-

*) A l'imitation du grand électeur Fréderic-Guillaume, qui, lorsqu'il alla chasser les Suédois de la Prusse, plaça son armée, ses canons etc. sur des traîneaux, et passa le Frisch-Haff de cette nouvelle manière.

dre qu'il venoit de faire sept milles dans la journée.

Le lendemain il continua sa route avec ses deux recrues dont il avoit raison de se défier. Le dégel continuant toujours, la seconde partie du Haff étoit plus périlleuse à passer que la première; mais en usant des mêmes précautions et en se soumettant aux mêmes fatigues que la veille, Zieten arriva le soir sans accident à Braunsberg où il passa la nuit. Son hôte l'instruisit de plusieurs points qu'il avoit à observer en continuant son voyage, et l'avertit entre autres de se défier, en passant le Prégel, d'un endroit où cette rivière forme une espèce de gouffre qui ne se couvre presque jamais d'une glace bien solide. Zieten le remercie de ses avis, et se met le lendemain en devoir d'en profiter. Il voit déjà la ville de Königsberg; il croit avoir passé l'endroit périlleux, mais bientôt il s'aperçoit avec effroi de son erreur. Il suivoit avec autant de plaisir que de confiance un traîneau qui sembloit prendre la même route, et sur lequel se trouvoient deux voyageurs. Tout d'un coup ses

recrues jettent un cri. Qu'y a-t-il? leur demande Zieten. Hélas, tout venoit de s'abîmer dans les ondes. C'étoient deux garçons marchands de Königsberg, qui revenant des environs de la ville payèrent de leur vie une innocente partie de plaisir. Zieten apprit à leurs dépens qu'il étoit plus près qu'il ne croyoit de l'endroit perfide, et choisissant à temps un autre chemin, il entra heureusement à Königsberg avec ses deux recrues. Il trouva dans l'auberge où il mit pied à terre, un négociant de Breslau qui lui conta qu'il étoit arrivé la veille en traversant le Haff; que son traîneau s'étoit enfoncé, que les chevaux s'étoient noyés, et qu'il avoit eu lui-même mille peines à se sauver. Il ajouta que deux ecclésiastiques de Braunsberg qui le suivoient de près, et qui quelques minutes avant son accident venoient d'allumer leurs pipes à la sienne, n'étant pas arrivés à son secours malgré ses cris, et ne l'ayant pas non plus dépassé, il étoit plus que probable qu'ils avoient été engloutis. Ce double récit peignit à Zieten avec les plus vives couleurs, le danger qu'il avoit couru, et augmenta sa joie d'y être échappé. A sa re-

connoissance pour l'hôte de Braunsberg, se joignit celle envers la providence qui l'avoit conservé, et qui l'invitoit d'une manière si touchante à se confier en elle. Dans sa vieillesse il ne se rappeloit jamais ce voyage, sans éprouver de nouveau ce sentiment, et sans rendre grâces à Dieu de sa protection. Il s'applaudissoit en même temps du courage qu'il avoit montré à cette occasion; courage qui ne l'abandonna jamais dans la suite, toutes les fois qu'il en eut besoin pour tenter dans son métier quelque aventure périlleuse; courage qui le rendit toujours hardi, souvent audacieux, jamais téméraire.

Une année entière se passa sans le moindre désagrément et dans le sein du repos; son zèle pour le service augmentoit en proportion de ses connoissances militaires, et celles-ci se formant à la double école de la théorie et de la pratique, prenoient tous les jours de nouveaux accroissemens. Ses heures de récréation étoient consacrées à la chasse, qu'il avoit toujours aimée avec passion.

Peu s'en fallut deux fois que ce plaisir ne lui coûtât la vie. Un jour qu'il couroit le lièvre à travers les neiges, son cheval s'abattit dans un chemin creux: il tomba sur la tête, le cheval par-dessus lui, et déjà il avoit perdu connoissance lorsqu'un paysan charitable vint à son secours, le tira de la neige avec bien de la peine, et ne le quitta point qu'il n'eût repris l'usage de ses sens. Une autrefois qu'il chassoit à pied, il eut le malheur d'entrer dans un buisson, où il y avoit une quantité de bétail mort de la contagion et tombé en pourriture. Les exhalaisons méphitiques des cadavres corrompus le saisirent au point qu'il se sentit défaillir; il eut toutes les peines du monde à s'arracher de ces lieux empestés, et à se traîner jusqu'au grand chemin. Là ses forces l'abandonnèrent, mais des secours administrés à temps les lui rendirent; s'il eût succombé dans le buisson même, il suffoquoit sans ressource.

Le génie de Zieten, son caractère noble et ennemi de toute fausseté, ne restèrent pas long-temps cachés à ses camarades, et

lui gagnèrent l'estime et l'amitié de tous, à l'exception d'un seul qui le haïssoit et cherchoit toutes les occasions de lui nuire. C'étoit le capitaine en second de l'escadron - colonel où servoit Zieten. Se voyant apparemment éclipsé par son lieutenant, il se proposa de s'en défaire, et le tourmenta de toutes les façons pendant deux ans. Zieten supporta tout avec une modération que rendoit doublement méritoire la vivacité naturelle de son esprit, et l'impression profonde que faisoit sur lui le sentiment de l'injustice, lors - même qu'il n'en étoit pas l'objet. Cependant il lui fut impossible de soutenir jusqu'au bout ce rôle pénible; quelque empire qu'il eût acquis sur lui - même depuis les rixes qu'il avoit eues pendant qu'il servoit dans l'infanterie, il ne put tenir contre des insultes trop multipliées. Le feu de l'animosité réciproque des deux champions, qui couvoit sous la cendre, n'attendoit qu'un souffle pour s'allumer. Elle ne tarda pas long-temps à éclater.

L'escadron - colonel s'étoit rassemblé un dimanche, comme de coutume, pour se rendre

en parade à l'église, et n'attendoit plus que le capitaine. Celui - ci, qui faisoit la cour à une dame de la ville, oublioit dans ses bras le service, la parade, et son devoir. Le temps s'écouloit; on ne savoit que faire. Les officiers murmuroient, d'autant plus que le motif qui retenoit leur capitaine, n'étoit pas un mystère. A la fin, ils perdirent patience, et après avoir attendu long - temps au - delà du terme, Zieten, sollicité par ses amis, et en sa qualité de lieutenant, mit l'escadron en marche. Le capitaine s'étant aperçu du mouvement, vint rejoindre la troupe, et non content d'adresser au lieutenant une forte réprimande, sous prétexte de relever une faute de service, il fut charmé de pouvoir, laisser un libre cours à sa rancune. Pendant toute la marche jusqu'au temple, il ne cessa de se permettre les propos et les reproches les plus insultans. Zieten, sous les armes, n'osoit répondre; cependant il ne put s'empêcher de hausser les épaules, et d'opposer un geste d'indignation et de mépris, à un officier qui ayant le droit de faire examiner la faute, si c'en étoit une, et de la punir, se laissoit aller à des du-

retés et à des menaces. Le capitaine s'en aperçut, et sa fureur en redoubla. „Point de ces gestes de polisson, monsieur le lieutenant, s'il vous plaît!“ s'écria-t-il. Et, comme s'il avoit pressenti les suites de cette incartade, d'un saut il s'élança dans le temple dont on étoit proche, et où d'ordinaire on ne le voyoit jamais. Alors Zieten perdit patience. Il entra dans une auberge en face de l'église, pour y attendre son ennemi, et s'assurer de lui au passage. Si tôt qu'il l'aperçut il sortit de sa retraite, le joignit, et lui demanda satisfaction du mot de polisson et de tous les propos choquans dont il s'étoit servi. Le capitaine refusa de s'expliquer, et déclinant le défi du mieux qu'il put, essaya de faire passer la chose pour un badinage. Ce sang-froid affecté rendit Zieten furieux; il le serra de plus près, et voulut se battre sur-le-champ. L'autre alla se réfugier chez le général, et y porta plainte contre son lieutenant. Le général donna ordre d'arrêter Zieten, qui se vit par-là jeté dans une très-méchante affaire.

Le capitaine, qui avoit l'oreille du général, en abusa, comme on peut croire, pour lui pré-

senter la chose sous le point de vue le plus favorable et le plus propre à éloigner de lui tout soupçon de lâcheté. D'ailleurs, cette femme qu'il aimoit, lui fut d'une grande utilité. Par son influence sur le coeur de son époux et sur l'esprit du général, elle parvint à faire croire à l'innocence de son protégé; et lorsqu'on examina l'affaire, tout fut exposé sous un faux jour et avec la plus grande partialité, à l'avantage du capitaine et à l'entière charge du lieutenant. Le rapport au roi fut fait en conséquence; et ce prince, à qui Zieten venoit d'être peint des couleurs les plus noires, ordonna qu'on tînt à Berlin un conseil de guerre qui acquitta pleinement le capitaine, et condamna le lieutenant Zieten à une année de prison dans la forteresse de Friedrichsbourg proche Königsberg. Il y fut transféré en conséquence vers la fin de l'an 1728.

Le chagrin qu'il ressentit de cette arrestation fut augmenté par un incident qui prouvoit à quel point le roi le jugeoit coupable. Certains différens avec la maison d'Hanovre avoient

donné lieu à l'ordre que reçurent quelques régimens, de se tenir prêts à marcher. Celui dans lequel servoit Zieten étant du nombre, le prisonnier fut élargi six semaines avant l'expiration du terme, pour soigner son équipage de campagne. Mais peu après il arriva un contre-ordre du roi, qui lui enjoignoit de retourner à la forteresse, et d'y rester tout le temps prescrit. Il fut obligé de faire une seconde fois cet affligeant voyage, et le fit dans l'amère conviction que son prince continuoit d'être irrité contre lui.

La sévérité avec laquelle on le traitoit fut un triomphe pour son ennemi, qui se flatta qu'il lui seroit facile de le tenir, à son retour, dans l'oppression et dans l'esclavage. Mais il n'avoit pas prévu pour lui-même le mépris et la haine dont il fut accablé par la saine partie de ses camarades. On avoit découvert les ressorts indignes qu'il avoit fait jouer, et malgré la protection dont il se targuoit, on lui suscita tant de désagrémens, que sa position dans le régiment devint des plus critiques. Sa conduite avec Zieten fut traitée de lâ-

che, son courage d'équivoque, et ses motifs de malhonnêtes. Il ne lui restoit plus qu'à frapper un grand coup pour se tirer de ce cruel embarras; il le fit, mais à sa manière, et fidèle aux vils principes dont il faisoit profession.

Pour cet effet, il s'adresse à un ancien capitaine autrichien réformé, nommé Soldan, qui rôdoit d'une garnison à l'autre, et y vivoit des querelles d'honneur qu'il suscitoit parmi les officiers, qu'il fomentoit ensuite en servant de second, et qu'il savoit appaiser finement au moment de la décision et sur le champ de bataille. Le capitaine prussien se concerte avec lui sur les moyens de regagner l'estime du régiment sans compromettre sa personne. Soldan se rend en conséquence à Friedrichsbourg peu avant que Zieten en revînt, et le somme formellement au nom du capitaine, de se battre avec lui avant de rejoindre le régiment, parce que leur honneur y est également intéressé. Zieten, brûlant autrefois de se mesurer avec son adversaire, avoit trop appris à le connoître et à le mépriser, pour ne pas renvoyer

son émissaire avec cette courte réponse: „Je n'ai pas envie de loger ici une seconde fois.“ Cependant, vers le temps où il attendoit Zieten de retour, le capitaine n'en fit pas moins de grands préparatifs, comme s'il se fût agi non d'un combat singulier, mais d'une bataille rangée. Il envoya ses effets précieux hors du pays, prit à son service une troupe de chasseurs, de palefreniers et de valets, leur fournit des armes à feu, et alla dans cet équipage et avec cette escorte, au-devant de Zieten, qui ne s'attendoit à rien. Cette étrange équipée fit beaucoup de bruit. Les uns prévoyoient que la catastrophe apprêteroit à rire; les autres trembloient pour la vie de Zieten, qui à peine élargi se rend dans une hôtellerie de Königsberg, dans l'intention d'y passer la nuit, et d'en repartir le lendemain matin pour sa garnison. L'hôte le reçoit d'un air embarrassé, et le prie fort honnêtement de choisir, pour cette fois, un autre gîte, en le prévenant que son adversaire a arrêté plusieurs chambres pour lui et pour une suite nombreuse, et qu'il y auroit du danger à les réunir tous deux sous le même toit. Zieten ne fait que rire de ses

alarmes, et lui proteste qu'il ne changera pas d'hôtellerie, attendu qu'il n'a peur ni du capitaine ni de personne au monde. Là-dessus, il prit tranquillement possession de sa chambre, et y fut si peu inquiété, que le capitaine, arrivé à Königsberg une heure après lui, ne jugea pas même à propos de mettre pied à terre dans l'hôtellerie, mais alla loger ailleurs. Cependant, le trajet de Königsberg à la garnison offrant à Zieten des dangers, et la perspective certaine de se trouver avec son homme, ses amis lui conseillèrent, exigèrent même de lui, qu'il ne choisît pas la grande route, mais un autre chemin plus sûr et plus commode. Votre ennemi, lui dirent-ils, est traître et bien accompagné; vous n'êtes que brave, et vous êtes seul. Ces considérations firent si peu d'effet sur lui, que malgré la conviction où il étoit que son ennemi tenteroit quelque chose, et n'avoit pas fait cette dépense et ces préparatifs en vain, il n'usa d'autre précaution que de prendre ses pistolets, et d'armer d'un vieux sabre d'artilleur, un jeune garçon de quatorze ans qui l'accompagnoit, en lui demandant s'il auroit bien le courage de

s'en servir au cas qu'ils fussent attaqués par toute une troupe; car, ajouta-t-il, s'il n'en vient qu'un ou deux, tu peux te tenir tranquillement à l'écart. Le garçon promit de se battre en brave, et nos deux champions se mirent en route avant le lever du soleil.

Zieten apprit à la porte de la ville que le capitaine et son escorte venoient de passer une demi-heure auparavant, et qu'ils avoient pris le même chemin qu'il alloit suivre. Il s'attendoit, de village en village, à le trouver en mesure; mais non: par-tout où il passoit, l'autre avoit pris les devans sans s'arrêter. En vain à son arrivée dans chaque auberge, posoit-il ses pistolets chargés sur la table; son ennemi n'avoit jamais jugé à propos de l'attendre. Saisis d'une terreur panique, lui et toute son armée battoient en retraite jusqu'à ce qu'ils eurent regagné la garnison. Là, ce qu'on aura surtout peine à croire, le capitaine fit le meilleur accueil à Zieten, lorsqu'ils se rencontrèrent, par hasard, chez le colonel. Les lauriers qu'il avoit cueillis dans son expédition formidable, étoient trop peu de chose pour

qu'il osât s'en vanter. Au contraire, il fit semblant d'être charmé du retour de celui qu'il avoit cru intimider ou vaincre. Combien tout autre que lui eût rougi à la vue d'un homme si supérieur en courage et en noblesse d'âme!

Cependant son équipée ne resta pas secrète, et lui attira encore moins de ménagemens et plus de mépris qu'on n'avoit eu jusques-là. On évitoit son commerce, on avoit honte de lui parler; et malgré la protection du roi, du général et du commandant, on lui fit connoître qu'on ne serviroit plus avec lui. Zieten, quoique l'offensé, faisoit seul une exception honorable. Il n'inquiétoit nullement son adversaire, et remplissoit le service militaire sous ses ordres, avec la plus scrupuleuse exactitude. Plus les autres officiers admiroient cette conduite et en respectoient le motif, plus ils faisoient sentir au capitaine les effets de leur haine. Que n'eût-il pas fait alors pour rétablir son crédit; mais il étoit trop tard, il avoit perdu l'instant de le faire par des voies légitimes. Il ne lui restoit qu'à

recourir à des moyens vils et méprisables; il en vint jusqu'à l'assassinat, et voulut se débarrasser par un crime de celui dont la présence étoit pour lui un sujet continuel de reproche. Il le guetta souvent de nuit dans la rue; un soir surtout il l'auroit massacré, si par bonheur Zieten ne se fût retourné à temps, et n'eût, d'un regard ferme et mâle, paralysé le bras déjà levé de son lâche assassin.

Jeunes gens vifs et bouillans, jeunes guerriers pleins de fougue et de feu, apprenez ce que fit le modèle que je vous offre, ce que fit Zieten sans éducation, sans culture; apprenez comment il tira raison de son perfide ennemi: il garda le silence.

Toutefois, ce généreux silence ne put faire taire la voix publique, et le capitaine se vit l'objet de l'indignation universelle. Sa protectrice même rougit de prendre son parti; après avoir épuisé inutilement tous les moyens de sauver sa réputation, ou du moins de voiler sa honte, elle ne voulut pas la partager avec lui, et fit mine de lui retirer ses bonnes grâces.

Furieux de ce revers, il choisit le jour de la fête de cette dame pour tenter un dernier effort. Ivre de vin et d'amour, désespéré du sort qui l'attendoit s'il ne lavoit son infamie dans le sang, il recueille les débris de son courage, attaque dans la rue, en plein jour, Zieten au sortir d'une maison, et l'implique pour la seconde fois dans un combat singulier, qui par ses suites, fut la cause d'une des plus grandes vicissitudes de sa vie.

Tout l'avantage étoit du côté de l'assaillant; Zieten eut à peine le temps de tirer l'épée, et de se mettre en défense. Un nouveau malheur l'attendoit. Son épée se brisa au moment où il paroit un coup qui alloit lui fendre la tête. Le capitaine, dont on connoît le coeur lâche et déloyal, n'auroit pas manqué de profiter de cet incident pour terminer la querelle, et Zieten étoit perdu sans ressource, s'il n'avoit pas eu la présence d'esprit de lui jeter au visage la garde de son épée. L'autre, étourdi du coup, chancelle et tombe à la renverse. Pendant ce temps Zieten se saisit d'une arme de nouvelle espèce qu'il trouve sous sa main. C'é-

toit un gros levier, qui traversoit les anses d'une cuve de brasseur, placée à côté d'une pompe. Nouvel Hercule, le jeune guerrier lève sa massue; son adversaire, remis du coup et furieux, fait briller son épée; le combat inégal se rengage, l'adresse résiste à la force. A la fin un tiers arrive; c'étoit un officier. Zieten lui demande son épée; il la refuse, et se jette au milieu des combattans en protègeant le plus foible. L'officier de garde accourt, les sépare, et les met tous deux aux arrêts.

C'étoit ce que vouloit le capitaine. La fortune l'avoit merveilleusement servi, et lui-même croyoit avoir fait des merveilles en combattant un ennemi désarmé. Il venoit de donner des preuves suffisantes de courage pour espérer de voir son honneur rétabli dans le régiment. Il se flattoit d'ailleurs, que ce second combat achèveroit de noircir Zieten dans l'esprit du roi, et hâteroit sa ruine.

Cet acte d'éclat le fit rentrer en grâce auprès de sa belle, qui à son tour, entraîna le chef et le commandant. Dans les informations

qu'on prit sur cette affaire, pour en faire rapport en cour, on suivit la même marche que la première fois, c'est-à-dire qu'on altéra les faits et qu'on défigura la vérité. Les actes furent envoyés à Berlin, et le roi trompé par un récit partial et faux.

Zieten n'ignoroit pas le sort qui le menaçoit. Il se voyoit dans les mains de ses ennemis. Ce qu'il avoit fait pour défendre sa vie lui étoit imputé comme un crime, et suffisoit pour le perdre. Il ne se modéra plus. Renfermé pendant tout le temps du procès, dans le même corps-de-garde avec son adversaire, on n'osoit pas les laisser seuls un moment. Toutes les fois qu'on relevoit les sentinelles ou la garde, il falloit prendre la précaution de placer un bas-officier dans la chambre pour les contenir.

Cependant Zieten n'étoit pas le plus malheureux des deux. Il trouvoit une source de consolations dans l'intérêt tendre que lui témoignoient ses camarades. On venoit le voir régulièrement, on cherchoit à l'égayer; l'offi-

cier de garde dînoit avec lui; tandis que le capitaine, dans un coin de la chambre, n'étoit pas honoré d'un regard. Un seul officier osa faire exception, et au mépris de l'honneur, s'afficha pour confident du capitaine et de la dame. De concert avec elle et son complaisant mari, il travailla pour leur ami commun, et l'événement couronna l'oeuvre.

Six semaines s'étoient écoulées, lorsque la sentence du conseil de guerre arriva de Berlin, et surprit tout le monde. Le capitaine, pour avoir tiré l'épée le premier, étoit condamné à trois mois de forteresse; et Zieten, pour avoir jeté la garde de son épée à la tête du capitaine, cassé. Cet incident, qui n'étoit au fond qu'un acte de défense légitime contre un assassinat présumé, devint le prétexte de faire subir à l'innocent le châtiment du coupable. Cet arrêt dur et inique ne doit point être attribué au roi, dont on avoit surpris la religion en le prévenant contre Zieten. Ce prince croyoit faire un acte de justice, et rendre service au régiment, en éloignant du corps un officier qu'on lui avoit dépeint comme un crâne, une tête

chaude, un sujet dangereux; et sous ce point de vue, il confirma la sentence en tous points.

Ainsi la carrière militaire de Zieten fut terminée une seconde fois d'une manière humiliante, et en apparence pour toujours; tandis que son lâche adversaire jouissoit d'un triomphe complet. Ce triomphe ne fut pas de longue durée; la vengeance tardive du destin l'atteignit, et nous le verrons reparoître dans cette histoire sous un point de vue tout différent.

Zieten accrut l'estime qu'on avoit pour lui, par le courage mâle qu'il opposa à son malheur. Point de plaintes ni de murmures contre le sort; aucune démonstration, aucun acte de vengeance contre les auteurs de sa disgrâce. Il cède à sa destinée, et se retire tranquillement à Wustrau. Quel séjour pour lui! Libre en apparence et maître de ses actions, mais en effet captif et réduit à vivre sans honneur, sans état, sans perspective; il sent ses forces enchaînées, ses facultés paralysées. Avec moins de délicatesse ou plus de légéreté, avec moins d'amour pour la patrie, et ne consultant que son ressenti-

ment ou son intérêt, il auroit offert ses services à une autre puissance. L'idée lui en vint plusieurs fois; mais il fit ce que peu auroient eu le courage de faire à sa place; il opposa son devoir à sa sensibilité, et se conserva à la patrie.

Que ne pouvoit-on pas espérer d'un homme, en qui se trouvoient la volonté et la force d'agir par de tels motifs, et qui subordonnant les mouvemens de son coeur ulcéré aux lois sacrées de l'honneur et de son pays, n'en reconnoissoit point d'autres? Les efforts qu'il fit sur lui-même, les combats qu'il se livra, contribuèrent sans doute à le rendre tel qu'il s'est constamment montré dans la suite.

Consolé par le sentiment de son innocence et de l'injustice du sort, Zieten passa quelques mois à Wustrau dans la retraite et dans un entier isolement. Ce genre de vie lui devenant insupportable à la longue, il retourna à Berlin. Convaincu qu'il ne pouvoit plus s'en remettre à lui seul, et que le roi étoit trop irrité pour le reprendre à son service sans l'intervention d'un protecteur puissant, il surmonta cette fois

son éloignement pour les recommandations étrangères; sa fierté plia sous le joug de la nécessité, et l'ardeur de servir sa patrie l'emporta sur la répugnance qu'il avoit à faire le rôle de suppliant. Il fit sa cour à quelques généraux qui étoient dans la familiarité du roi, entre autres au maréchal de Buddenbrock et au général de Flanz, qui ayant bientôt découvert son mérite, et voyant en lui une victime de l'intrigue et de l'envie, lui promirent leurs bons offices, mais seulement pour la suite, car dans ce moment le nom de Zieten étoit en trop mauvaise odeur pour qu'ils osassent le prononcer devant le roi.

L'instant propice arriva. Le roi dans la visite qu'il rendit en 1729 à la margrave de Bayreuth sa fille, vit dans cette cour un petit corps de houssards qui attira son attention particulière. Ce corps destiné à escorter la famille margraviale dans ses voyages, à la précéder de jour, à l'éclairer de nuit, avoit été envoyé à la rencontre du roi dans le plus bel équipage. Fréderic-Guillaume, à l'aspect de cette belle troupe, bien équipée, bien montée, eut tout de

suite envie d'en avoir une pareille, à laquelle il donneroit une destination plus militaire, et qu'il formeroit sous ses yenx. Il avoit, dès 1721, créé deux compagnies de houssards dans la Prusse. En 1730, son occupation favorite fut d'en former une troisième à Berlin, composée des plus beaux hommes de celle de Bayreuth dont le margrave lui avoit fait présent, de volontaires du même pays, de houssards d'élite choisis dans les deux compagnies de Prusse, et le reste, de jeunes gens enrôlés en Hongrie. Telle fut la première origine du régiment de Zieten, devenu dans la suite si célébre par sa bravoure et par celle de son chef.

Le roi avoit nommé aux places de capitaine et de cornette de la nouvelle compagnie; celle de lieutenant restoit encore à remplir. Il chargea Mr de Buddenbrock de lui trouver un homme qui eût les qualités nécessaires pour ce genre de service. Le général, qui connoissoit, qui aimoit Zieten, jeta les yeux sur lui, et le proposa. Il avoit prévu le courroux du monarque, et soutint ce premier assaut. Le roi lui ayant déclaré qu'il ne vouloit plus enten-

dre parler de cet officier, il opposa que c'étoit un très - bon sujet et qu'il en répondoit. A la fin, le général Flanz s'étant joint à lui, le roi, frappé de la bonne opinion que ses deux favoris avoient du mérite de Zieten, se rendit, et demanda à le voir.

On lui expédia un exprès à Wustrau, avec cette bonne nouvelle. Il eut ordre de se rendre incessamment à Königs - Wusterhausen *), et d'y attendre le roi qui chassoit. Il y trouva le capitaine et le cornette, qu'on devoit présenter en même temps. Le roi, que le divertissement de la chasse avoit mis en belle humeur, les reçut fort bien, à l'exception de Zieten, auquel il reprocha, en présence de ses nouveaux camarades, toutes les fautes dont on l'avoit chargé, et dont il le croyoit coupable. Zieten, convaincu du contraire, gardoit un respectueux silence; ce n'étoit pas le moment de se justifier; il le sentoit aussi bien que les deux généraux, ses protecteurs; un mot auroit tout gâté, et peut - être pour toujours. A la fin, le roi, con-

*) Maison de chasse de Fréderic - Guillaume I.

tent de la soumission de Zieten, prend un ton plus gracieux. Le calme succède à l'orage, et Zieten est nommé lieutenant des houssards, „à condition toutefois, qu'il se conduira mieux dans la suite, qu'il se tiendra tranquille, et que son nouveau chef aura l'oeil sur lui.“ *)

Quelle rude épreuve pour la fierté naturelle de Zieten! Quelle humiliation dès sa rentrée dans la carrière militaire! Cependant, l'amour de la patrie qui l'avoit empêché d'offrir son bras à une puissance étrangère, vint encore à son secours, et lui imposa silence. Dans la suite, il ne s'est jamais souvenu de cette entrevue sans émotion; même sur la fin de sa vie il en parloit toujours avec une altération visible, tant étoit profonde l'impression qu'elle avoit faite sur lui.

Zieten avoit trente - un ans lorsqu'il entra dans les houssards. Il ne fut pas long - temps à s'apercevoir que de nouvelles tracasseries l'y attendoient. Son chef, le capitaine de Beneken-

*) Ce sont les propres paroles du roi.

dorf, n'avoit pas oublié la scène de Wusterhausen, et l'ordre qu'il avoit reçu du roi de le surveiller. Il donnoit à cet ordre une latitude incompatible avec l'honneur et le repos de Zieten, qui eut bien de la peine à lui opposer la modération et le sang-froid nécessaires. Enfin, à force de combats et de victoires, il y réussit, et apprit dans cette nouvelle école que ceux que la fortune destine au rang de ses favoris, doivent, dans le sein des privations, se préparer aux jouissances qui les attendent un jour.

Il s'aperçut d'ailleurs, que le roi, revenu de son ancienne prévention, commençoit à lui vouloir du bien et à l'honorer de sa confiance. Ce fut-là un grand encouragement pour lui, et pour Mr de Benekendorf un sujet de mécontentement et d'envie. Le roi le distinguoit, s'entretenoit avec lui, le chargeoit souvent de commissions, surtout pour le Meclenbourg. Tout cela déplaisoit à son chef, qui en revanche lui suscitoit toutes sortes de désagrémens, et lui faisoit essuyer sa mauvaise humeur. Un jour, entre autres, que le roi avoit parlé à Zie-

ten à la parade, et l'avoit chargé de lui faire venir du dehors un bon maréchal-ferrant, le capitaine l'apprit le même soir, dans un festin qu'il donnoit à ses amis. Il fit appeler Zieten dans la nuit même, et lui demanda d'un ton rude: „Lieutenaut, que vous a dit le roi ce matin? et pourquoi ne m'avez-vous pas fait votre rapport?“ Zieten, qui dans ces occasions, ne se permettoit d'autre vengeance que celle de ne satisfaire qu'à demi l'indiscrète curiosité de son chef, répondit sèchement, que l'entretien avoit roulé sur des matières indifférentes qu'il n'avoit pas cru de son devoir de lui être rapportées. Le capitaine furieux de cette réponse, et à moitié ivre, éclata en injures grossières, et dans son emportement avança sur Zieten le poing fermé, en écumant de rage. Zieten, de son côté, eut peine à se contenir; son poing se fermoit machinalement, et il alloit se livrer à son ressentiment, lorsqu'il se souvint à temps des exhortations paternelles que le roi lui avoit faites d'éviter toute rixe, exhortations que ce prince venoit de lui réitérer tout nouvellement, en lui déclarant que c'étoit le seul point sur lequel il se défioit encore de lui. Ce

souvenir le sauva; il se fit violence, et quitta la chambre la rage dans le coeur.

Heureusement le roi n'eut point connoissance de cette affaire ni des autres tracasseries entre le capitaine et son lieutenant. Le service militaire se faisoit bien, la compagnie étoit dans le plus bel ordre; de sorte qu'après la première année, le roi en forma deux nouvelles, et l'an d'après les porta à trois escadrons qu'il tira de l'élite de la jeunesse et des plus beaux hommes de tous les régimens. Il donna à cette troupe choisie, à laquelle il s'intéressoit particulièrement, le nom de houssards du corps, et l'incorpora dans l'armée sous cette dénomination et avec le rang qui y est attaché. Ces changemens se suivirent, comme on voit, de fort près; ce fut l'affaire de deux ou trois ans; dès la première, Zieten eut le bonheur d'être nommé capitaine *), et de commander la seconde compagnie annexée au corps de Mr de Benekendorf.

Cet avancement rapide est une nouvelle preuve du cas que le roi faisoit de lui. Ce

*) Son brevet est daté du 1 mars 1731.

n'est pourtant pas à sa conduite seule, et à l'exactitude avec laquelle il s'acquittoit de son devoir, qu'il dut cette marque de la faveur royale: elle tenoit sans doute à l'impression profonde qu'avoit faite sur le monarque le mérite militaire de Zieten; il voyoit en lui tous les talens propres à perfectionner cette milice de sa création, nouveau phénomène dans l'armée prussienne; et c'est ce qui l'engagea, quelque temps après, à lui confier une expédition qu'il regardoit, pour ainsi dire, comme la pierre de touche de ce corps, et qui devoit servir à en prouver à la fois et l'usage et l'utilité.

Ce n'étoit pas assez pour le roi d'avoir en quelque sorte créé ses houssards et de s'être occupé pendant la dernière partie de son règne à les former; dans l'intention où il étoit d'en augmenter le nombre, il vouloit les tirer de l'état d'enfance où ils se trouvoient, et en faire le pendant de ses grenadiers. Pour cet effet, il falloit les exercer au métier de la guerre. L'occasion se présenta bientôt. La France disputant le trône de Pologne à l'Autriche et à la

Russie, venoit de violer la neutralité de l'Empire, en s'emparaut du fort de Kehl. Frédéric-Guillaume, non content d'envoyer son contingent à l'armée, se mit lui-même à la tête de dix-mille hommes qu'il conduisit sur le Rhin. Mais bientôt la goutte, ou peut-être aussi l'immobilité du prince Eugène qui commandoit l'armée, et en qui la foiblesse de l'âge commençoit à se faire sentir, le firent retourner dans ses états. Dans cette campagne il fit la connoissance d'un fameux partisan autrichien, nommé Baronay, et crut avoir rencontré en lui l'homme à l'école duquel il pouvoit envoyer ses houssards. Après avoir, en partant, obtenu l'agrément du prince Eugène, il ordonna à soixante houssards du corps (Nr. 2.) et à un nombre égal de ceux de la Prusse (Nr. 1.) de joindre l'armée autrichienne,*) et confia le commandement de cette troupe au capitaine Zieten, qu'il recommanda particulièrement au général Baronay.

Zieten se mit en marche avec ses six-vingts chevaux dès que la saison le lui permit.

*) Au printemps de l'an 1735.

En passant par Potsdam, le roi le chargea de ses dernières instructions, et l'exhorta en même temps à faire régner l'ordre et une exacte discipline. Zieten le promit; mais dès les premiers jours de marche il fit la triste expérience que l'homme n'est pas toujours maître de ses actions et de leurs suites, et que, même sans qu'il y ait de sa faute, il peut compromettre sa réputation et charger sa responsabilité.

Sa route le conduisoit par le duché de Weimar. A Buttstädt, petite ville du pays, où il devoit passer la nuit avec son détachement, il trouva le duc qui l'attendoit dans un camp d'évolution, et en reçut l'accueil le plus distingué. Les officiers furent invités au camp et admis à la table ducale; les houssards trouvèrent chez les habitans de Buttstädt l'hospitalité la plus franche; les chevaux mêmes furent nourris aux dépens du duc. L'abondance régnoit au camp et à la ville; on servit surtout des liqueurs fortes selon l'usage du temps. Les houssards s'enivrèrent à la santé de leurs hôtes, et leur chef n'opposa point aux instances

du sien la fermeté nécessaire, et but au-delà de ses forces.

A cette fête, qui devoit se terminer par un bal, s'étoient rendues plusieurs dames de la capitale, et entre autres la maîtresse du duc. Cette femme belle et aimable fit une vive impression sur Zieten. Echauffé par les fumées du vin et par le tumulte des sens, il oublia qu'il avoit un rival à qui il devoit du respect, et qui, à mesure que son convive s'abandonnoit à sa passion, se livroit à sa jalousie. La chose auroit pu aller loin; le vin et l'amour, renversant toutes les barrières, eussent amené une scène sérieuse, si par bonheur Zieten, peu accoutumé aux excès de la boisson, et qui d'ailleurs avoit fait beaucoup de bile, ne se fût trouvé subitement mal. Il fallut l'enlever de table; et le duc charmé de cet incident, le fit transporter à Buttstädt à son insçu, et enfermer sous clef dans sa chambre.

Le lendemain, Zieten eut peine à se faire ouvrir pour rassembler sa troupe et se préparer à partir. Enfin, lorsqu'il se mit en marche

vers midi, il fut surpris de rencontrer le duc. Ce prince avoit oublié la nuit ses soupçons jaloux, et fut le premier à en rire. En même temps il témoigna le desir de voir une évolution de houssards, et pria Zieten de lui procurer cette satisfaction. Zieten croyant devoir au duc une marque de reconnoissance pour l'accueil qu'il en avoit reçu, fit sa disposition, et distribua ses gens en plusieurs pelotons. Mais peu s'en fallut que sa complaisance ne lui eût coûté cher.

Les houssards étoient encore échauffés de la veille. De plus, il régnoit une grande animosité dans ce détachement composé de Berlinois et de Prussiens, de sorte que l'escarmouche simulée se changea en combat réel, et qu'au moment de faire feu, les deux partis chargèrent leurs pistolets à balle. Qu'on s'imagine l'effroi de Zieten en voyant que sa troupe alloit s'entre-détruire avant que d'être en présence de l'ennemi. Quelque peine qu'il prît, et quoiqu'il interposât toute son autorité, il ne put empêcher qu'il n'y eût des blessés de part et d'autre. Le duc, très-sensible à cet incident, fit

* *

préparer des voitures pour les transporter. Heureusement il n'en mourut aucun; ils furent tous rétablis en peu de temps. Zieten tremblait que le roi n'apprît l'affaire, qui auroit eu pour lui des suites fâcheuses; elle n'est jamais parvenue à la connoissance de ce prince.

Cet événement fut pour Zieten une leçon salutaire qui lui apprit à connoître ses gens et à se connoître lui-même. Dès lors, il s'occupa d'éteindre cet esprit de rivalité qui animoit sa troupe, et y employa avec succès le temps qu'ils furent encore en marche; il introduisit aussi une discipline plus sévère, et à l'aide de ces deux précautions il prévint les excès. Quant à lui, il prit la ferme résolution de ne s'écarter jamais des lois de la tempérance; et il a tenu parole.

Arrivé le 12 mai à l'armée autrichienne, on lui assigna son quartier dans les environs de Maïence. Son zèle à remplir ses devoirs et la régularité de sa conduite lui gagnèrent en peu de temps l'affection des principaux officiers et particulièrement celle de M de Baronay.

Cet habile général ne tarda pas à découvrir son mérite, et s'attacha tellement à lui qu'il aimoit à l'appeler son disciple, et se faisoit gloire d'être son instituteur. Il l'avoit constamment à ses côtés, s'en faisoit accompagner dans toutes ses expéditions, et l'instruisoit sur le champ de bataille. Après avoir assisté à plusieurs escarmouches, et s'être familiarisé avec la petite guerre, Zieten crut le moment arrivé d'exercer ses forces et le courage de ses gens. Il fit part de son envie au général, qui charmé de son impatience, lui confia trois-cents houssards autrichiens pour les joindre à ses Prussiens, et le chargea d'une expédition assez importante. Il s'agissoit de tourner l'ennemi, en passant par un défilé, de le prendre en flanc, d'alarmer ses quartiers, et de se retirer avant qu'il pût rassembler ses forces.

Zieten, à qui le général avoit laissé le soin de faire sa disposition, conduisit l'entreprise avec autant de prudence que d'habileté. Il parvint, sans être aperçu, jusqu'au premier quartier de l'ennemi, y mit le désordre, et fit des prisonniers. Cependant, les postes voisins aver-

tis du danger, se forment en corps, avancent contre lui. C'étoit le moment de songer à la retraite; les Autrichiens accoutumés à la petite guerre, la firent à temps. Mais les houssards de Zieten, attachant de l'infamie à ce mot, ne voulurent point en entendre parler. Leur opiniâtreté faillit les perdre; car tandis que leur chef s'épuisoit en bonnes raisons, l'ennemi approchoit de tous côtés et alloit les couper. Alors il fallut se faire jour pour regagner le défilé, leur unique issue. Zieten les y conduisit sans perte; et au moment où il s'y jetoit avec eux, quelle fut sa surprise de voir arriver à toute bride M de Baronay! Ce général avoit prévu les dangers de l'entreprise; il s'étoit placé en embuscade dans un bois voisin avec douze-cents chevaux, pour soutenir Zieten s'il en étoit besoin. Témoin de l'attaque et de la retraite, il ne se montra qu'au moment où il falloit le débarrasser de ceux qui le poursuivoient, et tombant à son tour sur les ennemis, il les mit en fuite, leur fit plusieurs prisonniers, et retourna en triomphe dans le camp.

La preuve que Zieten venoit de donner de ses talens lui valut, de la part du général, les plus grands éloges et un rapport au roi, qui le nomma bientôt après major. *) Dans le brevet qui lui fut expédié, il est dit en propres termes, „que Sa Majesté l'élève à ce grade en considération de ses bonnes qualités, de l'expérience militaire qu'il a acquise, de la *vigilance* et du courage qu'il a déployés."

Ce ne fut pas sans doute, dans le cours de cette campagne, la seule occasion où Zieten se distingua, mais ce fut la seule dont les détails nous soient parvenus. Le roi ayant retiré ses troupes à la paix, Zieten quitta l'armée autrichienne avec la réputation d'un très-bon officier, et le général Baronay en particulier lui prodigua les marques de son estime et de son amitié. Ils ne se doutoient guères, en se séparant, que peu d'années après ils se rencontreroient comme ennemis.

Cette campagne fut de la plus grande utilité pour Zieten; il y acquit de la gloire, de

*) Le 29 janvier 1736.

l'expérience, et un nouveau grade. Sa garnison ne lui auroit offert aucun de ces avantages. Le Rhin fut pour lui l'école où il fit l'apprentissage de la guerre. A son retour à Berlin, le roi lui fit beaucoup d'accueil, et lui témoigna son entière satisfaction.

Cependant, de nouveaux orages l'attendoient, et suivirent de près cette époque brillante. Il se vit replongé dans des tracasseries militaires, qui lui firent regretter plus d'une fois les beaux jours de l'année 1735.

Pendant son absence, le roi avoit jugé à propos de renvoyer Mr de Benekendorf, et de lui donner pour successeur le lieutenant-colonel de Wurm, qui servoit dans l'infanterie. Apparemment que sa belle figure avoit plu au roi; car du reste il étoit sans mérite; grand ferrailleur dès l'université, il avoit tué en duel quatre ou cinq étudians, et devoit à sa force corporelle la réputation de brave. Plein d'amour-propre et d'orgueil, il dédaignoit de s'instruire; ignorant dans l'infanterie, plus ignorant encore dans la cavalerie, il avoit cette

sotte vanité, qui croit tout savoir et exceller en tout. Tel fut le chef que Zieten trouva à son retour, et dont son mérite supérieur lui fit bientôt un ennemi. Mr de Wurm qui n'ignoroit pas sans doute l'histoire de ses premiers débats, crut qu'il seroit facile d'en amener de nouveaux. Il fit ce qu'il put pour le provoquer; en lui préparant des scénes désagréables il vouloit l'entraîner à se battre, et par là, lui faire perdre les bonnes grâces du roi. Mais Zieten qui avoit appris à ses dépens à se modérer, se tira des piéges qu'on lui tendoit. Il soutint pendant quatre ans ce rôle pénible, et plia son caractère franc et loyal sous le joug de la subordination, sans en venir à une guerre ouverte avec son chef. D'un côté, redoublant d'attention sur lui-même, mesurant ses discours, ses actions, il ne donnoit aucune prise à son ennemi; d'un autre côté, par le calme et la gravité qu'il mettoit dans son maintien, il tenoit son colonel en respect.

Quoique, sous ce rapport, Zieten ne fût pas heureux, son coeur accessible à des sentimens plus doux, lui apprit qu'il pouvoit l'être

à d'autres égards, en l'engageant à chercher une compagne. Son choix tomba sur Léopoldine Judith de Jurgas, de la maison de Ganzer, de la famille de sa mère. Ce choix fut généralement approuvé. Madame de Zieten se distinguoit également par sa beauté, son esprit, ses vertus, et par un maintien noble et plein de dignité. Quoique la fortune de son époux fût toujours très-petite, et ses plans d'agrandir et d'embellir son domaine toujours les mêmes, il ne consulta dans son choix que son goût personnel, et nullement la voix de l'intérêt.

Les douceurs de la vie domestique de Zieten tempérèrent long-temps l'amertume que son chef s'efforçoit d'y mêler; cependant, ce qu'il étoit facile de prévoir, arriva. La malice persévérante du colonel lassa la patience du major; ils en vinrent à des voies de fait. La distribution des chevaux de remonte fut l'occasion de la rixe. Dès leur arrivée, le colonel avoit choisi de préférence pour son escadron, ceux qui lui convenoient le mieux. Cet acte arbitraire péchoit contre l'usage, qui vouloit que les escadrons tirassent au sort. Zieten, dès qu'il apprit l'innovation, crut qu'il étoit de son

devoir de s'en expliquer avec son chef. Il alla le trouver avant que la parade commençât, lui fit sentir les inconvéniens du nouveau mode de partage, et le pria instamment de laisser les choses sur l'ancien pied. Le colonel despote se trouva offensé de l'avis, s'emporta, devint grossier. Zieten, qui lorsqu'il s'agissoit du service militaire et des intérêts de son escadron, n'entendoit pas raillerie, répond sur le même ton. La dispute s'engage, la porte est fermée au verrou, les épées brillent; la haine longtemps concentrée des deux champions éclate avec une force égale; ils se joignent avec le même acharnement. Mais quelle fut la surprise du spadassin redoutable, en rencontrant dans Zieten un adversaire qui lui tient tête, et ne lui donne pas la moindre prise! Malgré sa petite taille, malgré sa foiblesse apparente, il soutint l'assaut du colosse. Tous les deux furent blessés, le colonel à la tête et dans l'épaule, Zieten à la main droite. *) Alors Mr de Wurm interrompit le combat pour le recommencer d'une autre manière. Il sauta sur ses

*) Il lui en resta un doigt crochu, celui du milieu.

pistolets, et présenta l'un à Zieten. Zieten plus sage et plus modéré, lui dit: „Nous perdons tous les deux beaucoup de sang; commençons par nous faire panser; expédions la parade qui attend: quand nous serons guéris je suis à vos ordres, et je vous laisse le choix des armes.“ Ces mots prononcés avec un sang-froid imposant, firent leur effet. Le colonel se calma pour le moment, fit venir un chirurgien; on monta la garde, les chevaux furent tirés au sort. Mais il renferma sa rancune dans son coeur, et attendit pour la faire éclater, une occasion favorable, qui ne manqua pas de se présenter, comme nous le verrons dans la suite, et lui fit payer cher l'idée qu'il eut de s'en prévaloir.

Le roi étant alors très-mal, il n'y a pas apparence qu'on lui ait parlé de cette affaire; mais en eût-il eu connoissance, il avoit trop changé à l'égard de Zieten, il l'aimoit et l'estimoit trop, il voyoit et pressentoit en lui un trop bon officier, pour le juger avec la rigueur passée. A une époque antérieure il lui avoit donné une grande preuve de confiance, en l'envoyant à Vienne pour une affaire secrète. On ignore le temps et l'objet de cette mission;

tout ce qu'on sait de Zieten même, c'est qu'il fut reçu avec beaucoup de distinction à la cour de l'empereur. *)

Le roi mourut en 1740. Zieten perdit en lui un prince qu'il chérissoit comme l'auteur de sa fortune, qu'il respectoit comme le fondateur de l'armée prussienne, qui de juge sévère étoit devenu pour lui un protecteur zélé, et dont les rigueurs s'étoient changées en bienfaits. Quand il parloit de ce prince, c'étoit toujours avec admiration, reconnoissance, et le sentiment flatteur d'avoir triomphé de ses préventions à force de mérite.

A l'avènement de Fréderic II, il parut que les belles espérances de Zieten alloient s'évanouir, ou du moins s'affoiblir. En montant sur le trône, ce prince alloit réaliser les plans de perfection que son génie avoit conçus dans le silence de la retraite. Son système de gouvernement étoit arrangé, les instrumens qui devoient y entrer, se trouvoient choisis; Zieten,

*) Charles VI.

qui s'étoit toujours tenu à l'écart, et regardoit comme au-dessous de lui, comme incompatible avec le vrai mérite, tout empressement qui pouvoit ressembler à de la flatterie, n'avoit point arrêté les regards de son prince. Il se perdoit dans la foule; mais tandis que de son côté, Fréderic étoit loin de prévoir que leurs noms seroient un jour confondus dans les annales de l'histoire, et que leur gloire se prêteroit un mutuel éclat, Zieten attendoit tranquillement que son roi vînt le chercher, et le mettre à sa véritable place. L'événement a rempli son attente, et justifié sa noble confiance.

Le commencement du règne de Fréderic II fut l'époque de la guerre d'Allemagne. A la mort de l'empereur Charles VI, dernier rejeton mâle de la maison d'Autriche, plusieurs puissances formèrent des prétentions à une grande partie de ses états. La fermentation devint bientôt universelle; une guerre générale parut inévitable. Le roi de Prusse profita du moment pour faire valoir d'anciens droits sur une partie considérable de la Silésie. La voie des négociations lui paroissant trop lente, tandis

qu'il publioit des manifestes, ses troupes occupèrent le duché vers la fin de 1740. Les trois escadrons des houssards du corps, commandés par le colonel de Wurm, suivirent l'armée; les houssards de la Prusse restèrent dans leurs quartiers.

Telle fut la première apparition de Zieten sur ce théâtre de la guerre, où l'armée prussienne devoit s'illustrer également et par la conquête et par la défense, devoit sous les étendards de Fréderic enchaîner la victoire et mériter l'admiration de l'univers, devoit élever son souverain au rang des plus puissans monarques, et soutenir son trône au milieu des assauts de l'Europe conjurée.

Zieten fut appelé par la voix du destin, à cueillir sur ce théâtre une partie de ses lauriers, et à y jeter les premiers fondemens de sa gloire.

Cette guerre, si importante par les suites qu'elle devoit avoir, fut simple dans son principe; on étoit loin de pressentir les événemens

extraordinaires qu'elle recéloit dans son sein. Le roi pénètre sans bruit, et presque sans résistance, dans le coeur de la Silésie, s'empare des plus belles provinces, termine la première moitié de l'entreprise, avant qu'on soit bien assuré à Vienne s'il l'a commencée.

Quel encouragement que l'ouverture heureuse et brillante de cette première campagne, pour une armée que son chef destinoit aux dangers, formoit aux fatigues, préparoit aux exploits, et appeloit à défendre un jour avec lui chaque pouce du terrain qu'ils venoient de conquérir ensemble.

Si l'occupation de la Silésie offrit aux houssards peu d'occasions de se distinguer, c'est qu'on les regardoit encore, pour ainsi dire, comme l'insecte en chrysalide. Zieten étoit à leur tête; mais la réputation que Zieten avoit acquise sur le Rhin, s'étoit tellement perdue, que dans tout le cours de la première campagne, et jusqu'à la moitié de la seconde, il ne parut qu'une seule fois sur la scène avec quelque éclat. Les provinces, les villes, les forteresses furent conquises et occupées,

sans qu'on eût eu besoin de ses houssards. Ils cantonnoient paisiblement dans les villages, et il se passa un temps considérable avant qu'ils vissent l'ennemi.

On connoissoit encore trop peu dans l'armée prussienne la destination et l'utilité des troupes légères, pour que nous ne trouvions pas dans cette circonstance seule, la véritable cause de l'inaction à laquelle les houssards furent condamnés. D'ailleurs, Mr de Wurm qui les commandoit, étoit peu fait pour attirer sur eux les regards de l'armée, et leur faire accorder l'estime qui leur étoit dûe. Zieten, dans la position critique où il se trouvoit à l'égard de son chef, se contentoit de voir, d'observer, d'étudier en silence, sans oser rien entreprendre qui pût réveiller sa basse jalousie.

Le grand apprentissage que Fréderic faisoit lui-même de la guerre dans cette première campagne, avoit trop d'objets d'une importance majeure, pour qu'il pût entrer dans tous les détails à la fois; il aima mieux ne point employer du tout ses houssards

que de s'exposer à les mal employer: bien plus sage et plus humain en cela, qu'un de ses plus anciens généraux, à qui il prit un jour envie de s'en servir contre l'ennemi, de manière à faire douter s'il les regardoit comme des hommes, ou comme un vil bétail qu'on mène à la boucherie.

Ce général étoit posté près de Frankenberg en Silésie, avec une division de l'armée et les houssards. On lui rapporte qu'un gros de cavalerie autrichienne s'avance. Il veut reconnoître en personne les ennemis, demande au colonel de Wurm vingt-quatre chevaux pour l'escorter, se met en marche, et voyant à quelque distance le régiment de Lichtenstein dragons en bataille, il s'arrête, et ordonne au lieutenant Mullwitz qui commandoit les houssards, de donner. Celui-ci qui trouvoit la partie trop inégale pour imaginer même la possibilité du succès, prend la liberté de lui faire quelques représentations; mais bientôt la question brusque du général: „Manqueriez-vous de courage?“ le décide; et pour toute réponse, il se tourne du côté des houssards et leur crie:

„Camarades, suivez-moi!“ La petite troupe se met au galop et fond sur l'ennemi, qui les voyant arriver, les reçoit avec de grands éclats de rire, en leur demandant s'ils sont devenus fous? Mais quand on vit que cette poignée de monde alloit charger, il fallut bien qu'un escadron se préparât à les recevoir. Au premier choc le lieutenant et un houssard furent tués, le reste culbuté ou dispersé dans un moment.

On peut juger quelle impression fit sur tout le corps ce premier essai qu'on s'étoit faussement imaginé pouvoir faire de cette arme. Tout officier se crut offensé dans la personne du lieutenant, tout houssard dans celle de son camarade tué. Zieten, qui sentoit cet affront plus que personne, regretta vivement alors que l'armée prussienne parmi ses généraux, et les houssards à leur tête, n'eussent point un homme tel que Baronay. Quoiqu'il n'eût d'autre parti à prendre que celui de la patience, il ne perdoit cependant pas son temps, mais l'employoit avec fruit à observer les mouvemens et les exploits du reste de l'armée.

* *

A la fin de la campagne, le roi se vit maître de la Silésie, et la regardant comme une ancienne province, il y prit ses quartiers d'hiver. Les houssards furent mis en cantonnement le long de la frontière de Hongrie.

Le roi qui pendant l'hiver avoit eu le loisir de méditer sur le grand parti qu'il pouvoit tirer de cette milice, dressa pour elle un réglement qu'il remit aux chefs qui la commandoient. Bien que ce réglement fût encore très-défectueux, et pour ainsi dire l'a b c du service des houssards, il offrit à Zieten la première occasion de se montrer digne élève du général Baronay, de fournir la preuve de ses talens, et de mettre à profit ses propres exploits pour s'élever jusqu'à la perfection.

A l'ouverture de la seconde campagne *), il eut ordre de quitter les quartiers d'hiver, et de rejoindre l'armée du roi qui se rassembloit à Michelau sur la Neisse. Le corps de Wurm venoit d'être renforcé par trois escadrons de

*) En avril 1741.

houssards de la Prusse. *) Quoique ces deux corps ne fussent pas réunis tout de suite en un seul régiment et soumis aux ordres du même chef, l'uniforme différoit peu, et ils agissoient tantôt de concert, tantôt séparément, selon les circonstances; on appeloit l'un les houssards du corps ou de Berlin, et l'autre les houssards de la Prusse. Ces derniers étoient sous les ordres du major Soldan, le même qui avoit présenté à Zieten le cartel de défi, de la part de son capitaine. Il y a grande apparence que le roi, en ne subordonnant aucun de ces corps à l'autre, voulut exciter leur émulation et celle des chefs, pour voir lequel se distingueroit davantage, et seroit d'une plus grande utilité dans l'armée.

Le 8 avril le roi se mit en marche, et passa la Neisse à Michelau. Les houssards qui eurent pour la première fois l'honneur de faire l'avant-garde, surprirent à Leipa un parti de houssards ennemis, lesquels ne s'attendant à rien moins, parce qu'il étoit tombé beaucoup

*) Houssards de Brunikowsky N. 2.

de neige la veille, n'eurent pas même le temps de monter à cheval ni de se former. Ils perdirent quarante hommes, et ce furent les premiers prisonniers que firent les houssards prussiens; le reste se dispersa, et les mauvais chemins empêchèrent la poursuite. Le roi ayant poussé jusqu'à Mollwitz, y livra bataille au maréchal de Neuperg le 10 avril, et remporta une victoire complète. Les houssards n'eurent aucune part à l'action; placés sur l'aile gauche de la seconde ligne pour garder les bagages, ils eurent ordre de rester immobiles à leur poste pendant que la seconde ligne s'ébranloit pour soutenir la première. Zieten, spectateur tranquille de la bataille, se bornoit à voir avec admiration la bravoure de l'infanterie prussienne triomphant de tous les obstacles, ou à tenir en respect les partis ennemis qui auroient pu se jeter sur le bagage. Prévoyant bien qu'il n'auroit pas toujours le loisir de contempler, sans y prendre part, le choc de deux armées qui se mêlent, il mit à profit ces momens précieux, pour faire servir à son instruction et les fautes qui se commirent et le parti qu'on sut en tirer.

Après la victoire de Mollwitz et la reddition de Brieg, le roi occupa le camp de Strehlen depuis le 4 mai jusqu'à la fin d'août. S'étant convaincu, dans la journée du 10 avril, de l'indispensable nécessité d'une bonne cavalerie, il avoit commencé dès lors à exercer la sienne par des patrouilles et des reconnoissances, et fait venir de la Prusse deux nouveaux régimens de houssards, formés sur celui de Brunikowsky. Il les réunit avec les trois escadrons de Berlin, auxquels il fit exécuter, conjointement avec la cavalerie pesante, de fréquentes manoeuvres. Ce nouvel arrangement fut d'une grande utilité, et fournit enfin à Zieten l'occasion de sortir de cet état d'inertie insupportable pour un officier de sa trempe, soumis par les lois du hasard à celles d'un chef ignorant et jaloux, qui ne pouvoit ni ne vouloit rien entreprendre pour former ses houssards aux grandes choses, et leur offrir les moyens de se distinguer. Mr de Wurm étoit si mauvais officier, et dans son escadron-colonel il régnoit si peu de discipline, qu'à la journée de Mollwitz, ses houssards avoient pillé le bagage qu'ils devoient protéger, sans qu'il lui fût possible

d'empêcher ce désordre. Mais ce qui servit surtout à lui faire perdre tout crédit, c'est que brave en temps de paix, poltron en temps de guerre, il évitoit, autant qu'il étoit en lui, de se mesurer avec l'ennemi, et que sa lâcheté lioit les mains à ses officiers, et tenoit ses houssards dans une inaction forcée.

Il est impossible d'imaginer à quel point il perdoit la tête dès qu'il s'agissoit de quelque opération militaire. Un jour que le roi l'avoit chargé d'une expédition, il se mit en marche avec son corps, et le conduisit pendant toute la nuit sans avoir fait aucune disposition, sans avoir instruit les chefs d'escadrons de la route qu'ils devoient tenir, de sorte qu'on avançoit au hasard, dans l'obscurité, sans savoir où l'on alloit. Tout-à-coup on entend du bruit derrière l'escadron de Zieten qui étoit à la queue. Zieten, dans l'idée naturelle que ce sont les ennemis, fait halte, volte-face, et se prépare au combat. Alors on s'aperçoit de la singulière bévue du colonel, qui avoit conduit sa troupe en cercle. Au lieu de réparer cette faute par une action d'éclat, il ramène au camp ses bra-

ves houssards qui brûloient de se distinguer, et ne remportent de cette expédition qu'une nouvelle preuve de l'incapacité de leur chef.

Personne n'en fut plus indigné que Zieten, parce que personne n'étoit plus en état d'en juger. Cependant, maître de ses mouvemens, quoique plus sensible aux affronts qu'il partageoit avec les armes de son roi, qu'à ceux qui lui étoient personnels, ses principes triomphèrent de son ressentiment, tant que le colonel ne fut que lâche; mais s'étant aperçu qu'il allioit la trahison à la poltronnerie, et se voyant lui et son escadron sur le point de devenir la victime de ses projets perfides, sa patience l'abandonna, et ils en vinrent à de nouvelles scènes, plus violentes que les premières.

Au commencement de juin, Mr de Wurm eut ordre du roi de reconnoître la position des ennemis. Il rencontra sur son chemin une patrouille de quelques centaines de houssards, qu'il mit en fuite. L'ayant poursuivie jusqu'à l'entrée d'un défilé, et voyant qu'elle s'arrêtoit et faisoit mine de tourner tête, il s'arrête à son

tour, et permet aux tirailleurs ennemis de le harceler. Zieten également indigné et de l'inaction subite de son chef et de l'audace des Autrichiens, n'est plus maître de soutenir cet affront fait aux armes prussiennes; il accourt à toute bride, et crie du plus loin qu'on peut l'entendre: „Colonel, ne chasserez-vous pas cette canaille?“ — Que ne la chassez-vous vous-même, puisque vous êtes si brave? n'avez-vous pas votre escadron? — „De tout mon coeur, pourvu que vous me souteniez!“ En même temps, il crie: marche! fond sur l'ennemi, le pousse dans le défilé, le poursuit fort loin au-delà, comptant toujours que son colonel a gardé la même position; il tire de cette escarmouche tout le parti possible, fait des prisonniers, prouve aux ennemis qu'il ne faut pas se frotter aux houssards prussiens. A la fin, voyant qu'il arrive des renforts de tous côtés, il songe à la retraite, et croit n'avoir rien à risquer, puisqu'il est assuré de trouver le colonel à l'entrée du défilé. Cet officier n'y étoit point; il s'étoit retiré en traître jusqu'au village voisin, ne s'embarrassant ni de Zieten ni de son escadron. Celui-ci ouvrant

les yeux et sur la perfidie et sur le danger, dut son salut à sa présence d'esprit et à son intrépidité. Il rappelle ses tirailleurs, serre les rangs, et tandis qu'une partie de son monde passe le défilé, il charge vivement avec le reste l'ennemi qui n'avoit point encore rassemblé ses forces, et gagne le temps et le terrain nécessaire pour achever sa retraite. Non-seulement il ne perdit pas un homme des siens, mais conserva tous les prisonniers qu'il avoit faits.

Dès qu'il eût gagné le village où son colonel s'étoit retiré, il lui demanda raison de cette lâche désertion et du péril qu'il avoit couru par sa faute. Le colonel, interdit et honteux, ou plutôt furieux de voir Zieten échappé au danger et couvert de gloire, tire le sabre pour toute réponse, et fond sur lui. Zieten a tiré le sien; il pare ses coups, et lui fait une légère blessure à la tête. Un adjudant les sépare. Ce combat fit du bruit dans l'armée; on en a perpétué la mémoire par une gravure.

Le colonel, que sa blessure, peut-être aussi le dépit et la honte, retenoient chez lui,

ne put se rendre au quartier - général pour la parole; et Zieten, en sa qualité d'ancien officier de l'état major, le remplaça. Il alloit faire son rapport de la dernière reconnoissance, quand le roi, du plus loin qu'il l'aperçut, lui demanda: „Où est Wurm?“ — Sire, il est malade. — „Hé bien, faites - moi votre rapport.“ Le roi en fut très - satisfait.

Pendant la prétendue maladie du colonel, Zieten fut chargé du commandement en chef, et eut ordre de se rendre avec tout son corps au quartier - général, pour une expédition. *) Là, Fréderic passa en revue un escadron après l'autre, trouva tout, hommes et chevaux, en très-bon état; et pour témoigner sa satisfaction à Zieten, le nomma sur - le - champ lieutenant-colonel. Il est impossible que le roi n'ait eu connoissance de ce qui s'étoit passé, et plus que probable qu'il se servit de ce biais pour récompenser la bravoure d'un officier à qui il donnoit raison en secret, quoiqu'il n'osât pas l'approuver publiquement. La commission dont

*) Le 12 — 14 juillet.

il le chargea, consistoit à reprendre aux ennemis un transport de vivres et d'argent. Zieten s'en acquitta à l'entière satisfaction de son prince.

Quelques jours après *), le roi résolut de déloger les ennemis du poste de Rothschloss, d'où ils désoloient le pays, et mettoient tout à contribution. Il confia l'entreprise au colonel de Winterfeld, son adjudant-général, qui se mit à la tête de quelques bataillons de grenadiers et des houssards de Wurm et de Prusse, commandés par Zieten. Les ennemis étoient en force, et leur position presque inattaquable. Ils avoient devant eux un marais large et profond, traversé par une chaussée longue et étroite qu'enfiloit une batterie. Zieten, avec ses six escadrons brusque l'affaire, avance au grand galop le long de la chaussée, brave le feu, force le passage, porte la confusion chez les ennemis qui ne pouvoient s'attendre à être attaqués de front, les culbute après une vigoureuse résistance, les acule contre un moulin le long d'une eau rapide, dont le pont est rom-

*) Le 22 juillet.

pu. Toute retraite est coupée aux Autrichiens, et tandis que le colonel Winterfeld se battoit encore avec l'infanterie, Zieten fait tout un régiment de cavalerie prisonnier. Mais quelle fut sa surprise et son triomphe quand il s'aperçut qu'il avoit en tête son ancien instituteur dans l'art de la guerre, le fameux général Baronay. Non-seulement dans cette journée le disciple vainquit son maitre; il l'eût fait prisonnier, si celui-ci n'eût trouvé moyen de passer l'eau sur une planche, et de se jeter à cheval. Le lendemain, l'Autrichien poussa la justice et la générosité jusqu'à écrire à son vainqueur une lettre des plus obligeantes, dans laquelle il se confesse vaincu, et finit par dire que le maître est trop heureux d'avoir pu échapper, par la fuite, à un élève aussi redoutable.

Le colonel Winterfeld, dans le rapport qu'il fit au roi de cette expédition brillante, rendit justice à Zieten et à sa troupe. Ce premier exploit des houssards fit une sensation universelle dans le camp. Le roi non content de témoigner son approbation à Zieten dans les termes les plus flatteurs, le nomma colonel.

Trop mauvais patriote pour être sensible à la gloire d'un autre, Mr de Wurm est le seul qui ne partage pas l'allégresse commune. Rongé d'envie il reprend le commandement le lendemain de l'affaire de Rothschloss, et veut se distinguer à tout prix. Dès le second jour l'occasion se présente, il la saisit, mais sait en profiter si mal que sans le secours de Zieten, il périssoit avec tout son monde. Celui - ci prend l'ennemi à dos, dégage les prisonniers, en fait à son tour, rétablit l'affaire déjà perdue, et la termine glorieusement.

Le roi, instruit de l'issue, congédia le colonel Wurm; il ne lui laissa qu'une petite pension, et le plaça ensuite dans un bataillon de garnison ou d'invalides. Quant à Zieten, pour le récompenser d'avoir sauvé les houssards, il l'en nomma chef, après avoir réuni les six escadrons de Berlin et de Prusse en un seul régiment. Vers le même temps Zieten fut décoré de l'ordre pour le mérite militaire, quoiqu'on ne sache pas au juste à quelle occasion. Tous ces événemens eurent lieu dans le cours de juillet, peu de jours après l'affaire de Rothschloss.

Un avancement aussi rapide étoit un phénomène nouveau dans l'armée prussienne. Dans moins d'un mois, Zieten, de major, se voyoit élevé au rang de colonel et de chef d'un régiment créé en sa faveur. Outre son mérite personnel qui lui valut ces distinctions, on doit les attribuer à la haute idée qu'il venoit de donner au roi et à son armée par ces expéditions heureuses, de l'importance des houssards, et de leur grande utilité pour seconder les opérations des troupes réglées. C'est ce que prouvent deux pièces originales, dont nous fournissons l'extrait; savoir, le brevet de colonel expédié à Zieten, et l'acte de capitulation du nouveau régiment. Voici le préambule de la première pièce. *)

„Ayant eu occasion de Nous convaincre „par Nous-mêmes de l'application et de l'habi„leté que notre major Jean Joachim de Zieten, „a mises jusqu'ici à Nous servir, Nous lui don„nons une preuve de Notre satisfaction parti„culière et de Notre faveur royale, en le nom„mant colonel etc.“

*) En date du 22 juillet 1741.

Il est dit, entre autres, dans la seconde:*)

„Ayant jugé à propos de faire un change-„ment dans Nos houssards du corps, et de dis-„penser de leur commandement le colonel de „Wurm, Nous avons pris en considération les „fidèles services que Nous a rendus jusqu'ici le „major Jean Joachim de Zieten, et pour récom-„penser ce brave et vaillant officier, qui dans „plusieurs occasions a donné des preuves écla-„tantes de courage et d'intrépidité, Nous le „nommons Notre colonel, et lui conférons le „nouveau régiment que Nous venons de former „des trois escadrons des houssards du corps, et „de trois autres escadrons etc."

La circonstance que dans ces deux brevets Zieten est nommé major, a fait croire généralement que sans avoir jamais été lieutenant-colonel, il a passé tout de suite au grade de colonel. Mais dans une lettre du roi **) il est nommé *mon cher lieutenant-colonel de Zieten,*

*) Elle est datée du 24 juillet.

**) Du camp de Hermsdorf, le 16 juin.

de sorte qu'on peut regarder cette omission comme une faute de la chancellerie, dont les expéditions devoient souvent se ressentir de ces temps de trouble et de guerre. Une autre lettre à Zieten prouve la même chose plus en détail. Il y est question d'un camp d'observation formé peu après, à Brandebourg, par le prince d'Anhalt. L'ami de Zieten *) lui mande, qu'étant allé voir ce camp, le prince l'a remarqué dans la foule, et lui a demandé s'il savoit bien que son ami venoit d'être nommé colonel? qu'ayant répondu, que dans la gazette il n'étoit parlé que de sa nomination à la place de lieutenant-colonel, le prince avoit ajouté: „Il ne l'a été que deux jours. Wurm a son congé, et Zieten commande les houssards."

Nous voici parvenus à l'époque où Zieten put montrer dans toute leur étendue ses talens et son amour pour la gloire. Ce même corps dans lequel, onze ans auparavant, il avoit obtenu comme une grâce d'être admis en qua-

*) Mr Gerlach, maître de poste à Belitz.

lité de lieutenant, ce corps le voyoit à sa tête, et touchoit à l'aurore de ses beaux jours. Le nom de Zieten et celui de houssard commençoient à être prononcés avec respect dans l'armée. Les ennemis même, quoique familiarisés depuis long-temps avec cette arme, la voyoient avec inquiétude se former dans l'armée prussienne, et pressentoient combien elle alloit leur devenir funeste. Zieten eut le mérite de se voir le père de tous les héros de cette milice qui lui ont succédé; comme son régiment eut celui d'être le modèle de tous les régimens formés après lui. Et si Fréderic-le-grand, dans ses Oeuvres posthumes, n'a pas rendu nommément justice à son général, il parle avec éloge des services que les houssards ont rendus dans la petite guerre, et fait une mention particulière de l'affaire de Rothschloss.

Peu de temps après ce combat, le régiment de Zieten eut la première occasion de déployer sa bravoure sous son nouveau chef. Le roi, qui sentoit toujours davantage le besoin d'augmenter le nombre de ses troupes légères, avoit chargé son colonel de Nazmer du soin de

former en Prusse un corps d'uhlans, et de les lui amener en Silésie. Arrivés au camp de Strehlen, ils fixèrent tous les regards par la beauté des hommes et des chevaux, par la singularité de l'uniforme et des armes. Le roi surtout les vit avec une satisfaction particulière, et leur annonça qu'il se promettoit d'eux plus encore que de ses houssards, et qu'il leur fourniroit bientôt l'occasion de faire leur coup d'essai. Mais c'étoient, pour la plupart, des jeunes gens de nouvelle levée, mal exercés, embarrassés de leurs longues piques. Malgré cela, le roi les mit d'une expédition près de Grottkau, en chargeant toutefois, par précaution, Zieten de se mettre en embuscade lui et son régiment, avec ordre de rester tranquille spectateur du combat, tant que tout iroit bien, pour leur laisser la gloire du succès; mais, si la chose tournoit mal, de les soutenir et de les sauver. L'événement a justifié complètement cette mesure.

Les uhlans commencèrent l'attaque avec impétuosité. L'ennemi, qui s'aperçut bientôt à qui il avoit affaire, les reçut si vigoureusement, que rompus et dispersés, ils prirent la fuite, et

enveloppés de toutes parts, se crurent perdus sans ressource. Cette jeune milice, qui même en conservant ses rangs, étoit peu formidable à l'ennemi, parce qu'elle ne savoit point encore manier ses armes, cessa entièrement de l'être dès qu'elle fut rompue. Les piques, inutiles au combat, devinrent alors un obstacle à la fuite. Ils s'en perçoient les uns les autres dans leur désordre; ou, en les portant trop bas, le fer entroit en terre, le cavalier étoit désarçonné, le cheval bronchoit et tomboit avec lui.

Dans ce pressant danger, Zieten, sortant de son embuscade, vole au secours des uhlans. L'ennemi surpris s'arrête, se forme, oppose une vigoureuse résistance à ce choc imprévu; mais bientôt les braves houssards ont changé la face du combat, délivré leurs camarades, forcé l'ennemi à la retraite, après lui avoir repris la plus grande partie de ses prisonniers. Les uhlans, à qui le courage vient d'être rendu, se rallient, se joignent aux escadrons vainqueurs, et achèvent la défaite de l'ennemi. Zieten en rentrant au camp avec eux, ne regrette qu'un de leurs chefs, tué au commencement de l'ac-

tion.*) Il ramène au roi le régiment qu'il vient de sauver, et qui sans lui eût été détruit presque en naissant. Cependant la perte considérable qu'avoient faite les uhlans et le mauvais succès de leur premier coup d'essai, engagèrent le roi à les transformer en houssards. Le sabre à la main, ils se virent dans leur élément, et effacèrent bientôt la malheureuse journée des piques.

Les houssards autrichiens ne virent pas d'un oeil indifférent leurs jeunes rivaux leur disputer la palme, et la leur arracher presque toujours. Ils brûlèrent de prendre leur revanche, et le régiment de Zieten fut surtout celui contre lequel ils dirigèrent leurs coups. Cependant, quoiqu'il ne fût alors composé que de six escadrons, il opposa aux forces supérieures de l'ennemi la résistance la plus brave, et ne fut jamais entamé. La bravoure de chaque individu, l'activité et les sages dispositions des chefs, rendirent cette petite troupe aussi formidable dans l'attaque qu'invincible dans la dé-

*) Le brave capitaine Kladowsky.

fense. Pour n'en citer qu'un seul trait, soixante chevaux de ce régiment postés à Ulmendorf, surpris par un gros détachement ennemi, étoient en grand danger d'être enlevés; mais le capitaine qui les commandoit *) présenta un front si redoutable à l'ennemi, qu'il le tint en respect jusqu'à l'arrivée du renfort que lui amenoit un de ses camarades. **) A peine les deux escadrons se furent-ils réunis, qu'ils fondirent à leur tour sur les Autrichiens, et les forcèrent à se retirer avec perte. Zieten se distingua en personne à Freywald, et dans plusieurs autres occasions, dont on n'a point les détails.

On sait par les Oeuvres posthumes de Fréderic, ***) que l'armée du roi passa le reste de la campagne en marches et contre-marches, sans qu'on en vînt à quelque chose de décisif; que Breslau fut pris par ruse, Neisse assiégée pour la forme, et rendue le douzième jour par une convention secrète que le ministre de la

*) Le capitaine Ritter.

**) Le capitaine Ledivary, mort dans l'action.

***) Histoire de mon temps.

Grande-Bretagne avoit négociée. En conséquence de cette convention, les deux armées se retirèrent chacune de son côté, et les troupes prussiennes ne furent point inquiétées dans leurs quartiers d'hiver qu'elles prirent en Silésie et en Bohème. Ceux de Zieten lui furent assignés à Hermstadt, Gurau et quelques autres petites villes de la Silésie.

L'énergie que Zieten avoit trouvée dans son régiment, et la gloire qu'il s'étoit acquise avec lui, le lui avoient rendu doublement cher. Avec quelle satisfaction ne dut-il donc pas voir le roi s'occuper, pendant l'hiver, à renforcer tous les régimens de houssards, et le sien en particulier, qui, de six escadrons, fut porté à dix, et partagé en deux bataillons, dont le second fut confié au major Soldan. Zieten profita de l'inaction des quartiers pour organiser son nouveau monde. Il donna en même temps l'ordre et l'exemple de n'engager, sur le grand nombre de ceux qui se présentèrent, que des hommes beaux, sains, vigoureux de corps, et d'un esprit délié. Le roi lui avoit particulièrement enjoint d'enrôler autant de Hongrois

qu'il pourroit en trouver, dans l'idée qu'à raison de sa hardiesse, de sa dextérité à cheval, de sa force, de sa beauté mâle et de sa noble assurance, cette nation étoit destinée par la nature au service de houssard.

Zieten fut bientôt interrompu dans les soins qu'il donnoit à l'organisation de son régiment. Dès le 15 janvier 1742 il lui vint un ordre de Potsdam, de quitter ses quartiers d'hiver pour joindre incessamment l'armée du maréchal Schwérin devant Ollmutz. Il se mit en marche avec tout ce qui étoit en état de le suivre, ne laissant en arrière que les nouvelles levées qui n'auroient fait que l'embarrasser, et quelques officiers pour soigner la remonte. La frontière étoit le rendez-vous général du régiment; mais à peine l'eût-il passée, qu' Ollmutz s'étoit rendu.

Dans ce moment toutes les armées qui menaçoient la reine de Hongrie étoient concentrées dans la Bohème et dans la Moravie. Ollmutz étoit au pouvoir des Prussiens; l'électeur de Bavière avoit enlevé Prague par sur-

prise; tous les autres postes militaires étoient occupés par les troupes françoises, saxonnes, bavaroises ou prussiennes. Les Autrichiens, trop foibles pour tenir tête à ces opérations combinées, s'étoient repliés sur les frontières de leur archi-duché, jusqu'à Tabor et Budweis. Par là, Vienne se voyoit menacée; et tandis que les renforts que la reine faisoit venir de la Hongrie, avançoient à marches forcées pour sauver la capitale, l'effroi s'y répandit avec la nouvelle que Zieten étoit aux portes.

En effet, le roi ayant fait faire à quinze-mille hommes de l'armée du comte Schwérin un mouvement en avant jusqu'à Znaym, l'avant-garde de ce corps, dont étoit Zieten, poussa encore plus loin, et pénétra jusqu'en Autriche. Zieten avec son régiment occupa Stockerau, à une poste de Vienne, et donna l'alarme à la capitale. On y redoutoit les houssards de Zieten même éloignés; la terreur augmente à mesure qu'ils approchent: elle est bientôt à son comble. Cependant, les habitans de Vienne en furent quittes pour la peur. Le roi, mal soutenu par une partie de ses alliés,

se vit forcé de renoncer à l'offensive. Le siége de Brunn ne se fit pas; Zieten eut ordre de se retirer avec le reste des troupes. Il ne le fit qu'après avoir tiré de l'Autriche en abondance des vivres pour l'armée; et remporta de cette expédition la gloire d'avoir pénétré plus avant qu'aucun des généraux prussiens ne l'a fait après lui.

Peu après, *) un corps de huit mille Hongrois s'étant formé sur la frontière de Moravie à Skalitz, et faisant mine de pénétrer en Silésie par la Jablunka, le roi ordonna au prince Dieteric d'Anhalt de les disperser et de ruiner leurs magasins. Zieten et son régiment, qui composoit l'avant-garde, rencontra l'ennemi à Gedingen, eut avec lui un engagement assez sérieux où il fit deux à trois-cents prisonniers. Après avoir mis le reste en fuite, il avança sur Skalitz **). Une longue digue, qui traversoit un marais coupé par plusieurs canaux, dont on avoit rompu les ponts, étoit le

*) Au commencement de mars.

**) En Hongrie.

seul chemin qui y conduisît. Zieten fait réparer les ponts, avance avec ses houssards et deux régimens de dragons, contre l'ennemi, qui posté près de la digue, mais découragé par l'issue malheureuse de l'affaire de Gedingen, lâche le pied après quelques coups de canon, dès qu'il voit les Prussiens se former et marcher.

Le magasin fut brûlé ou jeté dans l'eau; le bourg, dont tous les habitans avoient pris la fuite, pillé par ordre du général - en - chef.

Le lendemain le détachement se porte sur Ungarisch - Brodt, où il y avoit un autre magasin que défendoient trois - cents volontaires. Zieten les cerne, les force à se rendre, et détruit le magasin.

Il s'étoit rassemblé à Meseritz un corps de chasseurs hongrois, sous les ordres du comte Scherotin, pour surprendre et enlever le bagage prussien. Zieten les découvre, et ayant deviné leur projet, il marche sur eux, et a le bonheur de les jeter dans une forêt, où il les tient renfermés jusqu'à l'arrivée des dragons de Posadowsky, à l'aide desquels il les déloge,

en tue une partie, et fait le reste prisonniers de guerre.

Après ces heureuses expéditions, il eut ordre de rejoindre le corps du prince Dieteric d'Anhalt, que le roi avoit laissé sous les remparts d'Ollmutz, pendant qu'il retournoit lui-même en Bohème avec la grande armée. Le prince Charles de Lorraine profitant de ce mouvement, pénétra en Moravie, pour s'opposer au prince d'Anhalt avec des forces supérieures. La position des Prussiens étoit critique; outre qu'ils étoient les plus foibles, l'ennemi avoit repris courage sous le chef habile qui venoit d'être chargé du commandement, et qui brûloit de se distinguer par de nouveaux exploits. Mais le général prussien, de son côté, déploya tant de talens, et mérita si bien de l'armée qu'il commandoit, que par de savantes marches et des positions fortes et bien choisies, il sut tenir l'ennemi dans l'éloignement, et l'empêcher de rien entreprendre. Ce ne fut qu'après avoir consommé son dernier tonneau de farine qu'il prit le parti de la retraite.

Alors Zieten lui fut d'un grand secours, et l'on sait que depuis ce temps surtout, le prin-

ce eut pour lui beaucoup d'estime et d'attachement. Aussi, dans cette retraite brillante et victorieuse, Zieten, qui couvroit les bagages et conduisoit l'arrière-garde, s'acquitta-t-il de cette commission pénible avec tant de vigilance, d'habileté et de succès, que lorsque les Prussiens arrivèrent dans la Haute-Silésie, ils n'avoient presque rien perdu.

Dès que ce corps eut évacué la Moravie, le prince Charles entra en Bohème, où le roi le battit le 17 mai entre Zschaslau et Chotusitz, sans attendre le renfort que lui amenoit le général Derschau, et qui n'arriva que le lendemain. Zieten en étoit avec son régiment.

Peu après, les préliminaires furent signés à Breslau, Charles VII reconnu empereur, et le duché de Silésie cédé à la Prusse en toute souveraineté, et à perpétuité.

Cette belle et importante acquisition fut l'ouvrage des deux premières années du règne de Fréderic. Il falloit son génie pour en concevoir le plan et pour l'exécuter; mais il falloit aussi, pour le seconder, les braves géné-

raux que son père lui avoit laissés. Le roi, qui sentoit l'étendue des obligations qu'il leur avoit, et toute l'utilité qu'il pouvoit en retirer dans la suite, sut apprécier leurs services en raison de leur importance, et n'oublia jamais que c'est à son armée qu'il dut le premier agrandissement de sa puissance; et ses premiers pas dans la carrière de la gloire. Ses Oeuvres posthumes sont, à cet égard, un éternel monument de sa reconnoissance.

Zieten fut du nombre de ceux qui contribuèrent à consolider la force et le pouvoir de la Prusse. Plus d'une entreprise sagement combinée, vigoureusement exécutée, lui dut son succès, et concourut à celui des deux campagnes. Mais son principal mérite fut d'avoir donné à la Prusse une arme nouvelle, d'avoir été le créateur d'une nouvelle milice, dont l'utilité, dont le besoin ne tarda pas à se faire sentir, et qu'attendoit l'honneur de protéger les camps, d'assurer les marches, de couvrir les bagages et les retraites, en un mot, de se sacrifier pour la cause commune avec le plus noble dévouement. Dans un court espace de temps, il par-

vint à dresser ses braves élèves aux dangers, aux combats, aux victoires; il les accoutuma à franchir tous les obstacles, et s'assura qu'avec leur secours il pouvoit tout entreprendre et réussir en tout. Aussi son mérite lui valut-il l'estime et la considération de son monarque, et cet honneur si rare de rentrer au bout de deux ans, colonel et chef de régiment, dans cette même capitale qu'il avoit quittée comme major à la tête d'un seul escadron.

Sa noble ambition, son zèle ardent pour la patrie durent trouver et dans ce qu'il avoit fait pour elle, et dans ce qu'elle venoit de faire pour lui, la plus belle récompense, d'autant plus qu'aucun reproche n'en interrompoit la douceur.

D'un regard serein il pouvoit contempler le passé, sans avoir à rougir de lui-même, sans avoir, comme tant d'autres grands hommes dans la carrière épineuse des armes, avili le nom de héros par des foiblesses ou des cruautés, et en promenant tous ses souvenirs sur des actes de justice et d'humanité.

Étoit - il étonnant qu'avec de tels principes, il retournât de ces deux campagnes aussi pauvre qu'il étoit parti, et par conséquent sans pouvoir encore satisfaire son idée favorite, celle d'embellir sa maison de Wustrau? Ce n'étoient pas les occasions de s'enrichir qui lui avoient manquées. Avec ses troupes légères il avoit parcouru la Bohème et la Moravie; il étoit entré en Autriche et en Hongrie; il lui avoit été insinué plus d'une fois par le roi, qu'il étoit le maître de faire sa fortune. Mais son coeur et sa façon de penser ne lui permirent pas d'employer les armes qu'il portoit, à servir un intérêt particulier, qui trop souvent change le protecteur de la patrie en persécuteur de l'humanité sans défense.

Il reçut entre autres, à ce sujet, lorsqu'il étoit avec son régiment sur la frontière de Hongrie, la lettre suivante du roi.

„Mon cher colonel de Zieten. Je vous ordonne, par la présente, d'enjoindre à vos capitaines etc. Quant aux sommes qu'on doit fournir aux officiers pendant leurs quartiers

d'hiver, le tableau ci-joint vous servira de modèle. Cependant, si vos officiers savent se procurer quelque émolument extraordinaire, je n'y regarderai pas de si près, pourvu qu'ils ayent soin de ne pas pousser les choses trop loin, d'user de bonnes manières, et d'éviter toute plainte et toute réclamation.

à Znaym, le 20 février 1742.

Fréderic."

Apparemment que le tableau dont cette lettre fait mention, n'indiquoit que les sommes, et non le fonds sur lequel elles devoient être prises, puisque Zieten, qui ne comprenoit pas le roi, ou qui ne vouloit pas le comprendre, s'informa de ce fonds, et reçut pour réponse:

„Mon cher colonel de Zieten. Mon intention est que pendant votre cantonnement sur la frontière de Hongrie, vous vous procuriez, par la voie des contributions, mille écus pour vous, et trois-cents écus pour chaque capitaine, vous destinant ces sommes pour vos quartiers d'hiver. Cependant vous ne les leverez que sur les endroits situés le

long de la frontière. à Solonitz, ce 30 mars 1742. Fréderic."

On voit que dans des commissions de cette nature il ne tenoit qu'à Zieten de s'enrichir. Non-seulement il en avoit l'occasion la plus favorable, mais encore la permission de son roi, qui, en l'accordant expressément aux officiers, étoit censé l'avoir accordée tacitement au général. Nonobstant cela, il quitta le pays ennemi les mains vides, préférant à l'amélioration de ses finances, l'estime et l'amour des habitans. Dans la suite, il ne s'est jamais départi de ce principe.

Avec une telle force de caractère et tant de fermeté dans la conduite, il n'étoit pas à craindre que Zieten se corrompît dans la bonne fortune, lui qui, dans la mauvaise, ne s'étoit pas démenti un moment. Les orages avoient fait place à un ciel plus serein, tout lui sourioit, tout conspiroit à ses voeux; et lui, toujours le même, ennemi de toute prétention, il vivoit comme il avoit vécu avant la guerre, et se partageoit entre sa famille et son régiment.

* *

C'est ainsi que s'écoulèrent les deux années de la paix. Malgré un rang plus distingué, malgré un nom devenu plus célèbre, il ne s'écarta de son ancienne simplicité qu'autant que les circonstances l'exigeoient; et persuadé qu'il lui restoit une plus belle tâche à remplir, et de plus grands services à rendre, il s'y prépara en silence, et se tint prêt au premier signal de l'honneur et de la patrie.

Zieten employa tout l'intervalle entre la première guerre de Silésie et la seconde, à perfectionner son régiment et à y introduire les changemens qui lui parurent nécessaires. Le roi ayant recommandé aux chefs de ses troupes légères les différentes méthodes d'évolutions qu'il avoit remarquées chez les Autrichiens, Zieten, sans les adopter indistinctement, les examina, les essaya toutes, en conservant impartialement celles qui lui parurent les meilleures. Non content de cela, durant la paix, le roi voulut fournir aux officiers de houssards l'occasion de donner des preuves de leur habileté et de leur génie militaire. Pour cet effet, à commencer par Zieten, il leur fit faire à tous,

sur des sujets donnés, des dispositions par écrit, qu'il revoyoit ensuite lui-même, pour se mettre en état d'apprécier leurs talens. De cette manière, il dut se convaincre de ceux de Zieten qu'il avoit peut-être méconnus jusqu'alors, et qu'il méconnut encore dans la suite, égaré par de fausses insinuations. On conçoit même que l'erreur où tomba ce prince, a pu entraîner le public; et que c'est à elle qu'il faut s'en prendre, si des déclamateurs mal-instruits, en accordant à Zieten la bravoure et le bonheur, lui ont contesté la science et l'habileté. Mais ce préjugé faussement accrédité, est réfuté victorieusement par la lettre suivante du roi.

„Mon cher colonel de Zieten. J'ai reçu, avec votre lettre du 9, votre disposition sur le sujet donné, et celles de tous vos chefs d'escadrons. J'en suis, en général, satisfait, et surtout de la vôtre et de celle du capitaine Ostrowsky. Vous direz à vos officiers que ce travail n'est rien moins qu'indifférent, puisqu'en exerçant l'esprit en temps de paix, il facilite infiniment les opérations

en temps de guerre. Je suis votre affectionné roi Fréderic."

à Charlottenbourg, ce 12 juillet 1743.

Mais tandis que, d'un côté, le roi donnoit ses soins et son approbation au régiment de Zieten, il préparoit au chef et aux officiers un chagrin des plus sensibles, en nommant lieutenans de houssards quelques anciens sergens d'infanterie que lui avoit recommandés le prince de Dessau *). On ne contestoit point à ces vieux militaires la bravoure ni l'expérience. Comme officiers d'infanterie, ils auroient pu rendre de très-bons services; mais n'ayant jamais monté un cheval, et trop âgés pour apprendre les évolutions de la cavalerie légère, de quelle utilité pouvoient-ils être à Zieten et à son régiment? A cette première mortification s'en joignit une seconde, qui touchoit Zieten de plus près. Le roi ayant attiré à son service, et incorporé dans ses troupes légères, plusieurs officiers Hongrois, en nomma quelques-uns généraux et chefs de régimens, pour se les attacher davan-

*) Ils avoient servi dans son régiment.

tage. Zieten se trouva offensé; il étoit le plus ancien colonel, et se voyoit préférer des étrangers. Apparemment qu'il s'adressa au roi, pour lui demander le titre, ou du moins le traitement de général, puisqu'il en reçut cette réponse.

„Mon cher colonel de Zieten. En réponse à votre lettre du 12, je vous exhorte à prendre patience, jusqu'à ce que je trouve bon de penser à vous; ce qui vous sera d'autant plus facile que vous n'avez qu'à vous rappeler avec quelle rapidité vous vous êtes avancé, ce qui ne vous seroit point arrivé si vous aviez servi dans la cavalerie de ligne. Vous seriez à peine lieutenant - colonel, et beaucoup plus mal pour le revenu. Du reste, je suis votre affectionné roi

Potsdam, ce 14 janvier 1743.

Fréderic."

Le raisonnement du roi étoit juste. Zieten dragon, seroit resté à une grande distance de Zieten houssard; mais Zieten houssard avoit porté cette arme à un degré de perfection qui

méritoit la reconnoissance du roi. Cependant, on n'osoit point répliquer à ce prince; et Zieten se soumit de bonne grâce, d'autant plus que quelque temps après il eut la satisfaction de voir l'uniforme de son régiment changé et embelli. Les pelisses des houssards furent garnies d'un rebord blanc; celles des bas-officiers d'un revers brun; les bonnets de feutre qu'ils portoient hiver et été, leur furent laissés pendant l'été, et remplacés l'hiver par des jacots de martre-zibeline pour les officiers, et de peau d'ours pour les soldats.

Zieten eut presque en même temps un sujet de satisfaction plus noble et plus digne de lui. Un ordre du roi le chargea d'étendre sur d'autres régimens ses soins et son activité. Voici la lettre, datée de Potsdam le 16 mai 1743.

„Mon cher colonel de Zieten. Vous verrez par l'incluse, l'ordre que j'ai donné au capitaine Steusting des houssards noirs, en garnison à Cöpenick. Mon intention est que pendant que ces houssards seront à Berlin, vous les exerciez, et les mettiez en bon ordre et au fait du service, autant qu'il

vous sera possible. Je suis votre affectionné roi Fréderic."

Ce fut aussi vers ce temps que le hasard fournit à Zieten une belle occasion de montrer, de la manière la moins équivoque, la bonté de son coeur et l'humanité de son caractère. Dans sa lettre du 14 janvier, le roi avoit fait allusion au temps où il avoit servi dans les dragons, et réveillé par là sa sensibilité et le souvenir des peines qu'il avoit essuyées; bientôt après, cette même époque lui fut retracée d'une autre manière. On se souvient du capitaine, son ardent persécuteur en Prusse, qui avoit réussi à le perdre dans l'esprit de Fréderic-Guillaume, et à le faire casser; ce capitaine reparut tout-à-coup sur la scène. Mais qu'il étoit changé! Sa lâcheté, que la guerre avoit mise dans tout son jour, l'avoit fait chasser du régiment, et la bassesse de sa conduite exclure de la société. Tourmenté par sa conscience, méprisé autant qu'il méritoit de l'être, il erroit sans ressources; et se trouvant à Berlin dans la dernière misère, il eut recours à Zieten. Un matin, il entra chez lui, pâle,

défait, couvert de haillons. Zieten ne se le remit pas d'abord. Quelle fut sa surprise, lorsqu'il l'entendit se nommer, lorsqu'il le vit tomber à ses pieds, et implorer sa bienfaisance. Revenu de son trouble, sa première pensée fut: *C'est ainsi que le vice se punit toujours lui-même!* Mais bientôt cette réflexion fait place à la compassion; loin de se livrer à un sentiment haineux ou à une joie maligne, il relève l'infortuné, le traite avec bonté, lui promet de tout oublier, de tout pardonner, et n'exige pour satisfaction que le détail des intrigues, des cabales dont il avoit été la victime, et que nous avons vues plus haut. Cet aveu pénible achevé, Zieten, quoiqu'indigné de tant de noirceurs, réitère la promesse que la vue du malheureux lui avoit arrachée, et devient son bienfaiteur.

L'auteur de cette histoire n'oubliera jamais la manière dont Zieten, dans une des dernières années de sa vie, lui a raconté ce fait intéressant. En lui entendant faire ce récit, on oublioit avec lui l'ancien ennemi, le persécuteur acharné; on ne voyoit que l'objet de sa tendre

sollicitude et de sa noble bienfaisance. Le vieillard respectable avoit la larme à l'oeil; mais en même temps ses yeux brilloient de la joie la plus pure et d'un sentiment de reconnoissance envers Dieu, qui lui avoit inspiré ces généreux sentimens et la force de pardonner les injures; „car, ajoutoit-il avec enthousiasme, c'est en Dieu, c'est dans la religion, c'est dans la doctrine de Jésus-Christ que j'ai puisé ces principes!“

Cette période de la vie de Zieten fut une des plus heureuses. Il en fut redevable aux soins, aux prévenances de son épouse. Par la sagesse de son économie, par l'ordre qu'elle faisoit régner dans son ménage, elle contribuoit à leur commun bonheur. Le revenu de Zieten, peu proportionné à sa bienfaisance, surpassoit ses besoins: il le partageoit avec les nécessiteux; il donnoit, sans s'inquiéter de l'avenir. L'économie rurale et l'administration de sa terre avoient trop peu de charmes à ses yeux pour qu'il s'en occupât. Il l'abandonnoit à son épouse, heureux de la voir s'y prêter avec plaisir et avec assiduité. Ce n'étoit pas, au reste, une

tâche qu'il lui imposât pour en retirer tout l'avantage; mais il aimoit à la voir s'amuser de cette occupation. Eloigné de toute vue d'intérêt, il ignoroit l'amélioration de sa terre, et ne s'informoit jamais du profit qu'il en retiroit.

En 1743 son épouse lui donna un fils, le seul qu'il eût de ce mariage. Il le reçut avec extase dans ses bras: de tout temps, le nom de père avoit été l'objet de sa plus chère ambition; il regardoit les enfans comme un don du ciel, comme le bonheur suprême de l'union conjugale. Cependant la naissance de ce fils ne changea pas sa manière de voir par rapport aux finances; il ne fit pas de plus grandes économies depuis qu'il pouvoit se dire, qu'outre son nom et son exemple, il devoit laisser à son héritier de quoi mieux soutenir l'un et suivre plus aisément l'autre; il ne songea qu'à se rendre désormais doublement utile à la patrie: cette idée devint son idée favorite, l'objet de ses espérances, et sa passion dominante.

L'horizon politique offroit une perspective alarmante; le repos, dont avoit joui la Prusse,

touchoit à sa fin. Le système des puissances voisines, trop opposé à l'agrandissement de cet état, fit prévoir au roi et à ses ministres une guerre nouvelle à soutenir pour conserver sa conquête, et la nécessité de se l'assurer par la garantie imposante des armes. Pendant les deux années de paix qui avoient souri à la Prusse, les autres puissances n'avoient pas suivi son exemple. L'Autriche victorieuse oublioit ses pertes et commençoit à déployer ses forces. Déjà l'empereur Charles VII étoit humilié, ses états envahis; l'Empire déchiré en factions, ne présentoit plus d'ensemble; la balance politique penchoit vers la maison d'Autriche, qui de son côté aspiroit de nouveau à la couronne impériale. D'anciennes alliances se rompoient, de nouveaux traités se concluoient. Tous les cabinets de l'Europe étoient en mouvement; toutes les intrigues de la politique mises en jeu, pour faire réussir les intérêts particuliers de chaque cour; chacune, à l'aide de ses ministres ou de ses émissaires, s'efforçoit à l'envi de découvrir les secrets de l'autre. De cette manière Fréderic apprit que les cabinets de Vienne, de Londres et de Dresde avoient concerté

contre lui une alliance secrète. S'étant assuré de l'existence de cette union, il résolut d'en prévenir les effets en reprenant les armes; et conjointement avec la France, il les tourna contre la reine d'Hongrie, pour empêcher l'entier assujettissement de l'empereur, et protéger le foible contre le fort.

L'ordre suivant fut une conséquence du plan de guerre que Fréderic avoit formé en secret:

„Mon cher colonel de Zieten. Je vous ordonne de faire savoir en mon nom aux officiers de votre régiment, que je serois charmé qu'au lieu de domestiques ordinaires, ils prissent à leur service des chasseurs, ou du moins des personnes dont ils pourroient se servir comme tels, parce que non-seulement cela seroit plus séant, mais encore, à beaucoup d'égards, plus utile et plus commode pour vos officiers. Je suis votre bien affectionné

Fréderic.

Potsdam, le 9 mars 1744.

L'ordre de marcher, qui suivit de près, trouva Zieten malade et allité. Dès la jeunesse sa santé avoit toujours été foible. Les revers qu'il éprouva y avoient porté de rudes atteintes, et la guerre acheva de l'ébranler. Les fatigues du métier, auxquelles il se soumettoit comme le dernier de ses houssards, n'étoient point faites pour la lui rendre. En campagne, il s'étoit constamment refusé toutes les commodités de la vie, sans que les tendres instances de son épouse eussent rien pu gagner sur lui. Elle ne cessoit de le conjurer dans toutes ses lettres *), de prendre soin de sa santé; lui parloit des rhumatismes dont il étoit accablé, craignoit pour lui une paralysie totale; elle lui reprochoit de coucher sur la dure, même pendant les nuits froides; lui demandoit comme la plus grande preuve d'amour, de se ménager; lui envoyoit malgré lui des lits et des matelas, et lui auroit envoyé une provision de thé, si elle avoit pu croire qu'il en fît usage." Ces détails prouvent à quel point Zieten sacrifioit ses aises à ses devoirs.

*) Du 24 août 1741, etc.

Dans la garnison, où rien ne l'empêchoit de songer à lui-même, l'état de sa santé l'occupa davantage. Il consulta les médecins, mais inutilement. Un affoiblissement total, des migraines continuelles faisant craindre pour sa vie, et même pour son esprit, il recourut à des remèdes violens et désespérés, qui manquèrent leur effet, et rendirent sa situation encore plus critique. Il baissoit de jour en jour, gardoit le lit, et menaçoit de s'éteindre, lorsque tout-à-coup la patrie réclama ses services. A cette voix toute-puissante, il se ranime, fait un effort, se met en marche avec l'armée *). Cependant on doutoit généralement qu'il pût atteindre le lieu du rendez-vous, et son épouse fut la première à en désespérer. On le voit par les lettres touchantes qu'elle écrivit à ses amis. Mais fût-ce l'effet heureux d'un nouveau remède, ou l'empire que l'âme forte de Zieten sut prendre sur son corps affoibli; quoi qu'il en soit, il se rendit à point nommé à son poste.

*) En juin 1744.

Fréderic, fidèle à la loi qu'il s'étoit imposée d'être toujours le premier en campagne et de faire la guerre offensive, entra brusquement dans la Bohème et se dirigea droit sur Prague. Son armée marchoit sur trois colonnes. La première, dont étoit Zieten et que le roi commandoit en personne, traversa la Saxe de gré ou de force, côtoyant la rive gauche de l'Elbe, et arriva sur la frontière de Bohème vers la mi-août. Le roi ayant fait prendre les devants aux grenadiers et aux houssards, pour couvrir la marche et fournir l'armée de vivres, Zieten fut le premier qui rencontra les ennemis.

Il trouve sur son passage le régiment d'Esterhazy, l'attaque à l'improviste, lui tue du monde, lui fait des prisonniers, et le suit dans sa retraite, toujours en précédant la colonne du roi. Différentes affaires qu'il eut avec ce corps, tournèrent toutes à son avantage, de sorte qu'arrivés devant Prague, presque tous ses houssards portoient des *sabretasches* d'Esterhazy. Elles étoient très-belles et très-brillantes; et par cette raison les premiers qui s'en étoient emparés, les portèrent comme un ornement;

bientôt ce fut à qui en auroit; on les regardoit comme des trophées. C'étoit une honte de n'en pas avoir, un honneur de s'en parer; et cette foible circonstance devint pour les houssards de Zieten un puissant aiguillon, qui leur fit commencer la campagne avec le même courage qu'ils avoient mis à terminer la précédente.

Le 2 septembre les trois colonnes s'étant réunies devant Prague, le roi en commença le siége. Il ne dura en tout que quinze jours. Le 16 septembre la ville se rendit, et la garnison de douze mille hommes fut faite prisonnière de guerre.

Cette heureuse ouverture de la campagne engagea le roi à pénétrer plus avant en Bohème pour en chasser le général Bathyani, et forcer le prince Charles à évacuer la Bavière et à se replier sur l'Autriche. Dès le 17, il se remit en marche, et Zieten reprit son poste à l'avant-garde. Elle étoit commandée par le prince de Nassau, et forte de vingt bataillons et de quarante escadrons.

La plupart des villes de Bohème, mal fortifiées et mal gardées, ouvrirent leurs portes.

Tabor seul fit quelque résistance; il y eut, le 13 septembre, un combat assez vif entre les houssards prussiens et autrichiens. Zieten vengea sur l'ennemi la perte d'un de ses braves officiers; *) le lendemain la ville se rendit.

Le 30, l'avant-garde se présente devant Budweis. Cette ville située à dix-huit lieues de Linz sur la frontière d'Autriche, est naturellement forte. Un large marais, des inondations, deux rivières, la Muldau et la Mutsch, l'environnent et la défendent. Elle avoit une bonne garnison, et le commandant, loin de se rendre, préparoit une vigoureuse résistance. De son côté, le général prussien voulant brusquer l'affaire et emporter la place d'assaut, la fit attaquer de deux côtés. L'entreprise ne réussit pas d'abord. Six-cents croates, postés entre la ville et le faubourg, et protégés par la Muldau, empêchoient l'infanterie d'avancer sur la chaussée. Alors Zieten fut détaché pour reconnoître l'ennemi. Pendant qu'il longeoit la Muldau, les croates lui blessoient et lui tuoient

*) Le capitaine Wiekow.

du monde, ce qui, en l'irritant, acheva de le décider.

Trois de ses plus braves houssards sondent le gué de la Muldau, et ayant trouvé un passage, en avertissent leur général. L'ordre est donné. Tout le régiment se jette à la nage. Les houssards jaunes qui accompagnent Zieten, restent de l'autre côté pour couvrir l'entreprise. Les croates se voyant pris par derrière, perdent courage, prennent la fuite. Il s'en fait un grand carnage, ils sont tous pris ou tués. Budweis se rendit le même jour. L'infanterie ayant pu avancer librement, le prince héréditaire de Hesse - Darmstadt fut le premier avec son bataillon qui se présenta aux portes, et la garnison obtint une capitulation honorable. Le 1 octobre le château de Frauenberg se rendit à Zieten aux mêmes conditions.

L'armée du roi suivit de près le corps du prince de Nassau. Rien ne l'arrêtoit en chemin; tous les passages étoient libres, et il ne lui fallut que quinze jours pour marcher de Prague à Budweis, où elle campa.

Ce fut alors que le roi s'empressant de rendre justice au mérite et aux nouveaux services de Zieten, le nomma major - général. *) Par une faveur toute particulière, et comme pour réparer le refus de 1743, il fit antidater de huit mois son brevet, et lui annonça son avancement par la lettre suivante.

„Mon cher colonel de Zieten. En considération des services fidèles et distingués que vous m'avez rendus dans toutes les occasions qui se sont présentées, j'ai résolu de vous nommer major - général des houssards, à compter du 1 février de cette année. J'ai donné ordre que le brevet qu'on vous expédiera, fût daté de ce jour, et j'ai la satisfaction de vous l'annoncer. J'ai en même temps prévenu la caisse militaire, qui vous payera le traitement de major - général, tel qu'il est usité en temps de guerre, ainsi que l'entretien d'un aide - de - camp particulier, le tout à dater du 1 de ce mois. Je suis votre affectionné Fréderic."

*) Le 3 octobre.

De cette manière, Zieten regagna en partie ce qu'il avoit perdu, d'autant plus que les étrangers qui lui avoient été préférés en temps de paix, restèrent à une grande distance de lui lorsqu'il fut question d'entrer en campagne, et en furent totalement éclipsés. Ce ne fut pas sans les raisons les plus fortes qu'à la prise de Budweis nous avons vu deux régimens soumis à ses ordres, et si l'auteur de cette histoire n'en dit pas davantage, c'est par une suite des ménagemens qu'il s'est proposé de garder.

Jusqu'ici tout avoit réussi au roi selon ses desirs, tout avoit surpassé son attente; mais la suite ne répondit pas au commencement. Ce grand capitaine tomba dans le piége que les Autrichiens lui avoient dressé. Cédant par-tout à la force, ils l'avoient attiré sur leurs pas, pour le livrer au plus redoutable des ennemis, à la faim. L'armée prussienne ne trouvoit sur sa route que villages abandonnés, que contrées désertes. Les troupes legères de Bathiany et dix mille houssards hongrois occupant tous les passages, coupoient au roi les vivres et toute communication. Le prince de Lorraine avoit

quitté les bords du Rhin, et marchoit à grands pas vers la Bohème. Il avoit trouvé sur son passage vingt-mille hommes de troupes saxonnes dont il s'étoit renforcé. Dans cette extrémité, le roi ne vit d'autre issue que l'espoir de livrer bataille. Il chercha l'armée combinée, et la manqua, égaré par des guides corrompus et perfides. Pressé de tous côtés, il fallut renoncer à l'offensive, et regagner Prague.

Cette retraite qui commença le 8 octobre, fut extrêmement fatigante. Elle se faisoit sous les yeux de l'ennemi; et Zieten qui se trouvoit à l'arrière-garde avec sa cavalerie légère, en fut sans cesse harcelé. Il est inconcevable que cette partie de l'armée n'ait jamais été rompue, et qu'elle n'ait souffert que des pertes partielles, lorsque sa ruine sembloit inévitable. Tandis que le général Janus succomboit avec son régiment, Zieten conserva le sien, et couvrit la retraite. Le roi arriva heureusement à Bechin le soir du 9 octobre, et y assit son camp.

Il laissa Zieten en arrière, à Tein, petite ville située sur la Muldau, pour garder cette

position jusqu'à ce que la boulangerie et les bagages fussent en sûreté. Outre son régiment, il lui donna celui de Ruesch houssards et deux bataillons de grenadiers, ceux de Saint-Surin et de Jeetz. Zieten n'ignoroit pas que les bois voisins étoient remplis de troupes légères, commandées par les fameux partisans Nadasty, Ghilany et Trenck. Prévoyant que l'on tenteroit d'enlever ou de détruire son corps, il prit ses mesures en conséquence, et choisit la position la plus avantageuse que le local lui offrît. Il plaça dans la ville en face du pont, le bataillon, de Saint-Surin; dans la redoute ou tête-de-pont il jeta une compagnie de grenadiers. Deux compagnies de Jeetz furent postées en dehors de la ville devant une écluse, le reste dans la ville avec du canon qui enfiloit l'écluse. Lui-même, avec son régiment et celui de Ruesch, prit poste hors de la ville, l'ayant à main droite et la rivière devant soi.

A peine eut-il fait cette disposition fort à la hâte, qu'on vit déboucher du bois deux colonnes ennemies. Leur avant-garde prit le chemin de la Muldau, et les tirailleurs que la

rivière seule séparoit, firent feu. Un jeune houssard de Zieten, emporté par sa bravoure, la passe à la nage; ses camarades le suivent; deux escadrons de l'aile droite de Zieten, en font autant, persuadés qu'ils en avoient l'ordre. Zieten appréhende les suites de ce mouvement, et regarde cette partie de son monde comme fort aventurée; il la voit faire son attaque avec valeur; puis céder au nombre, et se replier sur l'infanterie des deux côtés du pont; il ne lui reste d'autre parti à prendre que de voler à son secours. Il donne ordre à tous ses houssards de passer la rivière, et fond sur l'ennemi avec tant d'impétuosité qu'il le culbute et le repousse dans le bois.

Après avoir ramené ses deux escadrons, Zieten alloit reprendre sa première position, quand deux nouvelles colonnes débouchèrent du bois et se partagèrent en trois corps. L'un marcha en droiture sur la redoute, tambour battant et enseignes déployées, pour l'emporter d'assaut. Les grenadiers qui la défendoient, reçurent l'ennemi de sang-froid, firent un feu terrible, et le repoussèrent. Cependant les deux

autres divisions avoient passé la rivière à droite et à gauche de la ville, l'infanterie en croupe ou à gué; et le corps de Zieten dispersé en deça et au-delà de la Muldau, courut risque d'être entièrement coupé. Dix-mille ennemis de toute arme, de différentes nations, enveloppoient sa petite troupe, qui, dans ce combat inégal, n'attendit son salut que de l'intrépidité et de l'expérience de son chef; son espérance ne fut point trompée. Dès que Zieten eut observé le mouvement de l'ennemi, et pénétré son dessein, il fit sa disposition en maître de l'art, pour le faire avorter. Il ordonna au colonel de Ruesch de passer le pont et la ville avec ses houssards noirs, et de s'opposer à la colonne ennemie qui arrivoit sur la droite. Lui-même ayant repassé la rivière, reprit sa première position, pour arrêter l'ennemi qui s'approchoit à gauche. Les deux bataillons de grenadiers, après avoir épuisé presque toute leur munition, et dans l'impossibilité de défendre la ville, l'évacuèrent et se joignirent aux houssards, avec lesquels ils formèrent un triangle, dont ils faisoient un côté, et les deux ré-

gimens des houssards les deux autres. Dans cette position l'on attendit les ennemis.

Cependant la colonne qui d'abord avoit attaqué inutilement la redoute, s'apercevant qu'elle étoit abandonnée, ainsi que la ville, suivit de près les deux bataillons; et à peine ceux-ci avoient-ils pris poste au milieu des houssards, que les croates arrivant par un chemin creux, attaquèrent à grands cris le régiment de Ruesch, et firent une décharge générale, qu'il soutint avec intrépidité. Il alloit charger à son tour, quand Zieten, pour assurer le succès, suspendit le moment de l'attaque, fit faire une conversion à gauche à trois de ses escadrons, pour prendre l'ennemi en flanc, et fondit sur lui de tous côtés. Tandis qu'il l'enfonçoit et le mettoit en fuite, malgré sa supériorité; tandis que ces treize escadrons se battoient comme des lions, l'infanterie s'étoit formée en bataillon carré, dont les sept autres escadrons de Zieten couvroient la gauche, et tenoit tête à la colonne qui attaquoit de ce côté. On fit des prodiges de valeur, et cette poignée de Prussiens garda le champ de bataille, repoussa l'ennemi, et en

fit un grand carnage. Dans leur acharnement les houssards refusoient de faire quartier; la plus grande partie des croates fut massacrée, on ne fit que peu de prisonniers.

Le combat avoit commencé vers midi; il ne finit qu'à neuf heures du soir. Les artilleurs avoient consumé toutes leurs munitions; de soixante cartouches, les braves grenadiers n'en avoient plus que six; trois escadrons de Zieten avoient été dans un feu continuel. Cent hommes étoient restés sur la place; il y avoit une soixantaine de blessés. Zieten profita de la nuit et de l'entière retraite de l'ennemi, pour se mettre en marche, et prit son camp à une lieue de Tein, sur le grand chemin de Bechin, où le roi avoit son quartier-général. Il fit charger les blessés sur des chariots, et les fit conduire heureusement à Tabor.

Dès que le roi eut été informé de ce combat, il avoit détaché de son armée dix à douze mille hommes, pour venir au secours de Zieten. Ce corps, malgré toute la diligence qu'il avoit faite, ne joignit l'arrière-garde que dans la

nuit du dix, après l'affaire heureusement terminée. Il applaudit au succès auquel il n'avoit pas eu la gloire de contribuer.

Le lendemain Zieten et ses guerriers recueillirent le fruit des travaux de la veille. Le lieutenant de Belling *) avoit été envoyé pour faire rapport au roi des avantages remportés sur l'ennemi. Le roi, malgré la mauvaise humeur où le mettoit sa position désagréable, oublia pour un moment ses chagrins, et se livra à la joie. Charmé de cette belle défense, et de voir son arrière-garde sauvée, il monta lui-même à cheval, fut à la rencontre de Zieten et de ses braves, qui approchoient de Bechin, les accueillit avec éloge, Zieten avec distinction et reconnoissance, et pour leur donner une preuve du prix qu'il attachoit à leur conservation et à leur bravoure, il se mit à leur tête, et les conduisit en triomphe le long du camp. Tout ce qui étoit dans les tentes, se précipita pour les voir passer; l'air retentit au

*) Depuis, un des meilleurs généraux des houssards de l'armée prussienne.

loin de *vive le roi* et de *vive Zieten et son corps!*

Personne n'a possédé, au même degré que Fréderic II, le grand art de récompenser et d'encourager le soldat. Il ne lui fallut jamais d'autre secret pour gagner les coeurs de son armée. Il s'étoit montré un moment le chef du régiment de Zieten, et tout le régiment lui fut dévoué. En même temps, il parvint à rassurer le reste de l'armée sur la position critique où elle se trouvoit, et à ranimer en elle l'espérance et le courage.

Dès que Zieten se vit en sûreté, il fit des recherches sévères pour découvrir celui de ses houssards qui, le premier, avoit passé la Muldau, et donné lieu à l'attaque hasardée des deux escadrons. On ne le trouva point, ou plutôt on ne voulut pas le trouver. *) Le général se

*) Rien n'empêche aujourd'hui de le nommer. C'est le brave colonel Lentz du régiment de Zieten, officier vétéran, à qui l'auteur de ces mémoires doit beaucoup de détails historiques. C'est lui qui, le premier, sonda le gué à Budweis, p. 116.

contenta de publier une déclaration pour défendre à l'avenir de tels coups de tête, sous peine de la vie, et en rendit les chefs d'escadrons responsables.

L'armée royale se rapprochoit insensiblement de Prague, et mit son camp le 14 octobre entre Beneschau et Konopisch. L'armée autrichienne, qui la suivoit à quelque distance, prit le sien le 16 près de Chlumetz. Par ce mouvement, les garnisons prussiennes de Budweis, Frauenberg, Tabor et Muhlhausen, où se trouvoient les malades et les blessés, furent abandonnées à elles-mêmes, ou plutôt dans l'impossibilité de résister à dix mille Hongrois, qui les firent prisonnières les unes après les autres. Le roi perdit de cette manière trois mille hommes; et le régiment de Zieten trente chevaux à Budweis, et à Tabor, tous ses houssards blessés à Tein.

Le prince de Lorraine qui faisoit mine de tourner le roi, et de le couper de Prague, avoit pris son camp à Maschowitz. Cette position inquiétante forçoit les Prussiens à présenter bataille. Le roi fit ses préparatifs dans

la journée du 20; ayant passé toute la nuit sous les armes, et trouvé le lendemain la position de l'ennemi inattaquable, il manoeuvra pour la lui faire quitter. Pour cet effet, il passa la Zasawe, campa le 26 à Pischeli, et se dirigea sur Collin. Zieten fut détaché le 26, avec le corps de Nassau, à Kammerbourg, pour déloger les Autrichiens et les Saxons.

Ce corps, qui n'avoit que dix bataillons d'infanterie et trente escadrons, eut une marche d'autant plus pénible, que la contrée étoit montagneuse et dévouée à l'ennemi. Un détachement de trois - cents houssards qui précédoit, suppléoit aux intelligences par des renseignemens qu'il se procuroit de gré ou de force, et dirigeoit la marche.

Ce détachement, commandé par deux officiers de mérite, *) s'égara une nuit faute de guides, et se trouva tout à coup au milieu des bois et des rochers, sans voir d'issue. A la fin, on découvrit un sentier qui conduisoit à un

*) Le lieutenant - colonel Billerbeck et le major Wippach.

village voisin de Kammerbourg, et la troupe s'y dirigea avec précaution.

L'ennemi avoit négligé d'occuper ce poste; les houssards profitent de cette faute. Ils entourent le village, s'emparent de la personne du maire et de sa famille, le forcent à conduire avec sûreté et dans le plus grand secret une patrouille jusqu'à Kammerbourg, où l'on vouloit s'assurer de quelqu'un qui fût au fait de la force et de la position des Autrichiens; ils le menacent de punir sur sa famille sa maladresse ou sa perfidie, et pour l'effrayer, lui montrent tous les préparatifs du supplice qu'ils lui destinent s'il ne les conduit pas heureusement. Le danger du maire, les cris des siens lui font tout promettre. On lui confie un sergent, six houssards et un cheval de main. Il se glisse avec eux au travers des postes avancés, et parvient à la maison isolée d'un berger, qu'il leur avoit recommandé comme le plus fin et le mieux instruit de la contrée. Cet homme avoit pris ses précautions; il s'étoit barricadé dans sa maison. Il falloit s'emparer de sa personne avec célérité et sans bruit. La patrouille occupe la porte; le

maire frappe à la fenêtre pour l'éveiller. Le berger, malgré la voix connue, toujours dans la défiance, refuse d'ouvrir. Son ami l'assure qu'il n'a rien à craindre. Alors il entr'ouvre la porte; et les houssards à droite et à gauche sautent sur lui, l'entraînent, le jettent sur le cheval de main, et regagnent le village au grand galop. Le maire et sa famille sont relâchés, et le berger transporté au camp, où il fournit les renseignemens nécessaires. Le prince*) de Nassau informé de ce qu'il lui importe de savoir, attaque le lendemain l'ennemi à Kammerbourg, et le déloge sans grande perte.

A la suite de cette expédition, dont le détachement de Zieten prépara et assura le succès, le corps de Nassau s'empara de Collin le 31 octobre, et prévint l'ennemi dans l'occupation de ce poste important.

De son côté, le roi avoit continué sa marche rétrograde; il arriva le 4 novembre avec son armée à Collin, suivi de près par le prince de Lorraine, qui campoit toujours en face des Prussiens sur des hauteurs où il ne pouvoit

*) Lisez ici et pp. 114 et 116, le général de Nassau.

être attaqué. Le roi brûloit d'envie de livrer bataille pour se tirer de la position embarrassante où il se trouvoit. Son armée avoit prodigieusement souffert des fatigues d'une longue retraite; les vivres étoient consommés, les communications difficiles, la saison avancée. L'armée, jusqu'alors pleine de bonne volonté, avoit fait des prodiges de courage et de persévérance; mais la faim et les maladies l'assiégeant de toutes parts, elle dut céder enfin, et se retirer.

Pour prévenir de plus grands maux, et procurer quelque relâche à ses troupes, le roi résolut de leur faire prendre les cantonnemens, quoique les ennemis tinssent encore la campagne. Le 9 novembre l'armée passa l'Elbe près de Collin. Nassau et Zieten couvroient le passage. Nassau resta dans Collin, Zieten suivit l'armée.

Collin et Pardubitz étoient devenues deux places de la plus grande conséquence, parce qu'elles servoient de communication entre Prague et la Silésie. Le roi, qui sentoit combien

il lui importoit de les conserver, y mit de fortes garnisons, et établit le long de l'Elbe une chaîne de postes, derrière lesquels le reste de son armée cantonnoit. De mille en mille, il y avoit un bataillon d'infanterie et trois escadrons de houssards. Zieten avec trois escadrons de son régiment étoit posté à Fladop, où il y avoit alors un haras considérable. Le roi avoit pris son quartier-général à Turnow, près de Pardubitz. Les Autrichiens commandés par le prince Charles, et les Saxons sous les ordres du duc de Weissenfels, étoient campés au-delà de l'Elbe à Kuttenberg et Choltiz.

L'ennemi fit sur Collin plusieurs fausses attaque, qui devoient servir à masquer le véritable plan. Il consistoit à passer l'Elbe, savoir les Autrichiens à Przelautisch, et les Saxons à Pardubitz, pour déloger les Prussiens de toute la Bohème. Mais il échoua. Découverts à temps par les houssards, repoussés avec perte par la garnison de Collin, les généraux Nadasti et Trenck, chefs de l'entreprise, se virent forcés d'y renoncer; et l'armée ennemie campa en face de celle du roi, à Breloch, en-

tre Collin et Pardubitz, sans avoir pu passer l'Elbe.

Quoique cette position des Autrichiens, et en général l'état des deux armées, ne promissent pas aux Prussiens, pour l'hiver, la supériorité en Bohème, le roi n'avoit point encore renoncé à cette espérance. Résolu d'attendre l'événement jusqu'à la dernière extrémité, il se flattoit que lorsque les ennemis auroient pris leurs quartiers d'hiver entre l'Elbe et la Zasawe, il se jetteroit sur eux, les disperseroit, et s'empareroit des deux cercles de Bohème, voisins de la Moravie.

Mais l'ennemi, à qui ce dessein du roi ne pouvoit échapper, le craignoit trop pour risquer de s'y exposer. Pour se débarrasser d'un voisin aussi incommode, il fallut bien que les Autrichiens se décidassent à quitter la défensive. Pour cet effet, la reine d'Hongrie, sans avoir égard aux fatigues passées et futures de ses troupes, leur ordonna itérativement de forcer à tout prix le passage de l'Elbe, de couper le roi de Prague, et de lui faire évacuer la Bohème.

Le prince Charles, obligé de suivre ces ordres précis, mit dans son plan autant de prudence que d'adresse. Il fit préparer, pour la forme, une quantité d'échelles pour un assaut; il fit faire à ses troupes des marches simulées, que paroissoient expliquer et confirmer des lettres fabriquées par lui, qu'il envoyoit à Vienne, et qu'il savoit devoir être interceptées; de sorte que le roi calcula avec la plus grande vraisemblance, que les Autrichiens feroient, le 18 novembre, une tentative sur Prague ou Collin. Pour la faire échouer, il renforça les deux garnisons, et surtout celle de Prague, de quelques milliers d'hommes. Le vrai dessein de l'ennemi étoit un secret pour lui; il se croyoit parfaitement en sûreté de l'autre côté, où la chaîne de ses postes, le long de l'Elbe, étoit tellement distribuée, qu'elle pouvoit l'avertir du moindre mouvement qui se feroit dans ces quartiers-là. Effectivement, si la veille de l'attaque, le prince Charles n'avoit pas réussi à faire passer l'Elbe à quelques-uns de ses houssards et de ses uhlans, et à les faire cacher dans les bois, d'où ils pouvoient tirer à bout portant sur les officiers et les ordonnances

qu'on dépêchoit des postes avancés, ses mouvemens n'auroient pas pu rester secrets. On ne sauroit laver ici les houssards de Zieten du reproche de négligence; ce fut la faute des patrouilles, peut-être la seule que l'on puisse imputer au régiment dans les deux premières guerres de Silésie. Zieten en fut d'autant plus inconsolable, qu'elle eut des suites très-fâcheuses, et que sans elle l'expédition de l'ennemi, si funeste pour les Prussiens, eût probablement manqué.

Tandis que le roi et ses généraux s'abandonnoient à la plus grande sécurité, l'ennemi se préparoit en silence à les surprendre. Dans la nuit du 18 au 19, l'armée combinée s'approcha de l'Elbe avec tant de précaution et si peu de bruit, que les pontons étoient arrivés à Teinitz, sur les bords de la rivière, sans que les Prussiens se doutassent de rien. Au moment du passage les patrouilles s'aperçoivent du mouvement, et donnent l'alarme. Zieten et le lieutenant-colonel Wedel, avec trois escadrons et un bataillon de grenadiers composé de quatre compagnies, courent aux armes pour faire résis-

tance, et le premier détache au roi un de ses officiers, *) pour lui faire rapport, et demander du secours. Dans l'attente du renfort qui doit arriver, on marche contre l'ennemi pour l'arrêter.

Arrivé sur les bords de l'Elbe, on voit un pont établi, et l'ennemi qui défile. Tous les grenadiers autrichiens et saxons, distribués en bataillons, avoient été choisis pour l'entreprise. Le reste de l'infanterie hérissée de canons, avoit occupé les hauteurs de la rive opposée, d'où elle faisoit un feu terrible sur les Prussiens qui approchoient de l'Elbe. Malgré cela, le bataillon de Wedel refoula la colonne ennemie qui passoit l'eau, et prit poste devant le pont, se trouvant par là sous le feu de l'artillerie, qui n'osoit se diriger sur ce point de peur de tuer son monde; tandis que le feu prussien, se concentrant sur le pont, étoit d'un très-grand effet. Zieten se tenoit à quelque distance de là en ordre de bataille, pour empêcher qu'on ne construisît de nouveaux ponts,

*) Le cornette Panko.

ou pour prendre l'ennemi en flanc, si le bataillon de Wedel étoit repoussé.

Les batteries autrichiennes continuoient leur feu, sans qu'il pût nuire aux Prussiens, ou les faire reculer. Alors tous leurs grenadiers s'étant formés, essayèrent d'emporter le pont d'assaut, et de forcer le passage. Les Prussiens les attendent tranquillement; Mr de Wedel ne fait faire feu que lorsque le pont est couvert d'ennemis. Ce feu bien dirigé met la confusion parmi eux; ils sont repoussés pour la seconde fois.

Une troisième tentative est plus heureuse. Les Autrichiens, renforcés sans cesse par des troupes fraîches, parviennent à écarter du pont le bataillon de Wedel, affoibli par ses pertes et la longueur du combat, et commencent à se former sur l'autre rive. Alors Zieten fond sur eux avec deux de ses escadrons, et les attaque avec tant de furie, que pour la troisième fois ils sont forcés d'abandonner leurs avantages, et rechassés au - delà du pont. La déroute étoit si grande que les grenadiers se précipitoient

dans l'Elbe ou y étoient poussés par leurs camarades. L'infanterie prussienne profite de cet intervalle pour se rallier, et reprend sa première position.

De la part des Autrichiens, on n'avoit pu s'attendre, à tant de résistance. Voir une poignée de monde, un bataillon, trois escadrons tenir tête à toute une armée, quelle honte pour celle-ci! Elle fit un feu d'enfer, qui pourtant ne produisit pas tout l'effet qu'on s'en étoit promis. Les artilleurs tiroient trop haut; cependant les Prussiens perdirent du monde.

Zieten lui-même échappe à un grand danger. Son cheval, atteint à la fois d'une balle à la bouche et d'un boulet aux jambes de derrière, s'abat, ou plutôt s'accroupit lentement sous son maître. Un bas-officier, nommé Forkard, ne s'en est pas plutôt aperçu, que sans songer au péril auquel il s'expose, il saute de son cheval pour le lui présenter. Zieten le remercie affectueusement; mais au lieu d'accepter son offre, il a la générosité de lui dire: „Camarade, gardez votre cheval; vous êtes

déserteur autrichien; si l'on vous prend, vous êtes pendu. Remontez!"

Sur ces entrefaites un autre bas-officier*) lui ayant offert le sien, il l'accepta en l'assurant que s'il étoit fait prisonnier dans l'affaire, il auroit soin de lui. Le bas-officier ne le mit pas dans le cas d'acquitter sa promesse; il choisit le parti le plus sûr d'échapper à la captivité, et ce choix fit également honneur à sa tête et à son courage; il joignit la ligne du bataillon de Wedel, combattit comme fantassin, et regagna heureusement son escadron.

On ne méconnoîtra pas sans doute ici ce qu'il y a de beau dans ce trait de la vie de Zieten. Un général qui dans la mêlée, au fort du danger, se remet un de ses soldats, se rappelle son histoire et la manière dont il est entré au régiment; qui au moment décisif où il court risque de perdre lui-même la liberté et la vie, ne veut pas du sacrifice volontaire d'un de ses gens qui se dévoue pour

*) Puschel.

lui; ne mérite-t-il pas qu'on admire à la fois en lui l'homme et le héros? Qu'il seroit à souhaiter qu'on eût pu recueillir et conserver une foule de traits semblables, pour l'honneur de Zieten et pour l'instruction de la postérité! Mais personne n'étoit plus avare que lui de ces sortes de communications; ceux qu'il honoroit de sa plus grande confiance, malgré les instances les plus pressantes, n'en apprenoient pas davantage. Il faisoit le bien en secret; il en sentoit tout le prix, il aimoit à s'en occuper; mais il savoit écarter les témoins, et soustraire ses actions à l'oeil de l'observateur.

Le combat disproportionné duroit depuis cinq heures. Les Prussiens n'avoient rien perdu de leur courage; mais leurs munitions étoient épuisées, le nombre des morts et des blessés alloit en augmentant, et il n'arrivoit point de secours. On avoit envoyé au roi plusieurs houssards pour l'avertir du danger; aucun d'eux n'étoit parvenu au camp, tous avoient été tués ou enlevés par les piquets ennemis qui s'étoient glissés dès la veille dans les forêts voisines. L'officier chargé le premier de cette commis-

sion, avoit sans doute péri; on n'a jamais eu de ses nouvelles. Voyant que tout espoir de secours leur étoit ôté, les chefs de cette petite troupe songèrent à faire une retraite honorable, pour ne pas sacrifier inutilement leur monde. Ils ne prirent pourtant ce parti qu'après que les Autrichiens et les Saxons eussent passé l'Elbe sur divers points, et se fussent préparés à une attaque générale. Alors ils se retirèrent en présentant toujours le front à l'ennemi, et en si bon ordre, que sans être entamés, ils atteignirent la forêt de Wischonowitz, emmenant même avec eux tous les blessés en état d'être transportés.

Après avoir atteint son but et forcé le passage de l'Elbe, le prince de Lorraine prit son camp au-delà du fleuve. Le roi l'apprit lorsqu'il étoit trop tard pour s'y opposer. On avoit entendu la canonade dans le quartier-général et le long de l'Elbe; mais le roi avoit persisté à croire que l'attaque se dirigeoit sur Collin. Il n'avoit pas songé à envoyer du secours d'un côté qu'il ne croyoit pas menacé, tandis que s'il avoit soutenu ses troupes sur ce point, l'en-

nemi eût été repoussé avec une perte considérable. Quoi qu'il en soit, Fréderic lui-même, dans ses oeuvres, parle de cette affaire avec les plus grands éloges. „La journée de Teinitz, dit-il, sera à jamais mémorable dans les fastes prussiens. Cette belle défense valut à Mr. de Wedel le nom de Léonidas.“ Une partie de cet éloge rejaillit sur Zieten, et le roi ne pouvoit que l'avoir en vue quand il ajoute: „Le prince de Lorraine, surpris qu'un seul bataillon prussien lui eût disputé pendant cinq heures le passage de l'Elbe, dit aux officiers qui l'accompagnoient: la reine seroit trop heureuse si elle avoit dans son armée des officiers comme ces héros.“

Cette journée décida du sort de la campagne. Le roi se vit forcé de prendre ses quartiers d'hiver en Silésie. L'armée se mit en marche après avoir rappelé tous les corps détachés, entre autres celui de Nassau. L'évacuation de la Bohème se fit sans perte. L'armée marchoit sur deux colonnes, dont le roi commandoit l'une en personne. On passa la frontière à Braunau, et Zieten la quitta le dernier.

Les quartiers d'hiver étoient établis; le roi retourna à Berlin, et la campagne paroissoit finie, quand tout à coup les Autrichiens entrèrent dans le comté de Glatz et dans la Haute-Silésie. Ils se promettoient un triomphe sûr et facile, dans l'idée que l'armée prussienne ayant beaucoup souffert, seroit considérablement affoiblie et hors d'état de résister. La retraite prudente des postes avancés, qui à l'arrivée des ennemis se replièrent sur le corps d'armée, les confirmèrent dans cette idée. Le roi, averti de cette expédition imprévue, accourut, et la fit payer cher à ceux qui la tentoient. Après s'être concerté avec le prince de Dessau, il envoya trois corps contre l'ennemi, commandés par Dessau, Lewald et Nassau. Zieten et son régiment étoient sous les ordres du premier, qui s'étant formé à Neisse, marcha sur Jägerndorf pour déloger les ennemis. Il ne les trouva plus. A l'approche du prince, ils s'étoient retirés en Moravie avec une telle précipitation qu'ils perdirent beaucoup de monde en chemin, dans les neiges, par la désertion, et dans la poursuite de leur arrière-garde par Zieten. Leur retraite ressembloit

à une fuite. Ils passèrent plusieurs nuits sans vivres et sans tentes, exposés aux rigueurs de l'hiver. Les corps de Lewald et de Nassau trouvèrent plus de résistance; cependant elle ne fut pas longue, et bientôt la Silésie fut nettoyée d'ennemis, et le calme rétabli.

Après cette expédition courte mais importante, Zieten retourna dans ses quartiers d'hiver sur les devants de l'armée près de Neisse, et jouit d'un repos qu'il avoit acquis au prix des plus grandes fatigues. Son régiment avoit beaucoup souffert durant la campagne; presque toujours opposé à l'ennemi, à l'avant - ou à l'arrière - garde, il avoit perdu un monde considérable, qu'il s'agissoit de remplacer pour se compléter au retour du printemps. Ce fut à quoi Zieten mit tous ses soins; et au sentiment du devoir se joignit celui de la reconnoissance. Le roi n'avoit pas attendu l'expédition de la Haute - Silésie pour lui donner de nouvelles preuves de sa satisfaction; à peine arrivé à Berlin, il l'avoit gratifié d'une augmentation annuelle de douze - cents écus. Voici la lettre que Zieten reçut à ce sujet. Elle est du 30 décembre 1744.

„Mon cher major - général de Zieten. Pour vous donner une marque de ma satisfaction et de ma bienveillance, et pour récompenser vos bons et fidèles services, j'ai résolu et ordonné que vous jouissiez de la pension de sept-cents écus, devenue vacante par la mort du colonel de Varenne, ainsi que des cinq - cents écus qui lui étoient assignés sur les subsides du pays de Gueldre. Je vous fais parvenir l'ordre en copie, et je suis votre bien affectionné

Frédéric."

Outre cette marque flatteuse de la faveur de son roi, Zieten eut l'avantage de voir une grande souveraine s'empresser à lui témoigner l'estime qu'elle avoit pour lui. Sa réputation avoit pénétré jusqu'en Russie; et quoiqu'aujourd'hui, où l'art militaire a atteint un plus haut degré de perfection, ses exploits ne feroient plus la même impression, ils étoient alors quelque chose de si étonnant et de si extraordinaire, que malgré les principes de neutralité qu'elle avoit adoptés, l'impératrice, prévenue en faveur de son mérite et de la bonté de son

régiment, lui fit présent de trois-cents chevaux de remonte. Quelque flatteuses que dussent être pour lui ces distinctions et ces marques d'estime, elles n'altérèrent en rien sa façon de penser. Si les revers et les contradictions l'ont rendu souvent inflexible et fier, les faveurs de la fortune n'ont jamais produit d'autre effet sur lui que de redoubler son zèle.

A l'ouverture de la seconde campagne, devenue inévitable pour les Prussiens par le refus de la reine d'Hongrie d'entendre aux propositions de paix, le système politique avoit pris une nouvelle forme, par une suite de la mort de l'empereur Charles VII. La ligue de Francfort étoit dissoute; l'Empire inclinoit de plus en plus vers la maison d'Autriche, à qui la couronne impériale ne pouvoit échapper. La Bavière avoit désarmé, et son nouvel électeur venoit de signer sa paix avec Marie-Thérèse. La Saxe, depuis long-temps l'ennemie secrète de la Prusse, ne prenoit plus la peine de déguiser ses sentimens, et son voisinage menaçant donnoit des inquiétudes. Les seuls alliés qui restassent à Fréderic, les François,

commençoient à se refroidir. Le théâtre de la guerre alloit de l'Alsace être transporté en Bohème et en Silésie. Les ennemis du roi soulevoient contre lui la moitié de l'Europe. Il existoit déjà une ligue formidable, et la Prusse n'avoit pour sa défense que son roi et son armée.

Frèderic profita des fautes et des expériences de la dernière campagne. Elles lui apprirent qu'il valoit mieux attirer l'ennemi dans les gorges de la Silésie, que de s'enfoncer soi-même dans celles de la Bohème. Fidèle à ce plan, après avoir pris ses mesures en conséquence, il attendit les Autrichiens et l'instant favorable de les attaquer dans la plaine. Un corps de dix à douze mille Hongrois, le même qui l'hiver précédent étoit entré en Silésie, réitéra cette tentative en mars, pour opérer une diversion. Le roi ne fit que rassembler sous les ordres du colonel Winterfeld tous les régimens de houssards qui cantonnoient de ce côté-là, et les envoyer contre l'ennemi. L'effet fut si prompt, qu'en peu de jours la contrée fut délivrée, et le repos rétabli. On devoit en venir

* *

bientôt à des scènes plus sérieuses et plus sanglantes.

La grande armée du roi, et le régiment de Zieten qui en faisoit partie, se concentrèrent au commencement d'avril entre Patzkau et Frankenstein. Le margrave Charles, avec un corps de huit à neuf mille hommes, couvroit la Haute-Silésie, et occupoit Jägerndorf et Troppau. En se formant, ces deux divisions avoient laissé une lacune qui s'étendoit de Jägerndorf à Neisse. Un corps autrichien d'environ vingt mille hommes profita de cette faute, se partagea en deux moitiés, dont l'une se plaça entre le roi el et margrave, en occupant tous les postes de communication, tandis que l'autre enveloppoit le margrave en tirant de Ratibor un cordon le long de l'Oder. De cette manière le margrave se trouvoit à la fois coupé et d'une partie de ses bagages qui étoit à Neustadt sous une foible escorte, et de l'armée du roi; ce qui étoit bien plus alarmant. Le dessein de l'ennemi n'étoit pas uniquement de menacer le corps de la Haute-Silésie; il vouloit principalement attirer l'attention du roi de

ce côté, le faire marcher au secours du margrave, et profiter de la frontière dégarnie, pour la passer en force à Landshut. Le roi, qui devina l'intention du général autrichien, garda sa position, comme la plus importante; mais se voyant toujours à la veille d'une affaire générale, et voulant opposer à l'ennemi le plus de forces qu'il pourroit, il résolut de faire revenir le margrave. Mais comment lui faire parvenir ses ordres? Tous les passages étoient gardés par l'ennemi; rien n'échappoit à sa vigilance; courriers, chasseurs, espions même, tout étoit découvert, arrêté, pris.

Dans cet embarras, le roi ordonne à un détachement de Zieten d'essayer s'il pourroit parvenir à Jägerndorf. Six-vingts chevaux commandés par le capitaine de Probst et trois autres officiers,*) se mettent en marche. A peine arrivés au-delà de Neustadt, dans les environs de Rosswald, ils tombent sur deux régimens de cavalerie qui les chargent. Les forces sont trop inégales pour engager le combat. Les

*) Mr de Belling, alors lieutenant, étoit du nombre.

Prussiens se retirent en bon ordre, regagnent Neustadt sans avoir perdu un seul homme, et ramènent de cette expédition manquée, trois prisonniers que le lieutenant de Belling présente au roi.

On apprit de ces prisonniers la force et la position des ennemis; mais comment échapper à la vigilance de leurs postes? comment pénétrer jusqu'au margrave? c'étoit la difficulté qu'il s'agissoit de résoudre. A moins de détacher un corps particulier jusqu'à Jägerndorf, la chose paroissoit impossible; et ce mouvement auroit pu donner à toute la campagne une fausse direction. Cependant la position de la grande armée ennemie rendoit de plus en plus nécessaire la jonction du margrave; le roi avoit besoin de ce renfort pour exécuter le grand coup qu'il méditoit, et le margrave, dans la situation critique où il se trouvoit, ne devoit pas être abandonné à lui seul, et privé des instructions de son souverain. Il s'agissoit de les lui faire parvenir; et le choix du roi tomba sur Zieten. Il lui fit remettre l'ordre suivant par l'officier qui avoit rendu compte de l'affaire de Neustadt:

„Vous ferez l'impossible, mon cher Zieten, pour pousser avec votre régiment jusqu'à Jägerndorf; vous y porterez, de ma part, l'ordre au margrave Charles, de se mettre incessamment en marche, de ruiner les magasins de Troppau et de Jägerndorf qu'il ne pourra pas transporter, de ne s'engager avec l'ennemi dans aucune affaire sérieuse, et de gagner Frankenstein *) par des marches forcées, pour opérer sa jonction avec moi."

En même temps le roi enjoignoit à Zieten, „de publier cet ordre à tout le régiment, afin que s'il ne parvenoit pas à se faire jour les armes à la main, chaque houssard qui échapperoit, pût avertir le margrave des intentions de sa majesté."

Zieten eut un pressentiment de cette commission; il s'attendoit à être finalement honoré de la confiance du Roi. Même avant d'avoir reçu l'ordre qu'on vient de lire, il avertit son épouse qui l'avoit suivi dans les quartiers d'hi-

*) Lisez p. 66. Frankenstein au lieu de Frankenberg.

ver, de se préparer à repartir pour Berlin, en ajoutant qu'il se passeroit bientôt quelque chose d'important. Cette déclaration parut à Mad. de Zieten d'autant plus surprenante, qu'aucune des femmes de l'état-major n'avoit reçu pareil avis. Mais Zieten avoit parlé à l'officier qui venoit de Neustadt pour se rendre chez le roi; il s'étoit convaincu de l'état des choses; il avoit prévu que le roi ne laisseroit pas le margrave sans nouvelles, ni sans secours. Mad. de Zieten eut peine à se rendre aux conseils de son époux; il redoubla ses instances, et l'engagea même à se retirer de bonne heure d'un dîner dont ils étoient; elle fit ses paquets dans la soirée, la nuit même l'ordre du roi arriva, et elle partit.

La commission dont Zieten se voyoit chargé, étoit la plus délicate du monde. Il n'ignoroit ni son importance, ni l'incertitude du succès, dont le roi lui-même sembloit douter, à en juger par le supplément qu'il avoit cru devoir joindre à l'ordre. Cependant, ce fut précisément cette déclaration qu'il devoit faire au régiment qui déplut au général; il ne put se

résoudre à diminuer le courage de son monde en prenant cette précaution; il passa cette partie de l'ordre sous silence, et se permit d'agir contre la volonté de son souverain. Au lieu de suivre la marche qui lui avoit été tracée, il adopta un nouveau plan, fondé sur une circonstance insignifiante en elle-même, mais qui le servit admirablement bien.

Pendant tout le cours de la dernière campagne, et même pendant l'excursion d'hiver dans la Haute-Silésie, son régiment avoit porté l'uniforme d'été, savoir des dolimans rouges et des bonnets de feutre. Les pelisses bleues et les bonnets fourrés n'étoient arrivés de Berlin qu'après la fin de la campagne; de sorte que les Autrichiens ne connoissoient point encore cette partie de l'uniforme, qui, de plus, avoit beaucoup de rapport avec les houssards de Spleny, lesquels faisoient partie du corps posté à Leobschutz. Zieten qui n'ignoroit pas cette dernière circonstance, fonda sur elle l'espérance de tromper l'ennemi, en faisant passer ses houssards pour les leurs, et en conduisant ses Prussiens, en plein jour, à travers leur ar-

mée. Il faut convenir qu'il y a peu d'exemples d'une tentative aussi hardiment conçue et aussi heureusement exécutée.

La réussite de ce plan dépendoit du plus grand secret. Après avoir rassemblé son régiment, Zieten se mit en marche, sans informer personne de son but. Il passa la Neisse à Ottmachau; de là, parvenu à la moitié du chemin de Neustadt, il se replia sur un bois, et fit reposer hommes et chevaux. Il donna tour-à-tour l'ordre de s'enfoncer dans le bois, et de s'y reposer. Ses officiers ne comprenant rien à cette nouvelle manoeuvre, et entendant une forte canonnade du côté de Neustadt, risquèrent la question: „S'il ne vaudroit pas mieux aller du côté du feu, et porter du secours à la garnison de Neustadt." Non, leur répondit Zieten, non, messieurs; notre marche doit être un secret pour l'ennemi; nous ne sommes pas en forces, il faut ruser. La garnison de Neustadt est composée de braves gens, qui sauront bien se défendre.

Il fallut se contenter de cette réponse, quoiqu'elle n'éclairât, ne satisfît personne. Dès

que le feu eut cessé, le général continua sa marche, et s'approcha de Neustadt, où, à sa grande joie, il trouva intacte la garnison que l'ennemi avoit tenté d'enlever. Le capitaine *) qui la commandoit, secondé par un officier **) et un détachement de houssards, avoit repoussé victorieusement l'attaque, et fait payer cher l'entreprise. Ce dernier officier avertit du succès Zieten, dès son arrivée dans le faubourg.

Le général, entré à Neustadt, rassemble son régiment sur la grande place, et le distribue dans les quartiers. Lui-même monte sur le clocher pour observer la retraite des ennemis; il les voit regagner leur camp, partagés en deux colonnes. Cette découverte le décide à exécuter son plan, qui consiste à suivre une de ces colonnes comme s'il en faisoit partie. Il ne pouvoit se cacher ce que cette démarche avoit de hasardé, même de désespéré. S'il étoit découvert, il étoit sûr de se voir environné, enlevé, ou haché en pièces. Mais la gran-

*) Oesterreich.

**) Le capitaine Probst, du régiment de Zieten.

deur même du danger sembloit exciter son courage; d'ailleurs, c'étoit le seul moyen possible de parvenir à son but.

Il se met en marche avec son régiment, et prend le même chemin que suivoit l'une des colonnes. Il avance avec la plus grande négligence apparente et une entière sécurité. Le régiment n'avoit ni avant-garde, ni patrouilles; il étoit distribué en escadrons, les escadrons en divisions inégales. Il y avoit défense expresse de tirer le sabre ou de faire feu, avant que l'ordre n'en fût donné. Quelques houssards, hongrois de naissance, alloient en avant, et saluoient en chemin et comme en passant, dans la langue de leur pays, les postes établis à la tête des villages ou le long de la route. Le reste suivoit paisiblement, sans aucune marque de défiance ou de crainte.

Un régiment de dragons les voit défiler sans avoir le moindre soupçon; et dans l'idée qu'ils reviennent ensemble de l'expédition de Neustadt, il suit la même direction qu'il voit prendre aux houssards.

L'après-midi, entre deux et trois heures, Zieten est au milieu du camp. Il faisoit un

temps clair; on voyoit toute la campagne couverte de manteaux-rouges et de pandoures qui alloient et venoient. Pour suivre le grand chemin il falloit traverser la crête d'une montagne. A gauche, Leobschutz dans la plaine; à droite, plusieurs lacs et un village au milieu d'un bois rempli de croates et de pandoures. Du haut de la montagne on plongeoit sur le camp, on y distinguoit jusqu'aux moindres opérations. Plus on avançoit, plus les escadrons avoient ordre de se tenir serrés et rapprochés les uns des autres, pour se faire jour en cas de découverte. Mais on étoit loin encore de les prendre pour ce qu'ils étoient. Un colonel de ce régiment qui suivoit, trompé comme tout le monde par l'apparence, prend les devants pour saluer le général, et lui apprend que ses dragons sont tout près. Zieten, pour toute réponse, le fait prisonnier de guerre. Immobile de surprise, et comme frappé de la foudre, il a peine à revenir de son erreur; et dans l'impossibilité de se sauver, quoiqu'au milieu de son camp, il est obligé de suivre les Prussiens dans leur marche hardie.

Zieten avance toujours tranquillement. Il longe le camp ennemi à la distance d'environ mille pas. Les croates et les pandoures voltigent autour de lui sans le reconnoître. Tout d'un coup les dragons qui le suivoient tournent à gauche pour rentrer au camp, tandis que Zieten continue sa marche pour s'en éloigner. Ce double mouvement fait ouvrir les yeux. Un poste veut s'opposer, il est culbuté. L'alarme se répand; on crie de tous côtés: „Zieten! les Prussiens!“ Zieten profite du premier trouble; il se met au galop, et gagne une avance considérable. Cependant, tout le camp est sur pied. On court aux armes, aux chevaux. Les dragons et quelques régimens qui n'avoient point encore dessellé, poursuivent les Prussiens. L'infanterie se prépare à les suivre.

Zieten gagnoit toujours pays, sans quitter le grand chemin, et toujours en escarmouchant. A la fin, voyant que plusieurs régimens arrivent, il se jette sur la gauche pour gagner une prairie marécageuse, et couvrir un de ses flancs. L'autre reste exposé au feu des enne-

mis. Un de ses meilleurs officiers *) est blessé. Le régiment avance toujours, et fait même des prisonniers.

Un de ces prisonniers est sauvé et relâché par Zieten. C'étoit un de ses anciens frères d'armes de la campagne du Rhin. Couché à terre, foulé aux pieds par les chevaux, il alloit périr, quand Zieten passe et en est reconnu. L'officier l'appelle par son nom et implore son secours. Zieten se le remet sur - le - champ, ordonne à un houssard de le relever, de lui rendre la liberté et de protéger sa fuite.

Un dernier danger attendoit Zieten. Entre Leobschutz et Jägerndorf, sur les hauteurs de Peterwitz, étoit campé un corps considérable de houssards. Il se seroit glissé sans en être aperçu; la distance étoit trop grande pour qu'il eût eu à les craindre; mais le zèle inconsidéré d'un régiment de cuirassiers du margrave le met à deux doigts de sa perte. Sur la nouvelle qu'il arrivoit, ce régiment voulant faciliter

*) Le colonel de Billerbeck.

sa jonction, passe entre lui et les Autrichiens, leur donne l'alerte par ce mouvement, et les attaque malgré leur supériorité. Bientôt repoussé et culbuté sur le régiment de Zieten, il veut l'entraîner dans sa fuite rapide. Mais trop fatigués pour suivre avec la même vitesse, les braves houssards restent en arrière, et soutiennent seuls le choc de l'ennemi. Se battant toujours en retraite, ils se font jour le sabre à la main, et arrivent enfin à Jägerndorf avec une perte peu proportionnée aux dangers qu'ils ont courus.

Ils y furent reçus avec l'allégresse et l'admiration dûes à leur audace et à leur bonheur. Leur entrée fut un triomphe. Le margrave, dont l'embarras avoit augmenté de jour en jour, faute de communications, se voyoit tout-à-coup tiré d'incertitude, et ne cessoit de remercier Zieten du service qu'il lui avoit rendu en lui faisant parvenir les volontés du roi. Le corps entier partageoit sa reconnoissance, et s'empressoit de la témoigner avec une cordialité vraiment touchante. Zieten a toujours parlé de cette réception avec sensibilité, et de

l'expédition même avec la joie pure et légitime que lui inspiroit le succès qui la couronna, et le sentiment flatteur d'avoir trompé la vigilance des partisans autrichiens les plus renommés, et joué de finesse contre les Esterhazi, les Festetitz, les Spleny, les Caroly, les Ghilany, qui tous s'étoient trouvés sur son passage.

Dès que le margrave eut été instruit des intentions du roi, il fit ses préparatifs en conséquence, leva son camp le 22 mai, et commença cette retraite brillante et victorieuse, qui l'a rendu si célèbre. Son corps marchoit dans l'ordre suivant. Les houssards de Brunikowski, le régiment de Rochow cuirassiers, et celui de Bock infanterie, composoient l'avant-garde. Quatre-cents chariots de farine, tout le bagage et le corps d'armée suivoient. Les cuirassiers de Gessler, les dragons de Wurtemberg et les houssards de Zieten faisoient l'arrière-garde.

Les Autrichiens qui avoient pu calculer la marche du margrave, avoient pris leurs mesures en conséquence pour l'empêcher. A un

quart de lieue de Jägerndorf ils avoient dressé une batterie de douze pièces, et les hauteurs de Peterwitz étoient garnies de canon. Leur principale force occupoit le Hullberg. Trente-deux bouches à feu et un détachement d'infanterie le défendoient. Plus loin, des manteaux-rouges avec du canon, avoient pris poste dans le village de Brelsch. Les dragons de Saxe-Gotha les soutenoient, et depuis le Hullberg jusqu'au grand chemin qui conduit à Neustadt, le reste de la cavalerie avec les houssards de Festetitz, Kalnocky et Spleny, bordoient la route par où les Prussiens devoient passer. L'infanterie se tenoit à gauche, sur les hauteurs qui s'étendent de Peterwitz à Mokker.

A peine le margrave fut-il sorti des portes de Jägerndorf que l'on entendit partir du Hullberg deux coups de canon; le même signal fut répété des hauteurs de Peterwitz. Alors le feu des batteries et de la mousqueterie commença. Les Prussiens y répondoient foiblement, et avançoient toujours. Leur avant-garde arrivée au pied du Hullberg eut ordre de faire halte, et de se mettre en bataille pour

que les bagages pussent défiler derrière la ligne. Alors l'ennemi redoubla son feu, qui fit plus de mal aux bagages qu'aux troupes. Celles-ci condamnées à l'immobilité, brûloient d'envie de se battre. Deux fois le commandant du régiment de Bork *) envoya son aide-de-camp au margrave pour obtenir la permission d'attaquer la montagne; il promettoit de l'emporter d'assaut avec son seul régiment, et répondoit des suites. Mais le margrave, tout en louant son courage, lui fit répondre chaque fois, que les ordres du roi portoient qu'il évitât tout engagement sérieux et qu'il ménageât son monde.

Tandis que l'avant-garde et le corps d'armée avançoit en ligne parallèle avec les chariots, en longeant le Hullberg, un train d'artillerie et de bagages se trouvoit arrêté dans un défilé et sans escorte suffisante. L'ennemi qui s'en aperçut, voulut profiter de la faute; il descendit en force du Hullberg, pour disperser l'arrière-garde et enlever tout ce qui

* *

*) Le colonel de Gravenitz.

se présentoit. Mais les généraux Zieten et Schwérin ne lui en donnèrent pas le temps, et prévinrent l'attaque.

L'ennemi avoit son infanterie au centre, et sa cavalerie sur les ailes. Le général Schwérin, qui commandoit les dragons de Wurtemberg, commença par donner sur le régiment de Ghilany, qu'il rompit, à qui il prit deux drapeaux, et qu'il écharpa. Alors il trouva, en seconde ligne, celui d'Esterhazy, dont il soutint le feu et qu'il attaqua à l'arme blanche. Pendant ce temps les dragons autrichiens menaçoient de le tourner, quand Zieten, qui avoit attendu ce mouvement, se jeta sur eux, les prit en flanc et à dos, les culbuta, les dispersa, et rendit ce service important à Schwérin, au moment, où affoibli par ses pertes, son régiment commençoit à plier. Pendant qu'il étoit aux prises avec les dragons, les houssards ennemis essayèrent de le tourner. Il leur opposa quelques escadrons, et fut à son tour secondé par les cuirassiers de Gessler, de sorte que l'ennemi repoussé de tous côtés, reprit sa première position, renonçant à s'emparer du bagage. Le

reste des troupes qui devoient inquiéter la marche des Prussiens, après avoir vu l'issue malheureuse du combat, loin de le recommencer, s'enfuit dans les forêts voisines avec de grands cris.

De cette manière la bravoure des soldats et la capacité des chefs sauvèrent artillerie et bagage, sans le secours de l'infanterie à laquelle le margrave avoit fait faire halte; car à peine eut-il vu et admiré la contenance de son arrière-garde, que fidèle aux ordres du roi, sans s'arrêter, sans exposer son monde, il se remit en marche, et laissa aux houssards le soin de la couvrir, et de le suivre. Ils ne furent plus inquiétés le reste du chemin; l'ennemi ne se montra que de loin.

Outre les deux drapeaux qu'on avoit enlevés aux Autrichiens, ils perdirent dans cette affaire quatorze-cents hommes; on apprit de leurs prisonniers que les régimens de Ghilany, d'Esterhazy et de Saxe-Gotha avoient principalement souffert. La perte des Prussiens ne fut pas moins considérable à proportion. Cette

journée coûta à Zieten beaucoup de monde et trois de ses officiers.

Dès que le margrave se fût fait jour, il en donna avis au roi, et la jonction eut lieu le 28 mai à Frankenstein. Plus cette opération avoit paru difficile, au point que le roi, en envoyant Zieten à Jägerndorf, avoit douté lui-même de l'événement; plus l'heureuse issue de cette retraite savante le remplit de joie. Il reçut le margrave en triomphe, et décora de l'ordre pour le mérite militaire, tous les officiers de l'état-major des régimens de Zieten et de Wurtemberg, et même les capitaines de ce dernier régiment.

On se demande avec raison, pourquoi les capitaines de Zieten ne participèrent pas à la même distinction. Non-seulement le régiment avoit soutenu vaillamment celui de Wurtemberg dans l'attaque du Hullberg; mais de plus, en marchant à Jägerndorf, il avoit rempli une commission délicate, et couru de grands dangers. Il faut croire que la modestie de Zieten l'empêcha de mettre cette expédition dans tout

son jour, et que le roi en aura ignoré les détails. Quoi qu'il en soit, le général Schwérin fut plus heureux. Son souverain le combla d'éloges et de bienfaits, et l'assura dans sa réponse, „que, quelque chose qu'il eût à lui demander lui ou sa famille, on n'auroit qu'à présenter cet écrit, pour obtenir tout ce que l'équité permettroit d'accorder.“ Cette occasion s'offrit, et le roi remplit ses engagemens. La fille du général avoit son bien placé chez un des principaux fabricans de Berlin, qui fit banqueroute. Elle s'adressa à Fréderic, qui lui-même intéressé dans cette affaire par des avances, ordonna que la priorité des remboursemens fût accordée à cette dame, qui ne perdit rien.

Après la jonction du margrave avec le roi, toute l'armée brûloit du desir de se mesurer avec l'ennemi, et Fréderic, qui avoit besoin de livrer bataille, sut mettre cette ardeur à profit.

Tout étoit prêt pour frapper un grand coup. Dès que l'armée austro-saxonne fut

entrée en Silésie par Landshut, le roi leva son camp de Frankenstein, le prit le 29 mai à Reichenbach, passa par Schweidnitz le 1 juin, et distribua son armée en différens camps, qui durent s'étendre jusqu'à Jauernick. L'ennemi s'avança à Gros-Hennersdorf, et vint se prendre au piége qui lui avoit été dressé. Le roi marcha le 2 juin à sa rencontre jusqu'au ruisseau de Strigau, et le battit le 4 à Hohen-Friedberg.

Zieten n'avoit encore pris part à aucune bataille rangée, il ne s'étoit illustré que par des combats. On sait qu'à Molwitz il gardoit les bagages; ici il commanda un corps de réserve de vingt escadrons. Sa place lui fut assignée derrière le centre de la seconde ligne, pour se porter où il seroit besoin.

Une description détaillée de la bataille paroît superflue. On renvoie les lecteurs qu'elle pourroit intéresser, à celle qu'en a faite dans ses Oeuvres posthumes, le grand capitaine qui l'a gagnée. Elle est admirable. Il nous suffit d'un aperçu général, pour montrer la part active que Zieten y a prise.

On sait que le roi s'étoit arrangé de manière à s'approcher des ennemis sans qu'ils s'en doutassent. Le général Dumoulin ouvrit le premier acte de cette sanglante tragédie par la déroute des Saxons. Il les surprit au moment où ils alloient occuper Strigau, et obtint une victoire aisée. Pendant qu'on se battoit, le prince de Lorraine rangeoit son armée en bataille. Les Prussiens qui l'avoient prévenu, attaquèrent son aile gauche, et la firent plier. Pour rendre la victoire complète, il ne manquoit plus que d'en faire autant à la droite. Le roi en donna l'ordre; pendant que sa gauche l'attaqueroit de front, son aile droite qui n'avoit plus d'ennemi devant soi, devoit se porter sur le flanc gauche et derrière les Autrichiens; mais cette droite brossa dans les bois et les marais de Rohnstock, et n'en sortit que tard. Pendant ce temps, la cavalerie de l'aile gauche, commandée par le général Nassau, avoit essuyé un contre-temps qui auroit pu changer l'issue de cette journée. Le général Kiow avoit à peine passé le pont du ruisseau de Strigau avec les dix premiers escadrons de sa brigade, que le pont se rompit. Son inten-

tion avoit été d'attaquer la cavalerie autrichienne qu'il avoit en tête; il le fit malgré cet accident, et il en eût été la victime; déjà l'ennemi l'entouroit, et après l'avoir enlevé ou dispersé, il seroit tombé sur l'aile gauche sans défense. Mais Zieten apporta un prompt remède au mal, et arrêta le danger dès sa naissance. Il avoit calculé comme possible l'accident du pont, et jugeant ce mode de passage insuffisant, il avoit fait sonder le gué. Cette précaution sauva Kiow, et peut-être l'armée. Le corps-de-réserve traverse la Strigau, fond sur l'ennemi, le rompt, dégage Kiow, et donne le temps au général Nassau de suivre avec le reste de la cavalerie, et d'achever la déroute. *)

Lorsque l'aile droite sortit des bois et des marais pour attaquer l'ennemi, la gauche des Prussiens avoit déjà gagné un terrain considé-

*) Le roi, dans l'*Histoire de mon temps*, dit en peu de mots: „Le général de Zieten joignit Kiau avec la réserve, culbuta devant lui tout ce qui voulut lui résister, et donna à Mr de Nassau, qui commandoit cette gauche, le temps de la faire passer à gué."

rable, la victoire étoit décidée, et le beau plan de Fréderic avoit réussi au-dela même de son attente.

Le régiment de Zieten eut principalement en tête les cuirassiers de Hohen-Embs et les dragons de Saxe-Gotha. Il en fit un grand carnage, et cueillit de nouveaux lauriers. Un houssard entre autres, le même qui avoit fait preuve de témérité à Tein, et qui par-tout affrontoit le danger, fit prisonnier le général de Berlichingen.

Ce fait seroit trop peu intéressant en lui-même pour trouver place ici, s'il n'étoit accompagné de quelques circonstances qui le rendent piquant, parce qu'elles servent à la fois à peindre et le général autrichien, et les houssards de Zieten, et le grand Fréderic.

Berlichingen qui commandoit à Molwitz l'aile droite de la cavalerie, et qui dans cette fameuse journée avoit remporté des avantages assez considérables sur celle des Prussiens, ne concevoit rien aux pas de géant qu'elle avoit

faits dans ce court intervalle. Non-seulement il ne reconnoissoit plus ces apprentis dans l'art militaire, mais ce qui le frappoit et le dépitoit le plus, c'étoit de voir les houssards dont il ignoroit à Mollwitz jusqu'au nom, devenir redoutables à sa cavalerie de ligne. Au lieu d'applaudir, comme Baronay, à ces progrès de l'ennemi, il se soulagea par des invectives, et s'en permit pendant la mêlée de si offensantes, que le houssard dont nous venons de parler, ne put les entendre sans une juste indignation. Il s'élança sur lui, et lui porta un coup de sabre qui lui auroit fendu la tête si le général ne l'avoit esquivé, et qui ne fit que lui effleurer la peau; mais la blessure fut mortelle pour sa perruque bien peignée et poudrée à blanc, qui roula à terre et fut foulée aux pieds des chevaux. Alors le général à tête chauve demanda quartier en se nommant, et fut fait prisonnier. Il ne discontinuoit point encore ses propos piquans; mais les houssards plus honnêtes et qui savoient ce qui étoit dû à son rang, s'abstinrent d'y répondre jusqu'à ce qu'ils l'eussent amené en présence du roi. Alors ils en firent des plaintes amères, et demandè-

rent raison de ces injures. Le roi tança fortement le général, et lui fit comprendre que c'est aux vaincus à honorer la bravoure du vainqueur. En même temps il renvoya les houssards avec ces paroles: „Soyez tranquilles, mes amis; vous êtes des braves qui avez fait votre devoir. Je suis content de vous; continuez toujours de même!“

Les Autrichiens se retirèrent par Hohen-Friedberg et les Saxons par Seifersdorf. Les uns et les autres avoient fait une perte considérable en morts, en blessés, en prisonniers, en artillerie et en trophées. Les Prussiens les poursuivirent jusques sur les hauteurs de Kauder, où ils s'arrêtèrent pour prendre quelque repos après une journée aussi fatigante. Le lendemain matin les généraux Dumoulin et Zieten furent détachés à la poursuite de l'ennemi, dont l'arrière-garde étoit composée des corps de Nadasty et de Wallis, arrivés depuis la bataille pour couvrir la retraite. Zieten avec son régiment avança sur Reich-Hennersdorf pour l'attaquer de front, tandis que deux régimens de cavalerie le prendroient en flanc;

cependant le corps d'armée avoit une avance trop considérable, et ils n'atteignirent que l'arrière-garde. Celle-ci fut acculée dans le défilé de Faulbruck, et perdit beaucoup de monde et de bagage. Le reste gagna la Bohème, en passant la frontière à Liebau.

Le roi n'avoit plus rien à craindre, ni pour le moment à desirer. Les Autrichiens avoient payé cher leur invasion; non-seulement la Silésie étoit évacuée, mais les Prussiens étoient entrés en Bohème. Le prince de Lorraine ayant pris son camp entre Königingrätz et Pardubiz, le roi mit le sien tout près de là, à Chlumiz, entre Rusac et Diwatz. Les deux camps se touchoient, et sembloient n'en faire qu'un. Les deux armées gardèrent cette position pendant trois mois, l'ennemi pour se refaire de sa perte, le roi pour ne point s'aventurer trop à la légère. Le vainqueur de Hohenfriedberg, le conquérant de la Silésie, ne pouvoit se cacher que les ressources de la reine de Hongrie n'étoient rien moins qu'épuisées; fidèle à son plan de défensive, il se contenta d'observer l'ennemi et d'affamer une partie de

la Bohème, bien résolu de mettre à profit les circonstances et les événemens.

Cet intervalle de repos n'eut lieu que pour les opérations de l'ensemble; le détail des hostilités, les escarmouches, les reconnoissances, les coups de main, la petite guerre en un mot alloit son train, et rendit la campagne extrêmement pénible pour les Prussiens. Les ennemis avoient grand nombre de troupes légères; celles des Prussiens étoient employées soit à garder les passages, soit à tenir en respect un corps de Hongrois qui postés derrière Breslau et Schweidnitz, devoient inquiéter les transports de vivres qui tous les cinq jours partoient de Schweidnitz pour l'armée. Le roi lui-même confirme ce fait: „Chaque botte de paille dit-il *) coûtoit un combat. Moratz, Trenck, Nadasty, Franchini étoient tous les jours aux champs; enfin, c'étoit une école pour la petite guerre.

Malgré la supériorité de l'ennemi, les officiers prussiens n'évitoient aucune occasion de les

*) Histoire de mon temps.

harceler. Souvent leur bravoure les menoit trop loin; un jour elle auroit été fatale à quelques-uns d'entre deux, si le génie tutélaire de Zieten ne les eût protégés.

Un major de son régiment, nommé Rohr, avoit concerté avec un de ses amis, le major Meyer dragon, une expédition hardie, qui consistoit à enlever tout un régiment d'uhlans campés entre Königingrätz et Smirsitz. Ils en avoient obtenu la permission de leurs chefs, qui leur confièrent à chacun deux-cents chevaux. Leur bravoure et leur capacité étoient connues de Zieten, mais il connoissoit en même temps leur trop grande vivacité, et en appréhenda les effets. Pour prévenir ou réparer leurs fautes, il les suivit à leur insçu avec son régiment, et s'embusqua dans un bois sur la grande route de Königingrätz.

Ce qu'il avoit craint arriva. Les deux partisans furent d'abord heureux, surprirent, dispersèrent les uhlans, en tuèrent, en prirent une partie. Mais, au lieu de se contenter de ces premiers avantages, ils voulurent les pousser,

et poursuivirent les fuyards jusques dans les faubourgs de Königingrätz. C'étoit une haute imprudence. Ils ne pouvoient pas ignorer qu'il y eût une forte garnison dans cette ville. Elle fut sur pied dans l'instant, et se jeta de tous côtés sur eux. Les uhlans à leur tour, reprirent courage, se rallièrent, et tombèrent avec le reste sur cette poignée de monde, qui dans un terrain coupé, embarrassée par les prisonniers mêmes qu'elle avoit faits, n'étoit rien moins qu'en bon ordre. Pressés de toutes parts, on voyoit le moment où les houssards, sur leurs chevaux légers, échapperoient par la fuite, et où les dragons, dans l'impossibilité de les suivre, seroient obligés de se rendre ou de se faire hacher.

Ce fut le moment que Zieten choisit pour sortir de l'embuscade. Son apparition imprévue étonna un moment les deux partis. Venoit-il comme ami ou comme ennemi? Bientôt le doute fut levé. On reconnut Zieten, et sa seule vue inspira aux Autrichiens une terreur panique, qui leur fit prendre la fuite. Zieten

dégagea les prisonniers, en fit à son tour, et non content d'avoir tiré les deux majors du mauvais pas où sans lui ils auroient succombé, il termina glorieusement leur expédition. C'est ainsi qu'il acquitta en leur faveur la dette qu'il avoit contractée sur le Rhin, lorsque le général Baronay vint à son secours au débouché d'un défilé, et le dégagea à-peu-près de la même manière.

Bientôt après cette expédition, le régiment de Zieten fut morcelé en plusieurs divisions, et réparti par détachemens entre les divers bataillons qui occupoient la frontière. Le général lui-même avec quelques-uns de ses escadrons, dut joindre le corps de Dumoulin, qui, pour protéger les transports de Schweidnitz à l'armée, occupoit les positions de Trautenau et de Skalitz. Ce fut dans cet intervalle que le roi livra la bataille de Soor, le 30 septembre, et battit pour la seconde fois l'armée de l'impératrice-reine. Elle venoit d'obtenir ce titre par son époux, le grand-duc de Toscane, élu empereur le 13 septembre, sous le nom de François I.

Zieten manqua par devoir et malgré lui, cette occasion de se signaler. Mais lorsqu'ensuite le roi leva son camp le 16 octobre pour retourner en Silésie, il reprit son poste ordinaire, et couvrit la marche, qu'il fermoit avec le corps du général Dumoulin, et qu'inquiétoient Nadasty et Franchini à la tête de huit à dix-mille hommes. Serrée de près dans un défilé près de Schazlar, ce fut par les talens et la bravoure de Zieten, que l'armée se tira de ce mauvais pas; il repoussa l'ennemi avec perte de deux à trois-cents hommes. Zieten n'avoit pas tout son régiment avec lui; le petit nombre de ceux qui l'accompagnoient, est mort; les détails de l'affaire nous manquent, et nous devons nous borner à ce peu de mots qui se trouvent dans les Oeuvres du roi: „Une attaque de cavalerie, que la petite plaine de Schazlar permit de faire, causa une perte de trois-cents hommes à l'ennemi." Zieten perdit dans ce combat un de ses meilleurs officiers, le major de Rohr, à qui il venoit de sauver la vie peu auparavant.

* *

Le corps de Dumoulin fut destiné à former un cordon le long des frontières. Le reste de l'armée croyant la campagne finie, entra en cantonnement; et le roi étant parti pour Berlin, elle n'attendoit que la séparation de celle des Autrichiens, pour prendre des quartiers d'hiver.

Ce n'étoit pas l'intention des ennemis de la Prusse. Ils avoient concerté entre eux un plan dont le succès eût été funeste à cette puissance. Menaçant les états héréditaires de Fréderic, les Saxons qui jusqu'alors uniquement auxiliaires de l'Autriche, n'avoient porté les armes dans la Silésie que pour la rendre à leur fidèle alliée, levoient le masque et alloient prendre l'offensive. Un traité secret venoit d'être conclu entre les cours de Vienne et de Dresde. En conséquence, les troupes impériales devoient passer de Bohème en Saxe, s'y joindre à celles de l'électeur, et tomber à l'improviste sur Berlin, au coeur de l'hiver, où elles auroient trouvé le roi sans troupes et la ville sans défense. On espéroit que ce seul coup décideroit non seulement du sort de la Silésie,

mais de plusieurs autres provinces prussiennes, que les alliés se partageroient.

Fréderic n'eut connoissance de cette trame que le 8 de novembre, dans un moment où terminant à peine une campagne ruineuse, embarrassé de trouver des fonds pour l'année prochaine, et ayant indisposé presque toutes les puissances contre lui, il voyoit son existence politique dans un état où il ne lui restoit plus qu'à vaincre ou à périr. Alors, ne consultant que son génie et son courage, il conçut ce beau plan, qui seul l'eût rendu immortel, et dont l'exécution remplit d'étonnement et d'admiration l'Europe entière, attentive à l'issue de cette campagne d'hiver.

Il ordonna au prince d'Anhalt-Dessau, de rassembler dans le plus grand secret une armée sur les frontières de la Saxe. Un corps de cinq mille hommes fut placé aux portes de Berlin. Il parut suffisant, parce que l'intention du roi étoit d'empêcher l'ennemi de pénétrer jusques-là. Fréderic rejoignit en personne sa grande armée de Silésie; dès le 15 no-

vembre il étoit arrivé à Lignitz, d'où il donna les ordres convenables pour attaquer les Saxons de front et à dos, pendant que lui-même, à la tête de son armée, tomberoit sur les cantonnemens que le prince de Lorraine venoit d'établir en Lusace, et le rechasseroit en Bohème.

La crise violente demandoit un prompt remède; les choses en étoient à cette extrémité qu'il falloit risquer le tout pour le tout. Fréderic plein de confiance en sa fortune, n'en mettoit pas moins dans ses invincibles Prussiens.

La situation des deux armées étoit à-peu-près la même que celle où l'on s'étoit vu avant la bataille de Hohen-Friedberg; le roi eut recours aux mêmes ruses, pour attirer les ennemis dans les mêmes piéges. Il cacha soigneusement son plan, fit préparer les chemins, amassa des vivres sur la route, trompa les gens du pays, par conséquent l'ennemi, et accredita l'opinion qu'il alloit couvrir Berlin

et la Marche, et qu'il se portoit sur Crossen pour prévenir le prince de Lorraine.

Trompé par ces préparatifs, le prince fit avancer ses troupes, et le roi dont le dessein étoit de se laisser dépasser par les Impériaux, puis de les prendre par derrière pour les forcer à se battre, leur opposa pour la forme le prince de Dessau sur la frontière saxonne. Mais au moment où il apprit que les cantonnemens s'ébranloient, il les suivit, s'approcha de la Queis, et arriva le 22 novembre à Holstein, château-fort de la principauté de Jauer, à un mille de Naumbourg. L'ennemi avançoit toujours pour s'approcher de Berlin. Son aile gauche s'appuyoit sur Lauban, et sa droite s'étendoit à Görlitz. La Queis seule le séparoit du roi qu'il croyoit loin de là. Ce prince se mit en marche le 23 sur quatre colonnes, passa la Queis à Naumbourg, favorisé par un brouillard épais, et donna pour rendez-vous-général aux troupes Catholisch-Hennersdorf, village de la Lusace, dans l'intention d'y camper et d'y attendre l'événement, ou de l'amener.

On étoit entré en Lusace sans savoir au juste quels étoient les quartiers que l'ennemi occupoit; il fallut user de précaution, et faire précéder chaque colonne par un régiment de houssards; elles avoient, de plus, l'ordre de se soutenir au besoin. Les deux colonnes du centre étoient composées d'infanterie; les deux autres, de cavalerie. Le roi conduisoit la première du centre, et Zieten avec son régiment la précédoit.

Cette colonne avoit pour guide un garçon meunier qui l'égara, et la mena à un marais où les bestiaux paissoient en été, et qui n'étoit guères praticable dans l'arrière-saison. Ce contre-temps arrêta la marche de la colonne. Zieten avoit trouvé un chemin, qui le long d'un grand bois, s'étendoit jusqu'à Hennersdorf. Non loin du village, la tête du régiment donna sur deux védettes faisant partie d'une garde-avancée. L'ennemi qui ne voyoit sortir de la forêt que des tirailleurs en petit nombre, les prit pour une foible patrouille qui ne valoit pas la peine qu'on donnât l'alarme. Le général, de son côté, apprit avec certitude

que le village étoit occupé par trois régimens de cavalerie saxonne *) et un régiment d'infanterie **).

Cependant la colonne du roi, avec sa grosse artillerie, ne s'étoit point encore tirée du marais. Elle étoit trop loin pour que Zieten pût compter sur elle. L'embarras du général étoit grand, sa résolution fut prompte, et semblable à celle qu'il prenoit toujours dans de pareilles occasions, d'attaquer l'ennemi plutôt que de s'en laisser prévenir. Pour donner à la colonne royale le temps de passer le marais, il fit dire au roi: „Que Hennersdorf étoit rempli d'ennemis; que lui, Zieten, les attaqueroit, et les amuseroit jusqu'à l'arrivée du secours.“ En même temps il partagea sa troupe en trois corps, se mit à la tête de l'un, et ordonna aux deux autres „d'entrer dans le village par le milieu; de tourner ensuite, l'un à droite, l'autre à gauche; de parcourir le village au grand galop, sans donner à la cavalerie

*) Les régimens de Dalwitz, d'Obyern et de Vitzthum.

**) Le régiment de Saxe-Gotha.

ennemie le temps de monter à cheval et de se reconnoître."

Zieten avec la division qu'il s'étoit réservée, suivit les deux autres, pénétra dans le village par la même entrée, trouva la garnison en mouvement, et le régiment de Saxe-Gotha prêt à le recevoir à coups de canon. De côté et d'autre, il se formoit des escadrons; il n'y avoit pas un moment à perdre.

Zieten, avec ses quatre escadrons se jette sur le régiment qui l'attend de pied ferme. Il tente l'impossible, et l'impossible lui réussit. Le régiment entier est haché ou pris. Canons, drapeaux, tout tombe au pouvoir du vainqueur.

Cependant, les six autres escadrons se sont dispersés à droite et à gauche dans le village en escarmouchant. Les houssards *) de Ruesch arrivent à leur appui. On ne donne point à l'ennemi le temps de se recon-

*) Connus sous le nom de houssards noirs.

noître. Zieten après la défaite du régiment de Saxe-Gotha, reste avec sa division au centre du village. Ce village qui a une lieue de long, est formé par une seule rue, aux extrémités de laquelle l'alerte est à peine encore parvenue. A mesure que les escadrons ennemis veulent gagner le centre, où est l'attaque principale, ils sont attaqués et dispersés par les houssards de Zieten et de Ruesch. Après le régiment de Saxe-Gotha, celui d'Obyern souffre le plus; ils ont perdu l'un et l'autre quatre canons, tous leurs drapeaux et étendards et cinq timbales, avant l'arrivée d'un troisième régiment de cavalerie prussien et de quelque infanterie. Ce renfort achève la victoire. Le village est occupé, les issues fermées; les deux régimens saxons qui restent encore, tombent au pouvoir des Prussiens avec leurs chefs et leurs étendards.

L'entrée du roi à Catholisch-Hennersdorf couronna cette belle journée. Il y prit son camp avec une satisfaction égale à la grandeur du service. Zieten déposa les trophées à ses pieds, et lui demanda pour son régiment, deux

des timbales qu'il avoit prises. Le général Ruesch se joignit à lui pour faire la même demande. Elle leur fut accordée, et depuis ce temps les deux régimens jouissent de la prérogative de se servir de timbales pour accompagner leur musique militaire. Le reste de la cavalerie légère n'en a point; et toutes les fois que le régiment de Zieten entre en campagne, il dépose les siennes en pompe à l'arsenal de Berlin.

La victoire de Hennersdorf fut pour Zieten le terme de cette guerre, et de la part active qu'il y prit. Il eut le malheur d'être blessé. Ce fut la première fois depuis qu'il étoit en campagne. Un de ses gens, par étourderie, tira un coup de feu au fort de la mêlée, qui lui traversa le mollet de la jambe. Cet accident l'obligea de quitter l'armée, et de se retirer le 26 novembre à Görlitz, ville de la Haute-Lusace, qui venoit de passer la veille aux Prussiens par capitulation.

On a lieu d'être surpris que dans ses Oeuvres posthumes, Fréderic ne parle que

vaguement du service que Zieten lui rendit à Hennersdorf, et de la part qu'il eut au succès de cette journée *). Mais sans examiner si la mémoire de Fréderic l'a par-tout également bien servi dans la composition de son histoire, il suffit d'observer que les exploits de Zieten ne furent pas toujours fidèlement rapportés à ce prince, et quelquefois même lui furent cachés. Zieten ne possédoit pas le grand art de se faire valoir; la haine et l'envie avoient beau jeu contre lui. Nous les avons vues l'épargner quelque temps; nous les verrons se réveiller au bruit de sa renommée. Tant que ses faits d'armes parloient en sa faveur, il sut se maintenir dans les bonnes grâces de son souverain; mais dans le calme de la paix, la cabale qui s'étoit formée contre lui, parvint à les lui enlever pour un temps. Nous n'anticiperons point sur cette partie intéressante de la vie de Zieten. Il y a tout lieu de croire

*) Voici le passage: „Pendant que les troupes défiloient, les houssards de Zieten donnèrent dans le village de Catholisch-Hennersdorf, et avertirent qu'il étoit garni de deux bataillons et de six escadrons de Saxons; ils ajoutèrent qu'ils amuseroient assez l'ennemi pour donner à la colonne le temps d'arriver.

que dès l'affaire de Hennersdorf ce général se crut desservi auprès du roi; qu'il connoissoit très-bien celui qui cherchoit à lui nuire dans l'esprit de ce prince; que ce fut peut-être plus ce sujet de mécontentement que sa blessure qui le retint à Görlitz; et qu'à l'arrivée du roi dans cette ville, pour étouffer le mal dès sa naissance, il crut devoir lui écrire, puisqu'il en reçut la réponse suivante:

„Mon cher major-général de Zieten. Soyez persuadé que c'est avec une peine extrême que je vous vois dans une fausse idée. A en juger par votre lettre du 30, vous craignez que je ne sois prévenu contre votre personne ou du moins contre vos services. Je puis vous assurer que vous vous trompez à l'un et à l'autre égard. Je vous estime comme un officier de mérite, et je suis très-satisfait de vos bons, fidèles et utiles services. Si de temps à autre j'ai chargé le général ... *) de quelque commission particulière,

*) L'auteur de la vie de Zieten a eu ses raisons pour ne pas le nommer. Fréderic le fait dans cette lettre. C'est le général de Winterfeld.

si après lui avoir confié mes vues secrètes, je lui donne le soin de vous faire parvenir mes intentions toutes les fois que les circonstances l'exigent, je ne vois pas qu'on puisse m'en vouloir ni m'en empêcher; d'autant moins que cela n'a lieu que dans certaines circonstances, et que par là vous ne perdez absolument rien ni de votre rang ni de votre ancienneté.

J'espère que cette déclaration suffira non-seulement à vous tranquilliser, mais que vous y trouverez encore la preuve et l'assurance de mon affection pour vous.

Du quartier-général de Görlitz,
le 3 décembre 1745.

Fréderic."

Cette correspondance et les explications qu'elle peut avoir amenées, contribuèrent pour le moment à rétablir la bonne harmonie. Le roi venoit de sentir vivement ce qu'il devoit à son général; et celui-ci pleinement tranquillisé, pendant que sa blessure le retenoit à Görlitz, suivit de loin les progrès de son maître et les

succès des armes prussiennes, qu'il avoit préparés par la défaite des Saxons à Hennersdorf.

Ainsi fut déjoué le grand plan des ennemis de la Prusse. Les Saxons repoussés de quartiers en quartieres jusqu'à Dresde; les Autrichiens rechassés en Bohème; le prince d'Anhalt vainqueur à Kesselsdorf, le 15 décembre; tels furent les grands événemens qui suivirent ce premier début en Lusace. Des flots de sang éteignirent le flambeau de la discorde et les torches de la guerre; et, dès le 25 décembre, les plénipotentiaires de l'impératrice-reine et du roi de Pologne signèrent, sous les yeux de Fréderic-le-grand, la paix de Dresde, aussi honorable qu'avantageuse pour la Prusse.

Moins on avoit pu s'attendre à une pareille issue, plus l'admiration de l'Europe entière se fixa sur la personne de ce prince et sur son armée. Cinq ans auparavant, on l'avoit vu débuter sur le grand théâtre de la guerre; aujourd'hui on l'en voyoit descendre de nouveau, vainqueur et maître de l'art; ses

coups d'essais avoient été des chefs-d'oeuvre. On reconnut, on craignit en lui le grand capitaine; on commença à se persuader que l'armée que son génie inspiroit, étoit invincible. Le nom de Prussien étoit devenu le synonyme de héros; et la Silésie, conquise pour la seconde fois, sembloit pour toujours unie au corps politique de la Prusse.

Zieten remporta de cette guerre un nouveau tribut d'estime et d'admiration. Il s'étoit montré digne de se mesurer avec les plus grands capitaines de son temps; joignant la sagesse au courage, la hardiesse à la persévérance, la ruse à la présence d'esprit, et l'activité au sang-froid, il concevoit son plan avec la lenteur de l'orage qui se forme, et l'exécutoit avec la rapidité de l'éclair; ne perdant jamais la tête au fort de la mêlée; distribuant ses ordres toujours à propos, toujours avec la plus grande précision; prévoyant tout, préparé à tout, et sachant profiter de tout; ayant le coup-d'oeil militaire sûr et infaillible; également admirable dans l'attaque et dans la défense; capable des entreprises les plus auda-

cieuses; affrontant les hasards dès que son devoir l'y appeloit, il en étoit toujours sorti vainqueur. Ferme dans ses principes, invariable dans sa probité, patriote zélé, également fier, délicat et noble, incapable de se détourner de la carrière de l'honneur et du devoir; attaché à son roi par les liens indissolubles de l'amour et de la fidélité; lui prouvant par les plus grands sacrifices sa soumission, son dévouement; renonçant, pour lui plaire, à soi-même, à tout, hormis son honneur, ses principes, sa religion, sa patrie; détestant toute voie injuste de s'enrichir; désintéressé et sans aucune prétention; ne faisant rien pour plaire aux grands ou pour exciter l'admiration de la multitude; voulant toujours être, et ne jamais paroître; rendant justice au mérite d'autrui, estimant quiconque étoit recommandable par ses actions et par ses vertus, méprisant ouvertement l'homme que le vice avilissoit; obéissant avec fidélité aux ordres de ses supérieurs, mais sans renoncer au droit de se consulter lui-même et de se diriger par ses lumières; incapable de fléchir sous le joug de la crainte, comme de ramper sous celui de l'au-

torité; soutenant dans toutes les occasions son rang et son caractère: tel on l'a vu dans ces deux guerres. Il passoit pour le génie tutélaire de l'armée; on la lui confioit dans toutes les marches. Avançoit-on contre l'ennemi? il étoit à la tête; se retiroit-on? il couvroit la retraite. Il a réparé plus d'une faute des autres généraux; il n'en a fait qu'une par la négligence de ses patrouilles. Aussi, son roi et ses compagnons d'armes l'estimoient-ils, et ses subordonnés avoient-ils pour lui un respect et une obéissance sans bornes, parce qu'ils connoissoient ses lumières et son patriotisme, parce qu'ils savoient qu'il ne leur faisoit affronter la mort que là où l'honneur et la nécessité l'exigeoient, et que la victoire couronnoit ses entreprises. Son nom acquit une célébrité universelle. On lui accordoit sans balancer une place parmi les premiers capitaines de Fréderic. On l'appeloit le modèle des héros vertueux. L'humanité lui sourioit comme à celui qui l'embellissoit; et l'état, pour couronner son mérite, le décora du nom de vrai patriote.

* *

A l'estime, à l'admiration générales qu'on avoit pour lui, se joignoit un sentiment plus tendre, plus cher à son coeur; c'étoit l'amour, la confiance de ses camarades et de ses houssards. Au milieu du tumulte des armes, il avoit su conserver ces vertus sociales qui signalèrent l'aurore de sa vie. Conduit, soutenu par une piété aussi pure que fervente, en lui l'homme moral ne s'étoit point démenti; comme ses talens et ses facultés, ses principes de religion avoient acquis de nouvelles forces. La maxime que *les devoirs du soldat ne sont pas ceux de l'homme*, cette maxime qui existoit du temps de Zieten, ne fut jamais la sienne. Jamais le bruit de l'airain et du bronze n'y étouffa la voix de l'humanité, de la sensibilité; loin d'avilir par ses sentimens le métier qu'il avoit embrassé, il croyoit l'honorer en les professant. Sévère en campagne, inexorable dans le service militaire, parce qu'il étoit le premier à se soumettre à la loi, parce qu'aucune faute, aucune négligence de sa part, ne sollicitoit son indulgence pour les autres; hors de là c'étoit la douceur, la complaisance mêmes; procurant à ceux qu'il com-

mandoit, tous les agrémens, toutes les commodités de la vie, ou du moins allégeant par un propos, un souris, un regard, le fardeau dont il ne pouvoit pas les décharger. Ses officiers, ses soldats s'en voyoient aimés comme d'un père, et ne réclamoient jamais en vain ses conseils, son intercession, ses secours. Juste et impartial à l'extrême, il ne toléroit autour de lui ni oppression ni persécution; exact à punir, il étoit plus prompt encore à récompenser toute action noble, tout trait de générosité.

Il s'est toujours montré sensible, équitable chez l'ennemi. Le droit de la guerre ne lui a jamais fait oublier les droits de l'homme. Loin de se permettre la moindre concussion, il étoit l'ami, le protecteur et le père des malheureux habitans au milieu desquels la guerre établissoit son théâtre. Quand il recevoit l'ordre de piller en quittant le pays ennemi, il ne l'exécutoit que pour la forme; il faisoit briser quelques fenêtres, abattre quelques fourneaux, déranger, renverser les meubles; jamais il n'a dépouillé du nécessaire le bourgeois ou le pay-

san, jamais il n'a exercé un acte de cruauté ou de barbarie.

Le soldat l'aimoit encore plus qu'il ne le craignoit; tout le pays formoit des voeux pour sa conservation; dans tous les états il comptoit des amis qui s'intéressoient tendrement à lui; non seulement sa patrie, mais les peuples qui l'avoient vu leur ennemi, rendoient hommage a son désintéressement, à sa grandeur d'âme.

Le lecteur équitable me pardonnera cette effusion de tendresse et d'estime; il ne la traitera ni d'exagération ni de flatterie; il permettra à la voix de la vérité le panégyrique de la vertu. Il trouvera les preuves de tout ce qu'il vient de lire, dans le coeur de tous les admirateurs de Zieten, il les trouvera dans ce qui a précédé ce portrait. Quiconque admet les faits, ne sauroit improuver un éloge qui en est la conséquence.

Je rapporte ici, comme supplément à la vie de Zieten pendant les deux premières guerres de Silésie, quelques anecdotes aux-

quelles je n'ai pu assigner d'autre place, faute de savoir au juste le temps ni le lieu où elles se sont passées, mais qui servant à caractériser l'homme et le héros, méritent d'être conservées.

Un général prussien avoit à passer, avec son corps, un défilé presque impraticable, ayant sur la droite une hauteur, sur la gauche un marais, et au débouché un pont qui servoit d'issue. De la hauteur qu'ils avoient occupée, les ennemis incommodoient les troupes que le général laissoit sans défense, uniquement occupé à sauver les bagages dont une grande partie lui appartenoit. Tout se débandoit, tout se portoit en désordre vers le pont.

Zieten qui suivoit avec l'arrière-garde, s'aperçoit de la confusion, accourt, trouve l'artillerie abandonnée, les chevaux tués, les artilleurs sans munition et sur le point de se rendre. On se plaint amèrement à lui de la conduite du général. Zieten, sans la juger, ré-

pare la faute. Soutenu par le brave Bulow *) qui avoit eu le bonheur de rassembler quelque infanterie, il attaque l'ennemi, le déloge de la hauteur, gagne avant lui le pont qu'il alloit occuper, dételle des bagages qui s'étoient enfoncés dans le marais, autant de chevaux qu'il en faut pour traîner les canons, et parvient à les sauver tous.

Le général qui avoit si mal rempli son devoir, recueillit tout l'honneur de l'expédition. Le roi le combla d'éloges de s'être si bien tiré de cette affaire; tandis que Zieten et Bulow gardoient le silence, satisfaits du service qu'ils avoient rendu, sans chercher à s'en vanter. On n'a jamais appris de Zieten, ni le lieu où cet événement s'est passé, ni le nom du général qui commandoit si mal la retraite. Ce n'est que dans les dernières années de sa vie que ce vieillard respectable en a fait mention, pour rendre justice à la mémoire de son ancien camarade.

---

*) Depuis, général de l'infanterie et l'un des meilleurs généraux prussiens.

Cette première anecdote prouve combien peu Zieten prétendoit à l'éclat, et quels ménagemens il avoit pour la réputation des autres; le trait suivant fournira un exemple de l'esprit d'ordre et de justice qui présidoit à toutes ses actions.

Il y avoit dans son escadron colonel, un houssard dont il estimoit la bravoure et l'intelligence; il desiroit l'avancer et faire sa fortune. Avant de le nommer bas-officier, il voulut s'assurer de sa probité. Pour cet effet, un jour que le houssard venoit de fourrager, Zieten s'approcha, lui fit mettre pied à terre, et en examinant sa charge, trouva deux oies enveloppées dans la paille. Non seulement il l'accabla de reproches, mais il ne put s'empêcher de lui faire sentir tout ce qu'il perdoit par sa faute: „Vous alliez être bas-officier; vous resterez soldat!“ Effectivement, le houssard ne parvint à ce grade qu'un an après.

La paix conclue, l'armée retourna dans ses garnisons. Le roi qui n'ignoroit pas les petites négligences de service et les abus

qui, pendant la guerre, s'étoient glissés parmi ses troupes, eut à coeur d'y porter remède, et de rétablir par-tout l'ordre et la régularité. La lettre qu'il écrivit sur ce sujet à Zieten, mérite d'autant plus d'être rapportée, qu'elle prouve les obligations que le roi croyoit avoir à son armée, et la justice qu'il se plaisoit à lui rendre.

„Mon cher major-général de Zieten. La guerre est finie; et je saisis cette occasion de déclarer à mes braves officiers, que pendant toute sa durée j'ai eu lieu d'être parfaitement satisfait de leur conduite. Ils ont rempli leur devoir dans toutes les occasions, et acquis aux armes prussiennes une gloire immortelle. De mon côté, je ne négligerai rien de ce qui pourra leur prouver ma satisfaction. J'ai, de plus, la ferme confiance, que les chefs, les commandans, l'état-major et tous les officiers en général, feront leur possible pour maintenir le bon ordre et la discipline militaire, qui ont contribué jusqu'ici à rendre l'armée invincible, et pour les rétablir là où ils pourroient s'être relâchés.

Pour cet effet, je vous recommande, ainsi qu'à votre état-major et à vos officiers, de relire avec soin et de méditer toutes mes ordonnances et réglemens militaires.

à Potsdam, ce 1 janvier 1746.

Fréderic."

Exact à remplir l'attente de son souverain, Zieten mit tous ses soins à faire rentrer son régiment dans l'ordre que la vie des camps avoit interrompu, et à lui faire adopter cette marche uniforme, cette gêne salutaire, cette scrupuleuse exactitude, qui dans les garnisons prépare les troupes au service de campagne.

Malheureusement, une nouvelle maladie dont il fut atteint en 1746, l'empêcha de continuer ce qu'il avoit commencé. Sa santé, comme nous l'avons vu, étoit fort délabrée lorsqu'il entra en campagne; tant que la guerre dura, il n'eut pas le temps d'être malade, ni même celui de se demander s'il l'étoit. Dédaignant de bonne heure les soins et les attentions outrées que la mollesse donne à la santé, il étoit parvenu à se rendre indépendant des

maux physiques, en pliant son corps sous le joug de sa volonté. Sans doute qu'avant d'atteindre ce but, et de s'endurcir aux maladies comme aux fatigues, il risqua plus d'une fois sa santé et sa vie; mais enfin l'expérience a prouvé la bonté de sa méthode, puisqu'il a réussi à fortifier l'une et à prolonger l'autre. Cependant, il n'étoit pas tellement insensible à sa conservation qu'il en négligeât entièrement le soin, et s'abandonnât à la seule nature, quand les secrets de l'art pouvoient lui être utiles, et ne contrarioient pas les devoirs de son état. Mais les remèdes ordinaires lui répugnoient; et après avoir essayé sans fruit les bains chauds de Hirschberg en Silésie *), il renonça aux médecins et à leurs traitemens, pour se jeter dans les bras des empiriques. Leurs drogues, qui tuent tant de monde, le sauvèrent. Il eut particulièrement recours au docteur Oehm de Dresde, dont il se loua jusqu'à la fin de sa vie. Sans jouir jamais d'une santé parfaite, et condamné au régime le plus sévère, dont nous fournirons ci-dessous les dé-

*) En 1746, au printemps.

tails, il attribuoit cependant aux secrets du sieur Oehm, la vertu de l'avoir soulagé et fait vieillir.

Les beaux rêves de sa jeunesse étoient sur le point de se réaliser; son plan favori, celui d'embellir sa terre, de rebâtir sa maison de Wustrau, alloit recevoir son exécution. Il en avoit le loisir: quant aux sommes que l'entreprise exigeoit, il n'en étoit pas de même. Malgré deux guerres où il auroit pu s'enrichir, malgré l'augmentation considérable de revenus qu'il devoit à la munificence du roi, ses épargnes ne montoient qu'à huit-cents écus *). Avec cette somme modique et toute l'ardeur irréfléchie d'un jeune homme, il commença un bâtiment dont les dimensions étoient telles, que pour l'achever, il falloit au moins trente mille écus **), que ne valoit pas toute la terre. Le roi qui s'intéressoit à l'entreprise, fit ce qu'il put pour la faciliter; il fournit du bois, des pierres. Les autres frais mangeoient

*) 3000 livres.

**) 112,500 livres.

un argent d'autant plus considérable que Zieten avoit l'air de bâtir pour l'éternité, tant la fabrique étoit solide, au point qu'aujourd'hui, après un demi-siècle, il n'y a rien encore de dégradé.

Zieten eut recours aux emprunts; il se procura les sommes nécessaires sans en prévenir son épouse qu'il n'avoit pas même consultée sur le plan de l'édifice. Il lui abandonnoit le soin de l'économie et du ménage, et se réservoit exclusivement la partie des bâtimens. C'étoit exiger beaucoup, et sans doute trop, de la condescendance de l'épouse la plus raisonnable et la plus sensée. Comment pouvoit-il se flatter de la voir partager sa sécurité, puisqu'une santé aussi foible que la sienne devoit à chaque instant faire craindre pour sa vie. Mad. de Zieten ne pouvoit pas non plus, avec indifférence, faire le calcul des sommes considérables que le bâtiment emportoit, et qu'elle envisageoit sous un tout autre point de vue que son époux. Lui s'abandonnoit à la douce espérance de jouir long-temps de ce bel édifice, d'acquitter non-seulement les det-

tes qu'il avoit contractées, mais de former encore de nouvelles acquisitions et d'agrandir sa possession de Wustrau: elle se livroit à la crainte que tout sembloit justifier, de se voir avec ses deux enfans orphelins abymée de dettes, et n'ayant pour tout héritage qu'une masse de pierres.

En proie à ses inquiétudes, ne pouvant pas toujours les renfermer dans son coeur, elle essayoit de temps en tems de faire à son époux quelques douces représentations, mais en vain. Il les passoit sous silence; ou s'il y faisoit réponse, c'étoit en deux mots et avec un ton d'aigreur. Un jour entre autres, que son épouse venoit de s'apercevoir qu'on préparoit à nouveaux frais un bâtiment dont elle n'avoit aucune connoissance, elle lui écrivit qu'elle trembloit pour lui, pour elle, pour l'avenir. Pour toute réponse, il lui renvoie sa lettre, au bas de laquelle il avoit mis ces mots: *Les choux étoient bons* *).

*) Brisons là-dessus.

Cette dureté apparente s'explique par la fermeté de son caractère, qui ne lui permettoit jamais de revenir d'une résolution prise, ni de se ranger à l'avis d'un autre après avoir pris son parti. Céder à son épouse dans une affaire qui le regardoit lui seul, étoit à ses yeux une foiblesse impardonnable; ce n'étoit pas à elle de partager ce soin avec lui, et d'empiéter sur son département. Du reste, inflexible à cet égard seul, il se montroit envers elle l'époux le plus tendre, le plus délicat, le plus complaisant, et ne cessoit de lui donner des preuves de son estime et de son attachement.

Au fond, rien ne contrastoit plus avec le tour d'esprit et le caractère de Zieten que l'ardeur qu'il mettoit à ce bâtiment; c'étoit vraiment une exception à la règle. On sait que ses propres affaires l'intéressoient trop peu pour qu'il daignât s'en occuper sérieusement et avec quelque suite. Dès qu'il s'agissoit du service public tout lui paroissoit important. Il examinoit, il arrangeoit, il voyoit par ses propres yeux, et ne chargeoit personne de ce qu'il pouvoit faire lui-même. Il

en étoit tout autrement de ses affaires domestiques. Au lieu de se charger des soins de détail, il étoit charmé de pouvoir s'en débarrasser sur quelqu'un, et se confioit d'autant plus aveuglément aux autres que ses intérêts lui tenoient peu à coeur. Mais son bâtiment le touchoit de trop près pour ne pas s'écarter de sa méthode accoutumée; c'étoit son idée favorite qui demandoit toute son attention et tous ses soins; il imaginoit le plan, il présidoit à l'exécution, il entroit dans les moindres détails, il déployoit une activité et des connoissances architectoniques qu'on étoit loin de lui supposer, et auxquelles on ne pouvoit refuser son admiration. Cependant le fond de son caractère noble et généreux perçoit à travers toutes ces nuances; il payoit les matériaux sans marchander, et ses ouvriers largement, sans leur défalquer la moindre chose.

Cependant, Wustrau n'absorboit ni tout le temps ni tous les soins de Zieten, qui se devant de préférence à son régiment, ne donnoit à ses affaires que ses momens de loisir. Conformément à la règle, il partoit pour sa

terre le samedi au soir, y passoit le dimanche, en repartoit dans la nuit, pour être le lundi matin de retour à Berlin. Ces voyages n'étoient point pour lui des parties de plaisir; au contraire, il trouvoit son bâtiment peu avancé ou mal fait; il falloit souvent faire abattre l'ouvrage de la semaine. Par bonheur, ces désagrémens n'influoient ni sur son humeur ni sur sa persévérance; il réparoit la faute, il exhortoit à n'y plus retomber. Si malgré son état valétudinaire, il choisissoit la nuit pour voyager, c'étoit afin d'épargner du temps; il aimoit mieux le prendre sur son sommeil que sur le soin de son régiment.

Dans une de ces courses nocturnes, ayant besoin de quelques heures de repos, il s'arrêta dans un village à moitié chemin, et demanda un lit. Il s'y jeta tout habillé. En étendant les jambes, il sentit quelque chose s'agiter à ses pieds et les entortiller. Il crut que c'étoit un serpent; tout autre que lui, sautant à bas du lit, eût cherché à se défaire du dangereux reptile; lui, fatigué et sans s'inquiéter, laissant l'animal en possession de son poste, retira ses

pieds, et s'endormit. Le lendemain, à son réveil, il n'y songeoit plus, lorsque l'hôte lui ayant demandé s'il avoit bien reposé: „A propos, vous m'y faites penser, lui dit-il; vous avez des serpens dans vos lits, prenez-y garde une autre fois.“ L'hôte effrayé alla voir, et vit un écureuil apprivoisé qui lui appartenoit. Le danger n'avoit été qu'imaginaire; pour Zieten, sur qui la crainte ne pouvoit rien, il avoit été nul.

A Berlin, son genre de vie étoit le même qu'avant la guerre. Il trouvoit peu de plaisir à la société, au jeu, aux fêtes, à la chasse même qu'il avoit autrefois aimée avec passion. Il ne vivoit en intimité qu'avec son épouse. L'expérience de sa jeunesse avoit resserré son coeur, l'avoit rendu froid et défiant, lui avoit appris à se suffire à lui-même; le bien suprême de la vie, la tendre amitié lui refusoit ses douceurs, pour les lui prodiguer dans sa vieillesse. Quand par état il recevoit du monde chez lui, on se louoit de son accueil; il faisoit les honneurs de la maison, redoubloit de politesse envers les femmes, surtout quand

elles étoient aimables. L'abondance et le goût régnoient sur sa table, quoique pour sa personne il fût très-sobre. On le voyoit rarement en société; il n'alloit à la cour que par devoir; plus il avançoit dans la vie, plus il sentoit les charmes d'une solitude exempte d'ennui parce qu'elle l'étoit d'ambition et d'intrigue. Dans son cabinet, où il passoit tout le temps qu'il ne donnoit pas à son régiment, on voyoit des plans d'architecture militaire et civile, des cartes de géographie, des livres d'agriculture et d'économie. Sans renoncer à la gloire qui l'attendoit encore, il travailloit, par ses connoissances agronomiques, à se mettre en état de se reposer un jour sous les ombrages que sa main se seroit préparés.

Son régiment n'étoit pas tout entier en garnison à Berlin; cinq escadrons étoient distribués dans une partie du duché de Méclenbourg-Schwérin *), alors engagée à la Prusse. La distance de dix-huit à vingt milles d'Allemagne qui séparoit les deux moitiés, étoit un

*) Les trois villes de Parchim, Plauen et Lubs.

grand obstacle à faire régner dans l'ensemble l'ordre, la discipline, l'uniformité. Vers le temps des manoeuvres, le second bataillon se rendoit à Berlin, pour se préparer, sous les yeux de son chef, à faire la grande revue. Ce temps suffisoit à la vérité pour la mettre de pair avec le reste du régiment quant à l'exercice militaire; il n'en étoit pas de même de la discipline, confiée dans l'absence du général, aux lumières et à la surveillance des officiers commandans, qui sans doute ne le prenoient pas tous également pour modèle. On ne sauroit le nier; il se glissa dans ce bataillon des négligences, des désordres, commis par les houssards, souvent autorisés par des officiers de nouvelle création, auxquels le courage, en leur inspirant la fierté de leur état, n'inspiroit pas toujours cette modération qui en est la plus belle vertu. Zieten travailla sans relâche à réformer ces abus, plus par la bonté, la douceur et le temps, que par une rigueur déplacée; il y réussit insensiblement. Il connoissoit l'homme, il connoissoit en particulier le soldat; sans exiger de tous le même degré de lumières et de conduite, il

les jugeoit d'après la mesure qu'il savoit être la leur, estimant le bien par-tout où il le trouvoit, punissant le mal qui en est inséparable, dès qu'il en naissoit du désordre; déclarant toujours qu'il préféroit la récompense au châtiment; se rappelant plutôt le mérite passé que la faute présente, pourvu qu'elle ne dérogeât point à l'honneur. En un mot, dans la garnison il se relâchoit beaucoup de la sévérité dont il avoit usé en campagne. Il voyoit dans ses soldats ses élèves, ses enfans. En temps de guerre, il falloit de la rigueur, de la crainte; le succès des armes en dépendoit. La paix ramenoit l'indulgence, la douceur; pour essayer l'usage qu'ils feroient d'une honnête liberté, il devoit laisser flotter les rênes. Par humanité, aussi bien que par une politique bien entendue et dont il se promettoit un nouveau degré d'ambition et d'honneur dans le soldat, il paroissoit toujours sans canne à la parade, à l'exercice. C'étoit pour prouver qu'il préféroit les voies de la douceur à celles de la sévérité; c'étoit pour s'interdire les suites d'un premier mouvement de colère; c'étoit pour donner à ses officiers l'exemple de la modéra-

tion. Il parvint à son but, il réussit à concilier l'indulgence avec l'exactitude; son régiment conduit par ses principes, en adopta l'esprit, se distingua par sa bonne tenue; les escadrons stationnés dans le Méclenbourg, et qu'on y avoit vus arriver avec peine, finirent par gagner l'estime et l'affection de leurs hôtes.

Zieten étoit tout aussi attentif à perfectionner l'exercice de son régiment qu'à y faire régner une bonne discipline. Dès la paix de Dresde, le roi avoit introduit dans la cavalerie de nouvelles évolutions, dont une partie, applicable aux houssards, fut adoptée par leur chef avec empressement et succès. Entre autres, il exerça son monde à la course de têtes. Outre le service de la cavalerie légère, il les accoutumoit à toutes les manoeuvres de celle de ligne, afin qu'ils fussent dressés à toutes les manières de combattre. En faisant obtenir des places de vétérans à ceux qui commençoient à se ressentir de la lenteur de l'âge, il trouvoit moyen de s'en débarrasser pour les remplacer par des jeunes-gens plus actifs.

Aussi son régiment ne vieillissoit-il jamais. A chaque revue, il partageoit avec son chef les gracieux suffrages du souverain, qui saisissoit toutes les occasions de leur en donner des preuves.

Après la revue de 1746, ce prince fit à Zieten un présent honorable et rare, accompagné de la lettre suivante:

„Mon cher major-général de Zieten. J'ai la satisfaction de vous envoyer un sabre de Turquie, persuadé que ce présent vous fera plaisir, et ne sauroit être placé en de meilleures mains. Je suis votre bien affectionné

Potsdam, 23 août 1746.

Fréderic.“

Peu après, le roi embellit l'uniforme des officiers de ce régiment. Du vivant de Fréderic-Guillaume, la reine Sophie Dorothée son épouse, avoit donné à ce corps douze peaux de tigre, pour les porter en parade aux grands jours de revue. Le roi en augmenta

le nombre, et les décora d'ornemens dans le goût oriental, d'agrafes et de chaînes. Il y ajouta, pour les chefs d'escadrons, des ailes d'aigles mobiles, attachées à leurs bonnets par des baguettes surmontées d'une couronne, et pour les officiers subalternes, des plumes de héron. Ils paroissent jusqu'à ce jour sous ce bel équipage aux revues: le coup-d'oeil en est imposant, même après une longue suite d'années; il dut l'être bien plus dans la nouveauté. Qu'on se représente un régiment a qui chaque coup de timbale rappeloit la journée de Catholisch-Hennersdorf, qui sous la conduite de son chef étoit en droit de se croire invincible, qui dans cette nouvelle décoration de ses officiers, dans les peaux de tigre qui couvroient les épaules de ces nouveaux Hercules, dans ces aigles qui voltigeoient autour de leurs têtes, retrouvoit les emblèmes de la gloire que la victoire prodiguoit aux Romains. Qu'on se représente encore l'uniforme des hommes, les harnois des chevaux, cet ensemble majestueux, et toute cette pompe frappant pour la première fois les regards; et l'on conviendra qu'un tel spectacle

étoit bien propre à remplir le régiment d'un noble courage et le spectateur d'une vive admiration. Zieten lui-même, quoique supérieur au faux-brillant qui frappe, qui éblouit le vulgaire, jouissoit avec sensibilité du triomphe de son corps et de l'éclat dont la justice du roi l'avoit environné.

Cependant, les distinctions que lui accordoit ce prince eurent leur effet ordinaire. Elles excitèrent l'envie, elles provoquèrent la haine et l'esprit de persécution. Le même homme que vers la fin de la campagne Zieten avoit dénoncé comme son ennemi, s'élevant de nouveau, réussit à lui enlever la confiance du roi, et à se placer entre lui et le coeur de ce prince. Il lui prépara sept années de mortifications sans nombre, de chagrins mortels, et paya de la plus noire ingratitude celui auquel il devoit les premiers fondemens de sa réputation militaire et presque toute la gloire de ses exploits. Cependant, Zieten sortit vainqueur de cette dernière épreuve; son caractère parut dans toute sa dignité, d'abord par le calme qu'il opposa aux premières persécutions, ensuite par la

fermeté mâle avec laquelle il les repoussa lors-même qu'elles partoient de la main du maître.

La tentative de prévenir Fréderic contre un général qui devoit l'estime et l'affection de son roi à ses talens et à sa probité, contre un général qu'il aimoit et auquel il rendoit justice en l'aimant, paroît au premier coup-d'oeil hardie et même téméraire. Mais l'adversaire de Zieten étoit le favori de Fréderic; il s'étoit frayé par l'esprit le chemin du coeur de ce prince; il possédoit sa confiance et vivoit dans son intimité. Zieten, au contraire, ne s'empressoit pas autour de la personne du roi. Au lieu de profiter de l'expérience du passé pour prévoir l'avenir, au lieu de se tenir sur ses gardes, il se reposoit sur son mérite. Sans crainte d'être méconnu, ou trop fier pour se défendre contre les viles menées de la cabale, il rendit la victoire aisée à un ennemi qui n'osoit l'attaquer de front, et ne pratiquoit, pour le perdre, que des voies obliques.

Dans le cours de la guerre, cet homme ambitieux et adroit avoit profité de toutes les

circonstances pour déprimer le mérite de Zieten et élever le sien sur ses ruines. Il se servoit de lui et de son régiment, pour cueillir les lauriers dont il ornoit son front. Il n'ignoroit pas que dès qu'il s'agissoit de l'honneur et de la patrie, Zieten étoit prêt à tout entreprendre; habile à profiter de ces dispositions, il le mettoit en avant, et lui faisoit courir les risques des entreprises dont lui-même retiroit la gloire et le profit. Zieten se battoit loin du roi, son rival plus prudent attendoit qu'il fût sous les yeux de ce prince. Zieten étoit brave sans se vanter; l'autre se vantoit de l'être; et craignant de perdre au parallèle, si dans ses rapports au roi il avoit toujours nommé Zieten, il préféroit de citer tout autre général qui avoit partagé les risques de l'expédition.

Depuis la paix, il continua à le desservir de toutes les manières. D'abord, ce furent de légères irrégularités qu'il releva, de minutieux détails dont il entretint le roi pour le préoccuper. Tantôt Zieten, depuis qu'il étoit général, négligeoit son régiment; tantôt il le re-

gardoit comme un régiment de ligne; tantôt il laissoit ses houssards dans l'inaction; tantôt il n'exerçoit pas ses officiers aux patrouilles, au service de la petite guerre, aux surprises; enfin, tout ce qu'il avoit fait dans les deux guerres de Silésie n'étoit que des effets du hasard, des coups de la fortune, et nullement le résultat d'un plan d'opérations. Non-seulement Zieten passa pour n'être pas un bon officier, mais pour être incapable d'en former; et l'on persuada au roi qu'il ne savoit pas faire une disposition militaire dans les formes.

Il est inconcevable que ce prince ait pu prêter l'oreille à de telles insinuations, d'autant plus qu'il dépendoit de lui de se convaincre du contraire. Il n'avoit qu'à se rappeler la tâche qu'il avoit imposée *) à ses officiers pour juger de leurs talens, et la manière dont Zieten s'en étoit acquitté; il n'avoit qu'à se rappeler les occasions, où pendant la guerre, et sous ses yeux même, Zieten avoit mis à concevoir des plans et à juger des positions,

*) Pages 100 et 101.

la même rapidité qu'à exécuter les uns et à profiter des autres. Tout parut oublié pour un temps. Séduit par un double préjugé, Fréderic douta de la capacité, même du zèle de son général, et lui fit à ce dernier égard les reproches les plus amers. Nous ne pouvons citer en preuve qu'une seule de ses lettres. Zieten, dans les dernières années de sa vie, a brûlé toutes les autres, ne voulant pas faire passer à la postérité ce qui avoit été pour lui une source de sentimens amers. Voici la lettre.

„Mon cher major-général de Zieten. Je viens de recevoir le rapport que vous me faites au sujet du houssard Pasch. Ce que vous alléguez en sa faveur est fort bien. J'approuve que vous ayez condámné aux arrêts le major de Vigh. Mais tout n'est pas fait; vous n'avez point porté remède au désordre qui continue à régner parmi les officiers et les soldats. Je ne peux que l'attribuer à un excès d'indulgence de votre part, qui ne s'embarrasse de rien, et laisse faire à chacun ce qu'il veut. Votre détachement

posté le long de la frontière de Saxe, en est la preuve; il n'a pas ramené un seul déserteur, ce qui est inconcevable, et tient nécessairement à un vice radical, à la négligence, à un défaut d'ordre dans ceux qui commandent et dans ceux qui obéissent. Et quant au serment qu'on fait prêter aux recrues, je ne vois pas ce qui vous empêche d'y faire procéder chez vous, si ce n'est un principe de commodité, et pour épargner mal à propos une petite peine à vos officiers. J'espère toutefois que désormais vous veillerez mieux à tout, et que vous remettrez le régiment sur un bon pied, afin que je puisse continuer d'être votre affectionné roi

Potsdam, 5 mars 1750.

Fréderic."

Zieten supporta ces chagrins en héros. Il se vengea de son adversaire par le silence, et c'est à ce silence du mépris qu'il faut attribuer l'ignorance du public à cet égard. On ne lui supposoit pas d'ennemi parce qu'il n'en accusoit aucun. Quant au roi, il lui opposoit une soumission respectueuse. Il l'aimoit trop

pour ne pas réprimer les premiers mouvemens de la sensibilité, pour ne pas respecter jusqu'à ses torts. De plus, il espéroit toujours que son prince ouvriroit les yeux, et lui rendroit ses bonnes grâces; il tenta même toutes les voies pour le faire revenir sur son compte; il y eut entre eux une correspondance suivie, dont il a supprimé les pièces. A la fin, voyant que l'humeur et la prévention du roi alloient en augmentant, et l'éloignoient de plus en plus de lui, que ce prince mettoit toujours plus d'aigreur dans ses reproches, de dureté dans ses procédés, il se refroidit, le traita d'injuste, d'ingrat, et se livrant à sa fierté naturelle, il risqua le tout pour le tout, et manqua plus d'une fois de se perdre. Mais Fréderic, à la fois indulgent et sévère, caressoit son général d'une main, tandis qu'il le blessoit de l'autre, et lui pardonnoit son inflexibilité en faveur du mérite même qu'il lui contestoit.

La sensibilité de Zieten étoit à son comble, lorsqu'un jour, à la table du roi, elle fut mise à une rude épreuve. Son ennemi avoit tout disposé de manière qu'on alloit lui faire

subir un examen d'écolier. Le roi faisant tomber exprès la conversation sur la guerre et sur les actions où Zieten et son régiment s'étoient distingués, lui demanda des détails et des éclaircissemens. Ce n'étoit pas le fait de Zieten. D'abord, il n'aimoit pas à parler de ses exploits, de peur de se faire valoir. Ensuite, il pénétroit le piége qu'on lui dressoit; il voyoit les yeux de ses antagonistes fixés sur lui, et dans ces yeux une joie maligne. Enfin, il répugnoit à l'idée de réciter sa leçon, d'analyser froidement sa gloire, d'épeler ses faits d'armes. Il répondit en deux mots:

„Sitôt que j'avois reconnu la force et la po-
„sition de l'ennemi, je marchois sur lui, je
„l'attaquois, je le battois.“

Cette réponse laconique déconcerta tout le monde. Le roi en parut content. Il eut le bon esprit de ne pas s'en formaliser, quoique peut-être il n'eût point celui d'en saisir le véritable sens, d'y voir l'intention de son général, pouvant s'expliquer et ne le voulant pas.

Cette réponse l'affermit dans l'idée peu favorable qu'il avoit de ses talens militaires.

Quoiqu'il ne lui rendît pas justice, il l'estimoit, il l'aimoit, il lui en donnoit des preuves. Deux mois après la lettre qu'on vient de lire, il lui en écrivit une autre. Nous la rapportons en entier, pour qu'elle serve de correctif à la première:

„Mon cher major-général de Zieten. On vient de m'annoncer que le chanoine Kayser, du chapitre de Gerresheim dans le duché de Bergue, vient de mourir. C'est à moi de nommer à cette place, et pour vous donner une marque de ma bienveillance, je vous confère ce bénéfice, avec permission de le résigner. J'ai donné les ordres nécessaires à mon ministre d'état de Dankelmann, et je vous préviens de deux choses; la première que dans la règle, le bénéficier est de la religion catholique-romaine; la seconde, qu'il s'est annoncé quelqu'un qui offre six-cents écus de la prébende, laquelle, jusqu'ici, en a toujours valu mille à douze-cents.

Mon ministre d'état de Dankelmann vous mettra au fait des détails. Je suis votre affectionné roi

à Berlin, ce 23 mai 1750.

Fréderic."

Dans les termes où Zieten étoit avec le roi, ce présent, et surtout la lettre qui le lui annonçoit et qui contrastoit si fort avec la précédente, durent faire beaucoup d'effet sur lui.

Bientôt après, il jouit d'une distinction plus glorieuse, qu'il dut à son adresse et à son bonheur. En 1750, le roi fit un superbe carrousel. Zieten y ayant été admis avec d'autres officiers-généraux, fut du nombre des vainqueurs. Cette circonstance, jointe à ce que des fêtes de ce genre ont d'intéressant par l'esprit de chevalerie qu'elles respirent, nous fait espérer qu'une partie de nos lecteurs nous saura gré de la description détaillée que nous en allons faire. Nous la regardons comme un épisode qui ne contrastera pas mal avec les récits de guerres et de combats auxquels notre sujet nous appelle.

**

En face du château, au milieu de la grande place appelée le jardin royal, il y avoit des lices closes de soixante pieds de long sur quarante de large. De doubles barrières servoient à diriger la marche des quadrilles. Derrière elles s'élevoient des gradins en amphithéâtre pour les spectateurs. De chaque côté, vis-à-vis l'une de l'autre, étoient deux loges, l'une pour la maison royale, l'autre pour la cour. La première richement décorée, tendue de velours cramoisi, portoit sur deux colonnes de marbre un fronton couronné avec le chiffre du roi. Au dessous de cette loge, il y en avoit une autre, plus petite, mais décorée de même; elle étoit destinée pour la princesse Amélie, soeur du roi, qui distribuoit les prix. Quatre juges du camp, le maréchal de Keith, les comtes de Haake et de Schwérin, lieutenans-généraux, et le ministre d'état d'Arnim, étoient placés extérieurement, à droite et à gauche de la princesse.

Le carrousel s'ouvrit la nuit, à la clarté des flambeaux et de plus de trente-mille lampions. Un détachement de la garnison occupoit

les avenues de l'amphithéâtre; les gardes du-corps environnoient la loge royale. Les deux reines, avec les princesses du sang et toute la cour étant arrivées, la princesse Amélie, rayonnante de diamans et de beauté, ayant pris place dans sa loge, et le roi avec le margrave de Bareuth, à côté, sur un des siéges destinés pour les juges du camp, les quatre quadrilles défilèrent en parade.

La première, ou *la romaine*, étoit conduite par le prince Auguste, frère du roi *). Mr de Frobehn **) écuyer du roi, ouvroit la marche. Il étoit suivi d'un timbalier et de huit trompettes habillés à la romaine, et portant des banderolles avec des aigles en broderie, et les lettres S. P. Q. R.

*) Aïeul du roi régnant.

**) Ce nom est célèbre. Dans la bataille de Fehrbellin, le sieur Frobehn, écuyer du grand-électeur, craignant que dans la mêlée le cheval blanc du prince n'attirât l'attention de l'ennemi, lui proposa le sien en échange, et fut atteint peu après d'un boulet de canon. Le grand-électeur anoblit la famille.

L'écuyer du prince les suivoit. Il portoit un étendard romain, et précédoit quatre chevaux caparaçonnés, conduits par huit palefreniers habillés en esclaves.

Huit licteurs à cheval suivoient, portant les faisceaux et des boucliers.

Ils étoient suivis de huit esclaves à pied, marchant deux à deux.

Mr de Schwérin, premier-écuyer du roi, faisoit les fonctions de maréchal du prince. Il étoit habillé à la romaine, et portoit le bâton de commandement.

Huit affranchis le suivoient, deux à deux; des bonnets de satin bleu surmontés de plumes blanches, les distinguoient des esclaves.

Deux coureurs.

Quatre pages qui portoient la lance et le javelot du prince.

Le prince en consul romain. Il portoit sur la poitrine une grande aigle de diamans. Sur son casque on voyoit Romulus et Remus allaités par la louve; il étoit surmonté d'une aigle. Le prince montoit un superbe cheval blanc richement caparaçonné.

A la suite du prince venoient six chevaliers: savoir, le margrave Henri, prince du sang; le duc de Holstein-Beck, lieutenant-colonel; Mr de Chazot, major; Mr. de Bredow, capitaine; Mr de Marwitz, lieutenant des gens-d'armes; et le comte Léopold de Lamberg.

L'habillement des chevaliers se distinguoit de celui du prince; il étoit moins brillant; ils ne portoient ni l'aigle sur la poitrine, ni le manteau consulaire sur les épaules.

Chaque chevalier étoit suivi d'un affranchi et d'un esclave: le premier portoit la lance, le second le javelot.

Les couleurs de la quadrille étoient bleu et couleur de feu.

La seconde quadrille, ou *la carthaginoise*, avoit pour chef le prince Henri, frère du roi. Un timbalier, deux trompettes et huit hautbois mores ouvroient la marche. Le satin noir imitoit au mieux la peau naturelle du nègre. Les perles, les plumes, les turbans, les colliers, en un mot le costume étoit en tout exactement observé. Ils portoient un carquois rempli de flèches, et sur leurs banderolles le symbole de Carthage, savoir un palmier, au pied duquel un lion déterre une tête de cheval.

L'écuyer du prince.

Quatre chevaux de main, conduits par huit mores.

Huit mores à cheval, portant des lances surmontées d'un dragon, en guise d'étendards.

Quatorze mores à pied, deux à deux.

Quatre pages, dont les deux premiers portoient la lance et le javelot du prince.

Le prince. Il portoit un turban bleu orné de trois aigrettes; au lieu de manteau une peau de tigre.

Les six chevaliers de la quadrille: le prince régnant de Lobkowitz, duc de Sagan; le comte de Schafgotsch, commandeur de Malte et grand-écuyer; le comte Alexandre Sulkowsky; le comte Assuérus de Lehndorf, chambellan de la reine; le baron de Würmser, capitaine au service de France; Mr de Chung, Écossois.

Chaque chevalier étoit accompagné de deux mores qui portoient ses armes. Les couleurs, bleu et argent.

La troisième quadrille portoit le nom de *la Grecque.* Le prince Ferdinand, frère du roi, étoit à la tête.

Un timbalier, deux trompettes, huit hautbois précédoient à cheval. Les couleurs qui dominoient dans leur habillement, étoient le jaune et couleur de chair.

L'écuyer du prince portoit sa lance et son bouclier.

Quatre chevaux de main, conduits chacun par deux palefreniers.

Huit soldats grecs à cheval, avec lances et boucliers.

Seize autres à pied, en casques, avec piques et boucliers.

Quatre pages.

Le prince en casque d'argent, en manteau couleur-de-chair, montoit un superbe cheval isabelle.

Six chevaliers le suivoient; le prince Ferdinand de Brunsvic, lieutenant-général de l'armée, et colonel des gardes; le prince héréditaire de Hesse-Darmstadt, maréchal d'armée; le prince Fréderic de Wurtemberg, colonel de cavalerie; ZIETEN; le baron de Dankelmann, président de la régence de Minden; le baron de Montelieu, chambellan du duc de Wurtemberg.

La quatrième quadrille, ou la *persane*, étoit conduite par le margrave Charles, prince du sang.

Un timbalier et douze janissaires ouvroient la marche. Turbans verts blancs et or; c'étoient les couleurs de la quadrille.

L'écuyer du margrave.

Douze chevaux de main, conduits par autant de palefreniers habillés à la persane.

Huit esclaves *), quatre pages précédoient le margrave.

L'habit du prince étoit persan, de satin vert, fourré d'hermine, relevé par des agrafes de diamant. Le turban vert; le cheval couvert de pierreries. Tout étoit d'une magnificence digne de Darius.

Les six chevaliers qui formoient la quadrille, étoient: le comte de Schmettau, ministre d'état et grand-veneur; Mr de Blumenthal, commandant des gardes-du-corps; Mr de Krosigk, grand-maître des forêts; le baron de

*) C'étoient des nègres effectifs.

Printzen, conseiller-privé; Mr de Kalkreuth, lieutenant des gardes; Mr de Brocker, lieutenant des gens-d'armes. Un écuyer du roi terminoit la marche.

Après avoir défilé devant les loges du roi et des reines, et salué de la lance, les quadrilles occupèrent dans la lice les places que le maréchal leur assigna, et attendirent le signal.

Le maréchal ayant fait attacher les têtes et fermer les barrières, les trompettes de la première quadrille sonnèrent, et les quatre chefs de quadrilles s'ébranlant, commencèrent à la fois la course.

Elle se partageoit en trois opérations distinctes. Dans la première, il s'agissoit d'emporter à la lance une tête de turc; la seconde consistoit à lancer le javelot contre une tête de méduse; la troisième, à abattre, d'un revers d'épée, une tête de carton à un pied de terre.

Après que les chefs eurent couru, les chevaliers suivirent leur exemple à six différen-

tes reprises, et se distinguèrent à l'envi par leur adresse et leur dextérité.

Après la course de têtes, on commença celle des bagues, en observant le même ordre. Les chevaliers ne coururent que quatre fois, parce qu'on étoit menacé de la pluie.

Les courses étant finies, on confronta les registres des juges du camp, et on décerna les prix. Ils échurent au prince de Prusse, au prince Henri, au prince Ferdinand de Brunsvic, au major-général de Zieten. Les quatre vainqueurs descendirent de cheval, et reçurent les prix des mains de la princesse Amélie, au bruit des timbales et des trompettes. Ils consistoient en trois bagues pour les princes, en boutons de manche à brillans pour Zieten.

Les quadrilles observèrent, en se retirant, l'ordre dans lequel elles étoient venues, et se rendirent à la place de l'opéra. Il y eut bal masqué. Le roi, les reines, toute la cour y assistèrent. On soupa à sept tables, on dansa toute la nuit; les chevaliers dans leur costume.

Par ordre du roi, le carrousel fut répété le sur-lendemain, mais de jour. Au lieu de flambeaux, la lice étoit décorée de guirlandes. L'ordre et la pompe étoient les mêmes. Les prix que distribuoit la princesse Amélie comme la première fois, consistoient en armes. Messieurs de Kalkreuth, de Dankelmann, de Sulkowsky et de Montelieu furent les vainqueurs. Mr de Voltaire, témoin de la fête, fit l'impromptu suivant en l'honneur de la princesse.

Jamais ni la Grèce ni Rome
N'eut des jeux si brillans, ni de plus dignes prix;
J'ai vu les fils de Mars sous les traits de Pâris,
Et Vénus qui donnoit la pomme.

La victoire que Zieten remporta dans cette occasion, et qu'il partagea avec les princes du sang, prouve qu'il étoit aussi bon chevalier que bon capitaine, et que son adresse égaloit son courage. Les bijoux qu'il eut pour prix de son triomphe, lui furent toujours chers, et dans sa famille on les conserve comme un trophée.

Ce fut pour ses ennemis un nouveau sujet d'envie et de persécution. Leur nombre

augmentoit tous les jours; tous les jours le roi ajoutoit plus de foi à leurs propos insidieux, et témoignoit à Zieten plus de mécontentement. Son régiment même partagea sa disgrâce, et devint pour le roi un objet continuel de censure; les choses en furent au point que d'autres chefs s'arrogèrent le droit de le critiquer et d'en dire du mal. Toute l'armée plaignoit Zieten; personne n'osoit prendre sa défense. Un jour que le prince d'Anhalt entreprit de le faire, et rappela au monarque les services que son général lui avoit rendus et le zèle avec lequel il l'avoit servi, ce prince répondit durement: „Ce n'est pas pour l'amour de lui que je recommencerai la guerre; dans la garnison il ne veut pas le diable."

Vers ce temps, il vint un nouveau renfort aux ennemis de Zieten. Un colonel autrichien réformé, nommé Nadytschzander, Hongrois de nation, avoit offert ses services au roi. Fréderic, prévenu en faveur de cette nation, l'avoit accueilli favorablement. Il l'avoit attaché à sa suite; et le mortel ennemi de Zieten trouva dans cet étranger un second

digne de lui, qu'il pouvoit mettre en avant, tandis que lui-même restoit caché derrière le rideau. Cette nouvelle espèce de favori jouoit un rôle brillant; il avoit su se mettre en crédit auprès de Fréderic par un jargon militaire que ce prince prenoit pour des connoissances réelles, et il parvint à lui faire croire que les houssards prussiens n'étoient encore rien de ce qu'ils pouvoient devenir, qu'ils ne méritoient pas le nom qu'ils portoient, et qu'il falloit qu'une seconde formation remplaçât celle de Zieten.

Nadytschzander proposa la sienne qu'on auroit dû appeler une dépravation. Il la commença par le régiment de Zieten. On se rappelle qu'autrefois le roi avoit placé dans ce corps, comme officiers, quelques sergens vétérans pour les récompenser de leurs services *);

*) Dans l'infanterie et dans la cavalerie prussienne, les places d'officiers sont réservées aux gentilshommes. Dans les houssards, dans l'artillerie et dans le génie, on peut parvenir à ce grade sans être noble. Fréderic II tenoit beaucoup à cette distinction, qui servoit à la fois de ressource à la noblesse, et d'aiguillon au talent et à la bravoure.

aujourd'hui, par le conseil du Hongrois, on fit choix des hommes les plus grossiers et les plus sauvages pour en faire des houssards; la figure humaine suffisoit, la férocité étoit un titre de recommandation. Quand un jeune homme n'étoit bon à rien, on disoit de lui: *Il faut le faire houssard;* le mot étoit devenu proverbe. Les bourgeois, les paysans regardoient cette milice à-peu-près comme ils regardoient les Huns, comme des demi-barbares. Dans le système de Nadytschzander, ils ne devoient être que cela, sans principes, sans moeurs, sans humanité, en un mot des centaures. Il les traitoit sur ce pied. „Marchez, canailles!" crioit-il aux officiers, aux soldats, à la parade, aux manoeuvres, par-tout. Ces procédés indignoient le régiment, le décourageoient; ce nouveau mode de composition servoit à le désorganiser. Les officiers attachés à Zieten, offensés par le Hongrois, avoient peine à lui obéir; les soldats qui dans la fameuse bataille de Hohenfriedberg avoient repoussé les injures d'un général ennemi, supportoient impatiemment celles d'un commandant tombé des nues. Tout étoit en fermen-

tation, tout murmuroit; le bel ordre introduit avec tant de peine, le zèle militaire, le point d'honneur firent place à un mécontentement, à un relâchement général. Quel sujet de douleur pour Zieten, qui voyoit dépérir son régiment sans oser l'empêcher. Forcé de prêter son nom à ces nouvelles mesures, enfin sa patience se lassa; il ne put éviter d'avoir avec le roi des scènes très-fortes.

La première eut lieu à Spandau, en 1753. Le roi avoit rassemblé un camp d'évolutions; on devoit essayer et exécuter de nouvelles manoeuvres. Plusieurs généraux de houssards, principalement ceux qui étoient Hongrois de naissance, y assistoient par ordre du souverain. Le colonel Nadytschzander jouoit le premier rôle, se donnoit surtout les airs de contrôler le régiment de Zieten, de lui enseigner les premiers élémens du métier, et se regardoit déjà comme son chef. Lui et tous les ennemis du général ne doutoient pas que ces manoeuvres de Spandau n'amenassent la fin de sa carrière militaire, et que le roi ne disposât du régiment en faveur du nouveau favori. Ils

connoissoient Zieten et sa vivacité; ils se trompèrent sur le compte du roi qu'ils croyoient connoître tout aussi bien, et qui se montra dans cette occasion digne du surnom que la postérité lui a donné.

Quelques jours avant de partir pour Spandau, le roi ayant parlé des manoeuvres avec ses généraux, leur avoit demandé des plans d'évolutions. Zieten se tenoit à l'écart; il écoutoit avec pitié le verbiage de Nadytschzander et consorts; il gardoit un profond silence. Le roi en fut frappé. Il lui fit signe d'approcher, lui demanda son avis. Pour la première fois Zieten désobéit. „Quand je serai sur les lieux je saurai ce qu'il faut faire." C'est tout ce qu'on put tirer de lui. Le roi fut obligé de se contenter de cette réponse courte, mais énergique; elle contribua sans doute à préparer les orages qui devoient éclater sur le général et sur son régiment.

Les régimens marchent à Spandau. Celui de Zieten arrive l'un des premiers. Le roi l'attend sur le pont. Il étoit de très-mauvaise

humeur. Le timbalier fut le premier sur qui elle s'exerça. Il ne vaut rien, dit le roi, et le chasa tout de suite. Avec lui, les timbales furent renvoyées à Berlin; elles rappeloient peut-être trop vivement la journée glorieuse de Hennersdorf et les exploits de Zieten. Le roi fit passer le régiment en revue, le trouva détestable, traita les houssards de rustres, d'ours mal-léchés, et ne tarit ni sur les critiques ni sur les reproches. Zieten écoutoit tout dans un respectueux silence; mais le roi s'échauffant de plus en plus, et passant à des injures, le général s'approcha du monarque, et emporté par la passion, il remit son sabre dans le fourreau, en disant à haute voix: „Sire, si tant est que nous ne valions plus rien, il fut un temps où nous faisions notre devoir: tant qu'on a eu besoin de nous, nous avons valu quelque chose!“ „Oui, répondit le roi, dans ce temps-là vous valiez beaucoup; mais aujourd'hui, par votre négligence, vous ne valez rien du tout!“

Les choses en restèrent-là. Zieten se tut, mais laissa son sabre dans le fourreau. Sans

se déclarer malade, sans se faire excuser auprès du roi, il resta au camp pendant toute la quinzaine, il assista aux manoeuvres comme simple spectateur, sans se mêler des affaires de son régiment. Le roi qui se voyoit bravé, n'en témoigna pas de ressentiment, ne prit aucune mesure contre Zieten: chose sans exemple dans l'armée prussienne!

Cependant le régiment avoit été morcelé en plusieurs corps, et confié à plusieurs colonels. Ce nouvel affront étoit pour les officiers et les soldats un nouveau sujet d'indignation. Ils jurèrent de se venger eux et leur chef sur ses persécuteurs. Ceux-ci croyoient leur triomphe assuré, et la perte de Zieten inévitable. Déployant tous les ressorts, faisant jouer toutes les mines, frappant les derniers coups, ils éclatèrent tous à la fois en plaintes contre le mauvais état du régiment, contre l'impéritie des houssards et le défaut d'ensemble. Le roi s'affermissoit dans ses préventions; son favori applaudissoit à ces calomnies qu'appuyèrent même bassement quelques-uns des élèves de Zieten, qui lui devoient leur avancement et

leur gloire. Le prince Auguste Guillaume de Prusse fut le seul qui prît ouvertement son parti; le reste des officiers se contentoit de le plaindre en secret.

Lui-même, il soutint jusqu'au bout son sang-froid et son apparente indifférence. Il se rendoit aux manoeuvres et en suivoit la marche comme s'il n'eût jamais porté les armes prussiennes, comme s'il eût vu pour la première fois des évolutions militaires. Cependant, s'intéressant en secret à son régiment, il donna à ses officiers une instruction qu'ils furent bientôt à même de suivre, et qui fit évanouir les chimériques projets du sieur Nadytschzander.

Entre autres évolutions, le roi avoit ordonné un grand fourrage. Le général Winterfeld commandoit un parti, le colonel hongrois l'autre. Les houssards de Zieten étoient distribués entre les deux corps. Nadytschzander chargé de l'attaque, avoit promis un coup de maître; il devoit montrer à toute l'armée

comment il falloit surprendre l'ennemi et le battre. Son essai réussit on ne peut pas plus mal. Ce partisan qui ne savoit ni faire une disposition ni la suivre, ne voyant pas le piége qu'on lui dressoit, vint y tomber tout seul. Le capitaine de Reizenstein, du régiment de Zieten, à qui son général avoit donné des instructions secrètes, et qui étoit du côté de Winterfeld, saisit le moment où Nadytschzander dans la plus parfaite sécurité s'étoit éloigné de son corps, pour se jeter sur lui, lui passer le bras autour du cou, l'arracher de cheval, et le faire prisonnier. A peine eût-il fait le coup, que plusieurs officiers et houssards accoururent; et voyant que c'étoit l'homme qui leur avoit fait tant de mal, ils ne gardèrent avec lui aucun ménagement. On le traita selon toute la rigueur du droit de la guerre; un détachement de houssards l'entoura, et lui fit faire à pied le chemin jusqu'au roi. Les spectateurs se portoient en foule sur la route; on le recevoit avec des huées mêlées de cris de joie; on insultoit à sa mal-adresse, à son malheur; la populace lui jetoit de la boue et des pierres.

Dans cet équipage, le héros du jour fut présenté au roi. Il espéroit trouver chez ce prince l'asyle et la satisfaction qu'il réclamoit; mais ce prince trouva le tour si plaisant qu'il en rit aux éclats. La foule qui l'avoit accompagné, se voyant approuvée, continua ses insultes; Nadytschzander fut sur le point d'être lapidé. Le roi, pour le sauver et le punir en même temps, le fit monter dans une des voitures de la suite attelée de six mulets; et par son ordre exprès le ci-devant favori fut mené en triomphe au quartier-général, escorté par ceux qui l'avoient fait prisonnier. Apparemment que dès les premières manoeuvres, Fréderic étoit revenu de l'idée trop favorable qu'il s'étoit faite des talens de cet étranger. Ce n'est pas même la seule fois qu'il s'est laissé prendre; les gardes-du-corps, dit-on, lui ont joué le même tour. Tous les régimens conjurés contre lui, ne laissoient point échapper l'occasion de mettre son ignorance dans tout son jour. Le roi, dont le principe étoit de ne se démentir jamais, le supportoit encore, mais lui avoit retiré sa confiance. Depuis, s'étant aperçu que cet aventurier le tra-

hissoit, il le fit enfermer dans une citadelle. Ainsi finit son rôle éphémère.

Quoique cet ennemi de Zieten eût disparu, la prévention du roi continuoit toujours. En général, dans l'intervalle entre la seconde et la troisième guerre de Silésie, ce monarque témoigna de l'humeur à plusieurs de ses généraux, et l'étendit jusques sur les margraves et les princes du sang; dans les revues il la leur fit sentir plusieurs fois, de manière à faire croire qu'il avoit oublié leurs services, ou qu'il vouloit les oublier.

C'étoit l'ouvrage de cet homme ambitieux et rusé qui aspiroit à posséder seul ses bonnes grâces, et qui se servoit des Nadytschzander et de leurs pareils pour parvenir à ses fins, en les faisant paroître, agir et disparoître tour-à tour. Il faut chercher dans le caractère même du roi, une seconde raison de la disgrâce où tombèrent alors plusieurs généraux. Fréderic, visant à la perfection, vouloit que tout le suivît dans son vol; il avoit l'impatience et les prétentions du génie; il exigeoit l'injuste, l'im-

possible; rencontroit-il des obstacles? il en accusoit les hommes et non les choses; et le maître étoit tout aussi souvent mécontent de ses disciples, que les disciples l'étoient du maître.

Zieten étoit du nombre de ces derniers. Il n'avoit pas même cherché à dissimuler. Ses ennemis croyoient sa perte assurée. La hardiesse avec laquelle il avoit répondu au roi, la manière dont il l'avoit bravé en assistant aux manoeuvres comme simple particulier, le silence obstiné qu'il opposoit à celui du monarque, tout faisoit croire à sa chute. On se trompoit: il ne fut question de rien. Zieten reprit à Berlin le soin de son régiment, répara les désordres que l'interrègne de Nadytschzander avoit introduits. Le roi lui suscitoit de temps à autre des chagrins, mais qui ne donnèrent point lieu à des explications; il n'y eut ni rupture ni guerre ouverte; Zieten suivoit la marche qu'il s'étoit prescrite. Fidèle à son prince, à sa patrie, à ses devoirs, plein de zèle pour son régiment et pour son état, trouvant malgré les reproches du roi, que la douceur

et l'indulgence étoient préférables à une rigueur outrée, il ne s'en écarta point, ne fit jamais sentir à ses subordonnés les chagrins qu'il éprouvoit, continua toujours à les traiter comme ses enfans, ses amis; et victime lui-même de l'humeur, personne n'eut à souffrir de la sienne.

L'ennemi de Zieten, renonçant à l'idée de le perdre, la remplaça par une autre qui caressoit son orgueil. Pour l'engager à s'humilier devant lui, il le flatta de l'espoir d'obtenir par son entremise le retour des bonnes grâces du roi. Il le connoissoit bien mal. Zieten s'abaisser jusqu'à ce point! Zieten ramper! Zieten s'avilir! lui qui dans le sentiment de son mérite et de la justice de sa cause, ne pouvoit prendre sur lui de fléchir devant son monarque même! lui qui n'opposa jamais au courroux de Fréderic qu'une noble fierté!

Il en donna une nouvelle preuve dans une des revues suivantes. Son régiment ayant eu ordre de charger, s'en acquitta si mal au jugement du roi, que ce prince, s'adressant au

général, lui dit avec dureté: „Je n'en veux pas voir davantage: retirez-vous!“. A peine eut-il prononcé ces paroles, que Zieten les prenant à la lettre, quitta le champ de revue avec son régiment, et rentra en ville. Ce mouvement qui parut une levée de bouclier à tous ceux qui n'étoient pas au fait, fit la plus grande sensation. L'ennemi de Zieten qui jouissoit du triomphe de son humiliation, sans doute pour en jouir plus long-temps, fit tous ses efforts pour le retenir, pour le ramener. En vain; Zieten s'en tenant au premier ordre du roi, ne fit nulle attention aux suivans, et renvoya même avec hauteur l'aide-de-camp de son ennemi qui le rappeloit.

Après la revue, l'étiquette rassemble les personnes de distinction, tant civiles que militaires, dans la grande salle du château, pour faire leur cour au roi. Zieten s'y rendit avec les autres; et sous les yeux de son souverain, de la cour, de son ennemi, il parut avec cette noble assurance, avec cette sérénité d'âme qui ne se reproche point le passé, et ne craint pas l'avenir. Le roi le vit, et se tut.

Sept années s'écoulèrent de cette manière, et durant cette guerre de sept ans entre le roi et Zieten, ils paroissoient perdus l'un pour l'autre. Cependant, Fréderic conservoit au fond du coeur un reste d'estime et de bienveillance pour son général: s'il l'avoit cru inutile à son service, l'auroit-il conservé? De plus, malgré ses préventions contre le régiment, il se montra toujours juste à son égard. Le régiment ne perdit rien de ses droits, de son rang dans l'armée, de ses priviléges. Un jour qu'il s'étoit élevé une dispute entre un capitaine des gens-d'armes et un capitaine de Zieten, pour la signature d'un procès-verbal où chacun prétendoit à la primauté, l'un alléguant l'honneur du régiment, l'autre ses années de service, le roi décida en faveur de l'ancienneté du brevet, et quoiqu'irrité contre le corps des houssards, lui donna la préférence.

En 1755 il y eut une grande promotion militaire dont Zieten ne profita point. Il eut le chagrin de voir tous les majors-généraux, ses égaux en date, entre autres son grand en-

nemi, élevés au grade de lieutenans-généraux. Lui seul ne fut pas avancé. Il osa s'en plaindre, et reçut la réponse suivante:

„Mon cher major-général de Zieten. J'ai reçu votre lettre du 14. Vous m'y faites des représentations et des prières relativement à votre grade actuel et à votre avancement futur, auxquelles je ne comprends rien. Vous ne sauriez ignorer que vous conservez votre rang au-dessus de tous les généraux des houssards; vous ne sauriez ignorer non plus, que les houssards ne rangeant pas avec le reste de l'armée, l'avancement des autres généraux ne vous fait aucun préjudice. J'espère que vous vous tranquilliserez, et que vous attendrez avec patience le moment où je jugerai à propos de vous avancer à votre tour. Je suis votre bien affectionné

à Potsdam, ce 30 juin 1755.

Fréderic."

Ce fut dans le cours de la même année qu'un officier de Zieten rendit au roi un service important, et justifia le choix du monar-

que, que sa préoccupation n'empêchoit pas d'honorer le régiment de sa confiance toutes les fois que son intérêt l'exigeoit. Il s'agissoit de sauver la vie à un officier prussien, arrêté à Ulm en Suabe pour cause d'enrôlement forcé, auquel on faisoit son procès, et dont ni les réclamations ni les menaces de la cour de Berlin ne pouvoient obtenir l'élargissement. Pour le tirer de ce mauvais pas, il falloit employer, d'un côté, la ruse et l'adresse, de l'autre, la force et la violence. Cette commission délicate fut confiée au capitaine de Seelen, du régiment de Zieten. Tout se passa dans le plus grand secret; presque rien n'en transpira dans le public. Le fait, aussi intéressant qu'il est peu connu, mérite de trouver place dans cette histoire.

Le lieutenant de Heyden, de la garnison de Magdebourg, enrôloit à Ulm, ville impériale de Suabe, pour le compte de son régiment. Il avoit engagé sous main un très-bel homme, auquel il avoit payé trente florins, en lui promettant le reste, dans trois semaines, à Leipheim sur la frontière, où il devoit se

rendre. Les trois semaines écoulées, l'enrôlé passa devant la maison de Mr de Heyden, et dit à un de ses gens, „qu'il alloit de ce pas à Leipheim."

Mr de Heyden, charmé de cette nouvelle, prend des chevaux de poste, le suit, l'atteint en route, l'appelle, et lui tendant la main, le fait entrer dans sa voiture. Il s'étoit muni d'une capitulation par écrit et du reste de la somme qu'il lui destinoit. L'enrôlé ne fit aucune résistance, d'autant plus qu'il espéroit de tromper Mr de Heyden comme tant d'autres; mais se voyant au pouvoir du lieutenant et dans l'impossibilité d'échapper, il eut recours aux cris, et appela à son secours des paysans qui passoient. Le lieutenant, pour l'empêcher de crier, le baîllonna; apparemment que le mouchoir dont il s'étoit servi l'étouffa, car arrivés à la frontière, on le retira mort de la voiture. Dans l'embarras où il se trouvoit, Mr de Heyden l'enterra dans la forêt voisine, à l'aide du postillon.

Un événement de cette nature ne pouvoit rester long-temps caché. Peu de jours après,

une servante qu'aimoit le postillon l'ébruita. Le magistrat d'Ulm fait arrêter Mr de Heyden, le procès lui est intenté, et quoiqu'on ne puisse le convaincre d'un meurtre volontaire, il est condamné à être pendu.

Toutes les représentations de la cour de Berlin sont inutiles. On amuse le roi par des réponses évasives; et cependant on pousse le procès avec vigueur, pour accélérer l'instant fatal. Il ne reste d'autre parti à prendre que de sauver de force le prisonnier; pour cet effet, le roi demande à Zieten un officier de tête, afin de l'envoyer à Ulm, et de lui confier le soin de cette importante affaire.

A cette occasion, Zieten montra qu'il connoissoit à fond les hommes. L'extérieur du capitaine de Seelen qu'il proposa, n'annonçoit que de la douceur, de l'égalité d'âme, de l'honnêteté; mais ni talent ni courage. Il falloit l'oeil de Zieten pour les y découvrir. Aussi le roi qui auguroit mal du choix, voulut-il le faire tomber sur un autre. Mais Zieten insista; et quoiqu'il prévît que si la

chose tournoit mal, la faute toute entière retomberoit sur lui, il assura qu'il ne connoissoit point d'officier plus propre au succès: à la fin, le roi se rendit.

Mr de Seelen partit en automne, dans le plus grand secret. Sa femme qu'il aimoit avec passion, ignoroit ce voyage, son but, sa durée. Il avoit pris congé d'elle sous prétexte qu'il alloit à Potsdam où le roi l'appeloit. Ne le voyant pas revenir, et s'apercevant qu'il l'avoit trompée, elle se livra à la douleur la plus vive. Tous les jours, elle alloit trouver Zieten pour lui demander des nouvelles de son époux, pour lui reprocher cette cruelle séparation, pour le conjurer de rendre un père à ses enfans, un époux à son épouse. Son chagrin perçoit le coeur du général; cependant il n'osoit la rassurer qu'à demi. „Votre époux se porte bien; il n'a rien à craindre, ni vous non plus." Ces consolations vagues ne la consoloient point.

Accompagné de huit houssards déguisés en domestiques et en chasseurs, Mr de Seelen ar-

rive à Ulm, prend l'uniforme d'un officier de dragons et le nom de Treskow. Il vit sur un grand pied, se fait passer pour un prince qui voyage incognitò, enchaîne l'opinion, commande le respect. Il fait des excursions dans le voisinage, tantôt à Biberach et tantôt à Memmingen, pour mieux cacher le but de son séjour. Il prévient le résident de Prusse, qu'il attend des enrôlés qu'on doit lui envoyer du lac de Constance, et qu'il sera peut-être dans le cas de lui demander de l'argent. En attendant, il se met au fait du procès, qui pour le moment sembloit tourner plus favorablement, mais qui bientôt reprend sa première marche.

En conséquence, Mr de Seelen demande au roi une lettre pour le magistrat d'Ulm, et la permission de la présenter. Il propose, qu'il soit demandé dans cette lettre une réponse catégorique et péremptoire sur le sort qu'on destine au lieutenant de Heyden; qu'en même temps il y soit insisté sur son élargissement, sur une satisfaction éclatante, sur une indemnité proportionnée au dommage. Au cas que cette lettre ne fasse pas d'effet, ou qu'elle n'ait

pas l'approbation du roi, il demande à être autorisé à s'emparer d'un des principaux personnages d'Ulm, d'un des sénateurs par exemple, ou à leur défaut, du maire de Leipheim, fils d'un des premiers habitans de la ville, pour servir d'ôtage. Pourvu qu'il lui soit permis de faire son coup sur le territoire autrichien, il promet de l'enlever, de passer avec lui le Danube à Talfingen, et de gagner Erlangen le long des montagnes, en se cachant de jour dans les bois.

Aucun de ces projets ne plut au roi, qui chargea Zieten d'en rédiger un, pour sauver le lieutenant de Heyden sans compromettre le gouvernement prussien. Ce plan qui eut toute l'approbation du monarque, fut envoyé à Mr de Seelen pour travailler à son exécution. En le méditant, le général avoit compté sur l'adresse et l'audace de son capitaine; l'événement prouva qu'il n'avoit pas mal calculé. Mr de Heyden fut enlevé à ses bourreaux la veille du jour destiné à son supplice.

Une haute tour, sur les bords du Danube, lui servoit de prison; il y étoit sous la garde

d'un sergent, d'un caporal et de dix-huit grenadiers, qui se relevoient cinq à cinq, et faisoient sentinelle, deux devant sa porte, l'un au haut de l'escalier, l'autre en bas, et le cinquième dans la cour sous la fenêtre du prisonnier. La nuit, ce dernier quittoit son poste, et se tenoit à une fenêtre ouverte d'où il dominoit toute la cour, dont chaque soir on fermoit soigneusement les portes. Ces mesures, jointes à la difficulté de corrompre des gardes qu'on relevoit à toutes les heures, rendoient très-difficile, pour ne pas dire impossible, la délivrance de l'officier. A la fin, Mr de Seelen parvint à gagner un lieutenant de la ville, à la vérité très-borné, mais plein de bonne volonté, dont il se servit assez utilement pour parvenir à ses fins. Dans la suite, cet homme fut recueilli dans les états du roi, qui fit pourvoir à son entretien.

Dès les premières semaines de son arrivée, Mr de Seelen avoit trouvé moyen de faire savoir à son camarade qu'il étoit venu pour le sauver. Il lui avoit fait remettre une bouteille d'eau-forte, pour en frotter les barreaux

de sa fenêtre. Il s'étoit procuré en cire l'empreinte de la clef de la prison, et un serrurier de Nuremberg lui en avoit fait une sur ce modèle. Ses houssards avoient préparé une échelle de cordes, et un batelier étoit payé pour tenir une nacelle prête, dans laquelle il devoit recevoir Mr de Heyden, et descendre la rivière avec lui jusqu'à un endroit où il trouveroit une voiture qui l'attendroit. Mr de Seelen avoit une connoissance exacte du local de la prison, de la cour et des rues qui y aboutissoient.

Après être convenu de la nuit et de l'heure, il se rendit à la tour. Tout alloit au mieux. La porte étoit ouverte, l'échelle attachée, l'eau-forte avoit rongé les barreaux; mais au moment qu'après les avoir rompus, Mr de Heyden mettoit le pied sur l'échelle, la sentinelle, de la fenêtre voisine, entend du bruit, et malgré l'obscurité, découvre du monde au pied de la tour. Elle fait feu; le coup part; au lieu d'atteindre Mr de Seelen, il traverse une fenêtre, et tue une femme dans son lit.

Avant que le bruit ait pu rassembler les sentinelles, les deux Prussiens se sauvent, franchissent le mur, et parviennent heureusement sur les bords du Danube. Mais qu'on se mette à leur place, lorsqu'arrivés au lieu où ils vouloient s'embarquer, ils ne trouvent ni batelier ni bateau. Le coup de feu avoit répandu l'épouvante et fait prendre le large. Par bonheur, Mr de Seelen ne perd pas la tête. Il lui est impossible de sortir de la ville; chaque instant est précieux; il faut s'éloigner au plus vite des environs de la tour et cacher son ami. Profitant de la confusion et du trouble qui règnent dans le quartier, il l'entraîne dans sa demeure, l'y renferme, lui trouve au poids de l'or un asyle chez un pauvre journalier, et l'y établit avant le point du jour.

Le magistrat d'Ulm fit courir à la poursuite du fugitif; on le chercha vainement dans les environs, sur les grands chemins, ce qui fit croire qu'il étoit encore dans l'enceinte de la ville, et espérer qu'il ne pourroit échapper. Alors on prit toutes les précautions possibles; on fit des visites domiciliaires, on redoubla de

vigilance aux portes, on examina toutes les voitures, on déchargea tous les chariots qui sortoient de la ville. On ne trouva rien. Mr de Seelen avoit repris son ami chez lui, et voyant qu'on se mettoit en devoir de visiter sa maison, il le prit sur un ton si haut, que le magistrat, qui le croyoit toujours encore un grand personnage, n'eut pas la hardiesse d'insister.

Cependant, peu s'en fallut qu'un léger incident n'eût trahi le mystère. Dans le premier trouble on avoit oublié de détacher l'échelle qui servoit à l'enlèvement. Un maître cordier de la ville l'examine, reconnoît les cordes, se rappelle qu'il les a vendues aux gens du seigneur étranger. Il fait son rapport; mais la prévoyance de Mr de Seelen avoit paré au coup, en renvoyant sous main et à temps tous ceux qui avoient été de l'entreprise, et en se plaignant ensuite, comme par voie de conversation, de ce qu'une partie de son monde l'avoit déserté. Les choses en restèrent-là; les soupçons disparurent; il lui fut aisé de cacher Mr de Heyden tantôt dans un

endroit, tantôt dans un autre; jusqu'à ce que le carrosse qu'il avoit commandé à Nuremberg, fût arrivé. Le prisonnier pouvoit tenir à l'aise dans un grand magasin qu'on y avoit pratiqué. Tout étant prêt, Mr de Seelen part avec sa contrebande. Arrivé au premier village, il s'écarte du grand chemin, et fait bien; car le magistrat, ayant eu vent de l'affaire, on ne sait comment, le faisoit poursuivre. Il gagne la frontière, les états prussiens, Potsdam, et se présente au roi avec son camarade.

Le roi fut charmé de les voir, et reçut Mr de Seelen avec distinction. „Vous vous êtes fait connoître avantageusement," lui dit-il; ce peu de mots devint le fondement de la fortune de cet officier. A la vérité, les frais considérables de l'entreprise ne lui furent remboursés qu'en partie; mais dans la guerre de sept ans son avancement fut rapide, les bienfaits du roi se multiplièrent sur sa personne, et s'étendirent jusques sur sa famille, après sa mort glorieuse et prématurée.

Zieten partagea le triomphe de son officier. Il venoit de donner au roi une nouvelle

preuve de la capacité et du courage qui distinguoient son régiment et le rendoient capable de tout. On se flattoit que cet heureux événement changeroit les dispositions du roi et rendroit sa confiance au général; mais le beau moment de la réconciliation n'étoit pas encore arrivé.

Si la disgrâce de Zieten n'avoit apporté aucun changement à sa conduite publique et militaire, elle n'influa pas non plus sur sa vie domestique, ne lui donna pas cette humeur qui aigrit le caractère, et rend victimes de nos chagrins ceux qui ne doivent que les adoucir, ou tout au plus les partager. Aimant trop son épouse pour vouloir l'affliger de leur récit, il renfermoit les siens dans son coeur. D'un autre côté, son silence n'étoit pas celui d'une tristesse sombre et concentrée, qui pèse plus sur le coeur de l'ami que les communications touchantes de la confiance et les épanchemens de la douleur; dans le sein de sa famille, il paroissoit serein, heureux; d'un front riant il invitoit les siens à la joie, partageoit les jeux de sa fille et de ses compagnes, les excitoit

même quelquefois à une gaieté folâtre. Maître de soi, il croyoit échapper aux yeux clairvoyans d'une épouse; s'il la trompoit, c'étoit pour son repos. Il ne la trompoit pas. Des amis officieux l'instruisoient de tout; plus son époux paroissoit calme devant elle, plus elle le croyoit agité; et moins forte que lui, elle rompoit quelquefois un silence qui la tourmentoit, pour lui faire des questions, pour lui communiquer ses craintes. Alors Zieten, avec toute la délicatesse d'un époux tendre, répondoit en deux mots, ou se contentoit d'un sourire et changeoit de conversation. „Tout ira bien; tout ira mieux; vous n'avez rien à craindre; reposez-vous sur moi.“ C'est tout ce qu'elle tiroit de lui; et plus elle insistoit, plus il tenoit bon, plus il étoit impénétrable.

Un jour qu'on avoit conseillé à madame de Zieten de faire à son époux des représentations sur la trop grande indifférence qu'il opposoit aux intrigues de ses ennemis, et sur le tort qu'il se faisoit par son obstination à les mépriser, elle lui dit entre autres, que les affaires tourneroient mal, et que, si le roi le

congédioit, leurs maux seroient au comble, vu qu'ils n'auroient pour tout asyle que la terre de Wustrau, qui alors lui appartenoit moins qu'à ses créanciers. Zieten la regarde sans l'interrompre; d'un oeil calme et serein il contemple ses yeux baignés de larmes; plus elle s'attendrit, plus son visage se déride: à la fin il lui applique avec un sourire de confiance, ces mots de l'écriture: „C'est assez; ne m'en parlez plus: parce que vous n'avez point cru, vous n'entrerez point dans la terre de promission." (Deut. III. 26. 27.).

Le destin lui préparoit d'autres coups; la main de Dieu les dirigeoit. Trop peu sensible peut-être aux intrigues de ses ennemis, à la disgrâce de son souverain, il devoit être mis à une bien plus rude épreuve. Son fils unique lui fut enlevé en 1751 à l'âge de huit ans. Cet enfant périt victime d'une petite vérole maligne. Avec lui sembloit s'éteindre tout l'espoir de sa race; il étoit le favori du père, et méritoit de l'être: néanmoins ce père tendre et inconsolable ne se permit pas le moindre murmure; penché sur le corps mort,

il tint à son épouse ce langage de la résignation chrétienne: „Le Seigneur l'a voulu; que son nom soit béni, que sa volonté soit faite!“

Cette perte fut l'avant-coureur d'une perte plus grande. La mère suivit de près le fils. En 1756 elle fut arrachée des bras de son époux. Sa mort, causée par une inflammation de poitrine, fut précédée de cuisantes douleurs et par une longue et cruelle agonie. Pendant dix-neuf ans Zieten avoit goûté avec elle les douceurs de l'union la plus parfaite; elle ne l'affligea qu'au moment de leur séparation. Cependant, ce moment terrible, où la nature réclame ses droits, ne vit pas succomber l'âme forte de Zieten; elle résista, elle remporta la victoire. Inséparable de la mourante, enchaîné au chevet de son lit, témoin de ses douleurs et de ses derniers combats, il les envisageoit avec cette fermeté calme, cette résignation soumise qui ressemble au repos parfait de l'âme, qui annonce et commande le courage, qui répand autour de soi la consolation et la force. La belle-soeur de Zieten partageoit avec lui les soins qu'exi-

geoit la malade; elle apprit de lui à essuyer ses larmes, à modérer sa douleur; elle lui entendit prononcer sur la froide dépouille de la défunte, ces belles paroles: „J'ai beaucoup perdu; j'ai tout perdu. Beauté, vertu, esprit, économie, pieté: elle possédoit tous ces trésors. Le Seigneur l'a redemandée!" Ici il s'arrête pendant que sa belle-soeur donnoit un libre cour à ses larmes; puis, s'étant recueilli, après une longue pause et un silence solennel, il lui tend la main, jette sur elle un regard consolant et doux, et lui dit avec le sourire de la résignation: „Venez, la soupe nous attend!"

Cette fermeté de caractère ne tenoit pas à un coeur froid, dur, insensible; elle étoit la suite réfléchie des épreuves, des revers par où il avoit passé, des sentimens religieux qu'il s'étoit rendus propres. Ce qui le prouve, c'est le tendre intérêt qu'il prenoit aux peines de ses amis, aux maux de ses semblables, et les efforts, les sacrifices qu'il faisoit pour les soulager. Cette fermeté stoïque qu'il opposoit aux coups du sort dirigés contre lui, il ne

l'exigeoit pas des autres; loin de la traiter de foiblesse, il honoroit dans autrui la profonde sensibilité, la vive expression de la douleur. J'emprunte en ce moment des mains de la reconnoissance, le pinceau dont je me sers pour tracer le tableau de la vérité; plus d'une fois, dans les orages d'une vie agitée, j'ai éprouvé cette indulgente bonté, cet intérêt tendre et compatissant que son coeur offroit à l'infortune timide et découragée.

Le dernier coup, le coup le plus sensible que le sort réservât à Zieten, étoit frappé. Après la mort de son épouse le destin se lassa de le persécuter; ou plutôt le maître du destin l'ayant pesé dans sa balance, satisfait de la sagesse, du courage, de la piété dont il donnoit des preuves, lui en fit trouver le prix. Zieten, pour me servir de ses propres expressions, après avoir erré pendant sept longues années dans des déserts sombres et arides, se trouva au terme desiré de sa course pénible. Cependant, sa prédiction à son épouse eut son accomplissement; elle ne vécut pas assez long-temps pour jouir de cet heureux

temps; elle n'entra pas avec lui dans la terre de promission.

Zieten n'avoit pas attendu la mort de son épouse pour former et mûrir un projet de retraite. Dès la fin de 1755, à la veille des troubles politiques dans lesquels il prévoyoit que la Prusse seroit impliquée, il avoit pris la résolution de ne plus servir de jouet à ses ennemis. D'un côté, il sentoit trop son mérite pour ne pas être sûr qu'au moment de l'explosion, le roi se rapprocheroit de lui et réclameroit le secours de son bras; de l'autre, il se connoissoit trop bien pour ignorer que tant que les bonnes grâces de son souverain ne lui seroient rendues qu'à moitié, tant qu'il se verroit livré aux caprices et à la discrétion de ses ennemis, il ne serviroit qu'imparfaitement son prince et sa patrie. Il vouloit être libre, ou quitter le service; il vouloit que les noeuds qui l'attachoient à Fréderic, fussent ou renouvelés ou rompus. Le chagrin avoit miné sa santé; dans toute autre occasion, la perspective d'une guerre l'auroit rétablie: cette fois-ci elle accéléra la déclaration qu'il fit de son état va-

létudinaire, et le desir qu'il témoigna d'obtenir sa retraite.

La nouvelle fait une vive impression sur le roi. Le voile tombe de ses yeux, le charme est levé, son coeur se réchauffe. Il ne s'étoit éloigné de Zieten que par degrés; il s'en rapproche tout d'un coup; pour oublier les services de son général, il avoit fallu les arracher douloureusement de sa mémoire; un seul instant suffit pour les lui rappeler. L'idée de la guerre jointe à la crainte de perdre un de ses meilleurs capitaines, rend Fréderic à lui-même et à Zieten. Ce prince change absolument de conduite, fait toutes les avances, descend jusqu'à son général, ne rougit pas de compromettre sa grandeur et sa dignité en tendant la main à celui qu'il avoit long-temps repoussé.

Il se flattoit peut-être qu'une première démarche suffiroit pour ramener Zieten. Le sourire d'un monarque opère ordinairement ces prodiges. Mais Zieten n'étoit pas de ceux qu'un mot, qu'un regard gagne et subjugue.

Il exigeoit du sentiment, de la reconnoissance. Plus le roi se faisoit informer avec soin de l'état de sa santé, et plus son mal empiroit; plus la guerre devenoit probable, et moins Zieten guérissoit. Le roi vit bien que de ce côté il ne gagneroit rien; il fit jouer une autre mine dont il auroit pu se promettre plus de succès, s'il avoit employé, pour sonder le général, tout autre que son ennemi mortel.

Cet homme, qui se croyoit fin, se charge de la commission. Il va trouver Zieten, lui demande, comme par hasard, quel est son dessein si la guerre vient à éclater, le questionne sur sa santé, espère qu'elle ne l'empêchera pas de suivre l'armée, etc.

Zieten s'étoit préparé à cette visite. Il en pénétroit le motif, et reçut l'émissaire royal avec toute la prudence et la dignité convenables. „Il m'est absolument impossible, répondit-il, de faire la campagne. Depuis que j'ai perdu les bonnes grâces du roi, les chagrins ont miné ma vie, ébranlé ma santé, tué mon courage. Je ne vois pas même le moyen d'ê-

tre utile. Je ne puis changer ni de tactique ni de conduite. L'une et l'autre ont eu le malheur de déplaire à mon souverain, et m'ont attiré sa disgrâce. Avec mes principes et l'impossibilité de varier, je ne serois, au milieu de l'armée, qu'un instrument mort, qu'une machine sans mouvement et sans force." L'émissaire opposa bien des choses à ce discours ferme et précis; sous prétexte du tendre intérêt qu'il prenoit au général, et avec toute la finesse d'un courtisan, il lui insinua qu'il ne lui en coûteroit qu'un pas pour rentrer en grâce, qu'un mot pour délier la langue du roi. Zieten ne vouloit pas qu'on lui fît grâce; il vouloit qu'on lui rendît justice: de plus, auroit-il pu se résoudre à devoir ce rapprochement au crédit, à l'intercession de son ennemi? Il demeura ferme. Plus d'une fois ses réponses fines et mesurées déconcertèrent le négociateur; des reproches indirects et mérités le firent rougir; un regard de supériorité lui fit baisser les yeux. A la fin, tournant contre lui ses propres armes, Zieten emprunta pour un moment le langage de l'amitié et de la confiance, le pria, le conjura „d'employer

tout son crédit, tout son ascendant sur le roi, pour lui obtenir de sa majesté le congé qu'il desiroit si ardemment." Ce dernier coup fit quitter à son adversaire le champ de bataille; il ne s'étoit pas attendu à tant de résistance: honteux, il fit son rapport de la non-réussite de cette négociation.

Fréderic tenoit trop à l'idée de ramener Zieten pour ne pas faire une dernière tentative. Ce qui n'avoit pas réussi au favori, pouvoit réussir au monarque. Le sujet cèderoit peut-être à la voix de son maître. Seul, il se rend chez lui.

Tout dépendoit de ce moment critique. Un *oui*, un *non* décidoit du sort de Zieten. Se rendroit-il à l'état? passeroit-il le reste de ses jours dans la retraite? cette grande question alloit être agitée. Le résultat fut heureux: Zieten, ses exploits, sa gloire, tout fut sauvé, tout fut conservé au roi et à la Prusse.

Fréderic avoit espéré que son éloquence irrésistible suffiroit pour guérir à fond son gé-

néral de sa prétendue maladie. Il s'efforce à le faire convenir de ses torts, et à lui prouver que sa conduite est la seule cause de tous les mal-entendus. Il finit par lui promettre de tout oublier, et lui tend la main en signe de réconciliation.

Il croyoit avoir tout fait, et effectivement c'étoit beaucoup de la part d'un prince comme Fréderic le grand. Mais c'étoit trop prétendre de Zieten, que d'exiger qu'il se chargeât seul de toute la faute, qu'il convînt de torts qu'il n'avoit pas eus, de négligences dont il ne s'étoit pas rendu coupable, et qu'il reçût comme une grâce le retour des bonnes grâces de son souverain. Les griefs dont il avoit à se plaindre, étoient écrits dans son coeur en caractères de feu; il en avoit trop coûté à sa sensibilité de se détacher du roi, de la patrie, pour que ces liens une fois rompus pussent être si aisément renoués. Il écoutoit dans un profond silence les représentations de son souverain; mais il les écoutoit sans se rendre, et le moment de la réconciliation sembloit plus éloigné que jamais, lorsque le génie de la Prusse

inspirant Fréderic, plaça sur ses lèvres les paroles suivantes, prononcées avec l'accent irrésistible et tout-puissant de la sensibilité qui le rendoit maître de tous les coeurs: „Non, il est impossible qu'à l'approche d'une guerre périlleuse, mon fidèle général Zieten abandonne son roi et sa patrie, qui mettent en lui toute leur confiance!"

Ce peu de mots triompha de la fermeté du héros, trouva le chemin de son coeur. Il se jette aux pieds du monarque, et jure de répandre pour lui la dernière goutte de son sang.

Après cette première déclaration, sa langue se sentit déliée; il lui laissa un libre cours, et apprit à celui qui l'honoroit du titre d'ami, „combien il en avoit coûté d'efforts à son coeur pour faire taire les sentimens du patriotisme, et qu'il n'y avoit réussi qu'en se disant que sans le confiance de son maître il n'étoit rien, qu'avec cette confiance seule il pouvoit toutes choses." Il ajouta avec une franchise digne de son caractère et de celui a qui il

parloit, „que les personnes qui lui avoient nui auprès de son souverain adoré ne lui étoient pas inconnues; qu'il les avoit vues travailler par degrés à sa perte; d'abord le desservir, le calomnier, le noicir, enfin l'effacer du coeur de son roi; que ces personnes le persécutoient par envie; qu'il les méprisoit trop pour les craindre, ou pour appréhender qu'elles puissent une seconde fois réussir à lui faire perdre la faveur royale; qu'à la vérité le chagrin avoit porté un coup sensible à sa santé, mais qu'il n'en entreroit pas moins en campagne pour suivre le roi et l'armée, et partager avec le dernier soldat les dangers, la victoire et la mort." Cet aveu sincère toucha le coeur de Fréderic, qui pour sceller cette belle union que la mort seule devoit rompre, embrassa son général avec une effusion de tendresse.

Depuis ce moment, Zieten ayant retrouvé la vigueur de sa jeunesse, brûla de commencer cette guerre célébre, où pendant sept années, lui et son régiment devoient faire preuve d'une habileté que pendant sept années de

paix l'envie avoit osé lui contester. Avant que d'entrer en campagne le roi le nomma lieutenant-général. Son brevet est signé du 12 août 1756. La campagne s'ouvre. Le roi se met à la tête de l'armée, Zieten à celle de son régiment. La Prusse toute entière leur applaudit. Leurs exploits passés étoient un sûr garant de leurs exploits futurs.

A
A
A
B
Q
Q
C
E
F
G
H
D
S
M
N
K
I
Muldau
Teim
O
R
P
P
T
T
V
V
V
X
Z
Z
W
Y
a
a
a
d
c
b
Zieten
Rüsch
Zieten
Rüsch
Teber
Teichen